

Chinoiserie

Table des matières

Voyage dans une cage dorée	5
1. En passant par le Japon	8
2. Beijing, la cour impériale du nord	15
3. Xi'an, la paix occidentale	25
4. Shanghai, la mer, le large, l'éternel... ..	30
5. Canton, perle sur la Rivière des perles	35
Rapport sur l'enseignement des langues en Chine populaire	39
1. Motivations politiques et économiques	40
2. La structure de l'enseignement	41
3. L'apprentissage des langues étrangères	43
4. Question de moyens et de méthodes	45
5. Quelques problèmes	47
6. En guise de conclusion	49
Lever de rideau (de fumée) sur théâtre d'ombres (chinoises)	53
1. Un air de déjà vu	53
2. Yeux doux et regards froids	56
3. Trois petits morts et puis s'en vont	60
4. Ma Chine infernale, place de la Paix Céleste	64
5. Tigres en papier contre félins féroces	67
Les Grandes Murailles revisitées	71
1. Ma Chine avant	71
2. Le style de la démesure contrôlée	72
3. Une réserve lexicale exploitée sans réserves	73
4. L'accumulation nominale	77
5. Du non-lieu à la dislocation	78
6. Un désordre d'un autre ordre	81
Chevaux de trait et chevaux des Tang	83
Vie d'un timonier sachant louvoyer	99
Une croix dans la Forêt de stèles	109

Voyage dans une cage dorée¹

De nos jours un voyage en Chine est devenu une banalité. Certes, la distance est restée la même et hormis l'Airbus et quelques engins de même envergure, les avions ne volent pas à des vitesses significativement supérieures à celles d'il y a un quart de siècle. En revanche, ce qui a profondément évolué, ce sont les rapports politiques et économiques entre la Chine et l'Occident. L'Empire du milieu vogue toujours sous pavillon marxiste-léniniste, officiellement au moins, et le parti unique et ses cadres tiennent le pays dans un carcan rigide, mais les nécessités de l'ouverture économique ont bouleversé certaines réalités sociales et culturelles, en sorte que le grand écart entre l'idéologie affichée et les besoins urgents de modernisation est de plus en plus difficile à occulter.²

Le voyage dont il sera question ici date de mai-juin 1980. Pour en saisir la portée, il est bon de tenir compte de certains rétroactes, du paysage politique de l'époque et des premiers signes d'ouverture de la Chine depuis la mort de Mao Zedong en 1976. C'est à la suite de celle-ci, déjà durant la présidence éphémère de Hua Guofeng, mais bien plus encore sous celle de Deng Xiaoping, que furent établis les premiers accords de coopération entre la Chine et certaines universités occidentales. En effet, dans l'optique des « Quatre modernisations », quelques groupes d'étudiants chinois, triés sur le volet semble-t-il, vinrent s'inscrire d'abord dans les universités anglophones (surtout aux USA et en Grande-Bretagne), ensuite dans d'autres pays dont la France et les pays francophones. C'est dans le cadre de cette ouverture qu'en 1978 une vingtaine de jeunes Chinois arrivèrent à Louvain-la-Neuve et à Louvain-en-Woluwe, pour y recevoir leur formation universitaire, le plus souvent dans les filières des sciences exactes, de l'agronomie et de la médecine. La gestion quotidienne de cette présence sur les deux sites nécessitait des rapports suivis entre les autorités de l'Université catholique de Louvain

¹ L'expression paraît plus appropriée que celle de Cl.Cadart, *Regards froids sur la Chine*, qui parle d'un « voyage dans un bocal ». L'épithète *doré* est motivé par le fait que tout notre séjour en Chine était aux frais de nos hôtes, seul le voyage aller-retour étant payé par nous-mêmes. Le parcours se fit néanmoins *en cage* dans la mesure où toute velléité de voler de ses propres ailes en était exclu. On pourrait même dire que, dorlotés mais captifs, les oiseaux pouvaient certes regarder à travers les grilles le spectacle qu'on leur avait préparé, mais qu'ils n'étaient pas censés tourner leur regards (et l'objectif de leurs appareils photo) ailleurs que dans la direction de la scène « autorisée ». On aurait pu intituler ce journal aussi *Suivez le guide*, mais le titre était déjà pris par Simon Leys (dans *Ombres chinoises*, chapitre II) avec une autorité qui reste encore aujourd'hui inégalée.

² Pour une étude instructive sur ce qui a changé et ce qui est resté, voire la contribution de Michel Bonnin, « Comment définir le régime politique chinois » dans Yves Michaud (sous la direction de), *La Chine aujourd'hui*, Odile Jacob, Paris 2003, pp. 219-243.

(désormais UCL) et l'Ambassade de la République populaire de Chine (désormais RPC) à Bruxelles. L'atmosphère générale étant à cette époque à la détente et la bienveillance étant visiblement partagée par les deux parties, il ne fut pas difficile de trouver des solutions satisfaisantes aux problèmes d'intendance qui se posaient.

C'est en 1980 que parvint aux autorités de l'UCL, en provenance de l'Ambassade de la RPC à Bruxelles, l'invitation à un voyage de deux semaines en Chine. La délégation comporterait une douzaine de personnes et serait conduite par Michel Woitrin, Administrateur général de l'UCL. Les différentes facultés choisirent en leur sein un ou plusieurs délégués, selon des critères qui pouvaient être tantôt leur représentativité (doyen, secrétaire académique, chef de département), tantôt des accords de collaboration existants ou escomptés entre certains professeurs ou départements avec leurs homologues chinois. Il en résulta, outre deux membres de l'administration, dont l'Administrateur général déjà nommé, un groupe assez hétérogène comprenant un spécialiste en hématologie, un philosophe épistémologue, un professeur de physiologie, un ingénieur de l'électrotechnique, un juriste de droit international, un professeur de physique théorique, un agronome spécialiste de la biomasse, un économiste versé dans les rapports Nord-Sud, un psychiatre, un professeur en sciences mathématiques et enfin un linguiste, votre serviteur, le seul « lettré » de la bande, encore qu'il ne faille pas prendre l'expression au sens mandarinal. En revanche, certains collègues semblaient mériter le nom de *mandarins*, étant donné l'ascendant qu'ils avaient acquis dans leur domaine. C'est cette délégation qui fut invitée, quelque quinze jours avant le départ, sous la houlette du recteur M^{gr} Massaux, à un dîner à la dite ambassade de Bruxelles. Dans une spacieuse salle de réception, des plats exquis furent servis, des discours prononcés, des verres levés, des toasts *kambei !* lancés à l'éternelle amitié sino-belge. L'ambassadeur nous assura du succès de notre séjour qui se ferait, selon la météo chinoise, pendant la période la plus agréable de l'année. Peut-être voulut-il suggérer aussi en termes diplomatiques – c'est-à-dire en le disant sans qu'on puisse lui reprocher ensuite de l'avoir dit, attitude de rigueur en Chine – que le vent était en train de tourner et que dans les relations entre son pays et l'Occident, un climat plus tempéré était en passe de succéder à la longue époque de glaciation.

En effet, pour bien comprendre le journal qui suit, il faut tenir compte de l'évolution politique de l'époque. Après la mort de Mao et l'arrestation de la « Bande des quatre », dont faisait partie sa veuve Jiang Qing, la trajectoire de son successeur désigné Hua n'avait été que celle d'une étoile filante. En réalité, malgré les honneurs dus à sa fonction, il était pieds et mains liés à l'autorité d'un homme plus expérimenté, Deng Xiaoping, et à ses affidés. Après deux décennies de dérailements dus à la Révolution culturelle (désormais RC), ceux-ci n'avaient de cesse de remettre le pays sur les rails en commençant par l'économie. Ceux d'entre nous qui suivaient cette évolution au quotidien avaient appris récemment, en 1979, que des personnalités politiques de premier plan, tombées jadis en disgrâce et

disparues dans le *lao gai* de la campagne, étaient de retour et avaient été réhabilitées. J'avais été particulièrement sensible au fait que des écrivains ou critiques littéraires renommés comme Ding Ling et Hu Feng, bannis dans les années 1950 après la période dite « des cent fleurs », avaient pu rentrer chez eux. Nous devions d'ailleurs apprendre sur place, à Pékin, que peu de temps avant notre arrivée, l'ancien président Liu Shaoqi, mort dans sa geôle à Kaifeng après de longs mois de brimades et de manque de soins, avait été réhabilité lui aussi, malgré toutes les vilénies que les Chinois avaient été obligés de dire et de penser sur son compte depuis vingt ans. Par la lecture de *Littérature chinoise*, une revue pourtant dûment contrôlée par les instances officielles RPC, on pouvait voir poindre les amorces d'une littérature appelée bientôt *shanghen wenxue*, expression qu'on peut traduire par *lettres (ou littérature) de cicatrices*. En termes encore voilés et moyennant moult allusions et métaphores commençait à se faire entendre une plainte encore à moitié étouffée sur ce que les gens avaient dû endurer pendant ces années horribles. Bref, au fur et à mesure que le mal et les mauvais semblaient hanter le passé, le bien et les bons paraissaient appartenir au présent, voire à l'avenir. C'est dire que les Cassandre des plus pessimistes de la planète n'auraient pu prévoir en 1980 la répression provoquée par le « printemps de Pékin », encore moins la tuerie de Tian'anmen en 1989. Ce n'est que dans les ouvrages de Han Suyin et consorts qu'on rencontre des augures qui prétendent aujourd'hui avoir prédit avant-hier ce qui s'est passé hier. Comme quoi, il vaut mieux prédire le plus tard possible, la meilleure prédiction étant celle qui ne fait qu'enregistrer le fait accompli. Paradoxalement, mais sans que cela en devienne contradictoire pour autant, Pasqualini³ dit dans son livre *Prisonnier de Mao* qu'en Chine, c'est le passé qui est le plus imprévisible.

Pour une bonne lecture de ce qui suit, il faut aussi tenir compte aussi du niveau d'information de notre délégation. Chacun avait évidemment dans son domaine les connaissances requises pour développer un enseignement et une recherche universitaire de qualité. Il n'en découle pas pour autant que nous étions convenablement préparés pour affronter une réalité très différente de celles auxquelles les globe-trotters les plus aguerris parmi nous étaient accoutumés. Certains avaient eu, dans le cadre de leur travail ou ailleurs, des expériences africaines, asiatiques ou américaines, mais personne n'avait les compétences historiques, géographiques, linguistiques ou culturelles d'un sinisant ou sinologue, loin s'en faut.. D'aucuns avaient lu un roman de Han Suyin ou de Lucien Bodard, d'autres avaient consulté récemment le Nagel, le Michelin ou des informations touristiques analogues. Quant à l'état contemporain de la Chine, untel ne jurait que par A.Peyrefitte, tel autre se fiait aux articles du *Monde*. Rares étaient ceux chez qui le nom de Simon Leys faisait tilt ; il avait pourtant étudié à l'UCL dans les années 1950 sous son patronyme Pierre Ryckmans. Ajoutons à cela que le voyage fut programmé entre la fin des cours et la session d'examens. Or, les quelques

³ Jean Pasqualini, *Prisonnier de Mao*, 2 vol., Folio, Gallimard, Paris 1975.

semaines après les vacances de Pâques sont dans l'année académique une période où, à beaucoup d'égards, la vitesse de croisière fait place à des accélérations brutales. Devant les urgences multiples, on n'a donc guère le temps d'approfondir ses connaissances ou de combler des lacunes. Celles-ci risquent d'être d'autant plus grandes et nombreuses quand il s'agit de la visite d'une contrée lointaine et très peu fréquentée. Malgré ce déficit nous savions qu'en l'occurrence le bon sens commandait d'éviter deux attitudes extrêmes, d'une part l'admiration inconditionnelle, de l'autre la suspicion paranoïaque. Ainsi, nous savions qu'en deux semaines, nous ne verrions qu'une infime partie de cet immense pays et que le circuit prévu n'était que touristique. Il ne nous avait pas échappé non plus que la Chine n'était pas l'incarnation des valeurs démocratiques avec la liberté d'opinion et d'expression, la séparation des pouvoirs, les vrais partis et les élections qu'elles requièrent. Mais l'ouverture récente des frontières et la présence d'étudiants chinois chez nous étaient peut-être des signes avant-coureurs d'une évolution dans ce sens qu'il convenait d'encourager.

Un dernier mot enfin à l'adresse du lecteur. Habituellement les relations de voyages en Chine se présentent comme un mélange de constats et de descriptions sur place, auxquels sont venues s'ajouter plus tard les réflexions de l'auteur. J'ai préféré distinguer, moyennant différents polices ou corps de caractères, entre les impressions instantanées et les commentaires ultérieurs. On verra que mes notes prises sur le vif le sont en style télégraphique, c'est-à-dire le plus condensé possible, sans que cela nuise à une compréhension exacte de la situation, du moins je l'espère. Néanmoins, en les relisant j'ai constaté que certaines allusions à des situations, connues il y a un quart de siècle, voire des références à des concepts de la culture traditionnelle chinoise, risquaient de rester opaques ou hermétiques si des notes en bas de pages ne les rendaient pas plus transparentes.

1. En passant par le Japon

Vendredi 16 mai 1980. Le départ de l'avion est prévu pour 13h45, mais il est fortement conseillé d'arriver une heure et demie plus tôt à l'aéroport de Bruxelles-National, non seulement pour l'habituel enregistrement mais aussi parce qu'une délégation de l'Ambassade de la RPC à Bruxelles est venue nous y souhaiter bon voyage. Habituels sourires et amabilités diplomatiques. La météo belge n'est pas au beau fixe mais on promet un temps chinois bien meilleur.

Embarquement et décollage sans problème. On annonce un vol de quelque 9 heures, cap sur Anchorage en Alaska. Irons donc « à la rencontre » du soleil, vers l'occident, et non en l'accompagnant vers le couchant. Pour aller à Pékin, autre solution eût été possible, paraît-il, avec compagnie roumaine habilitée à survoler différents pays du bloc de l'est et désert du Gobi. Course vers le levant a pour conséquence que prolongeons la journée de quelque 20 heures, chaque durée de

vol repoussant l'heure locale d'autant. Ainsi, partis vers 14 heures de Zaventem, arriverons à Anchorage vers 11 heures, heure locale de la même journée.

Volons paraît-il à dix-mille mètres d'altitude. Avion bien rempli. Plupart des voyageurs japonais. Sommes assis au fond ; certains occupant même les places des hôtes de l'air. Que faire pendant près de 9 heures ? Regarder film en couleurs qu'on passe sur petits écrans au-dessus des têtes ? Avons droit à un film de guerre avec aviateurs bons et méchants engagés dans une bataille aérienne. Qui responsable du choix de ces films ? Suis assis à côté d'un collègue économiste qui semble bien connaître le Tiers monde mais n'a jamais été en Chine. Me donne des infos intéressantes sur différents déficits depuis le « Grand bond en avant ». La RPC exporte son riz et n'en garde pas assez pour ses propres besoins, voire pour ensemençer. Pertes énormes tant industrielles qu'agricoles pendant la RC⁴ et qu'il faudra longtemps pour résorber. De mon côté, lui fais un laïus sur les particularités de la langue chinoise, dont je ne connais que les rudiments pour les avoir utilisés de temps en temps comme illustration de problèmes de linguistique générale.

Mon voisin me demande pourquoi le nom de la ville de Pékin se dit désormais Beijing. Je lui fais remarquer d'abord que la prononciation de ce nom par les autochtones n'a pas changé du tout, mais qu'il y a une vingtaine d'années la RPC a proposé une transcription unique (appelée pinyin) d'abord des noms propres chinois, ensuite pour les textes courants, à l'intention des étrangers, unifiant ainsi plusieurs systèmes de transcription traditionnels, dont le Wade-Giles pour les anglophones et l'EFEO (École française d'Extrême-Orient) pour les francophones. Depuis toujours bei + jing signifie littéralement « nord-cour (impériale) », soit « cour impériale du nord ». Cela s'écrit en chinois avec les deux caractères bei 北 et jing 京, tout comme la ville de Nankin (Nan + jing) s'écrit avec les caractères nan 南 et jing 京 (cour impériale du sud).

Soit, mais pourquoi ont-ils choisi la lettre b pour un son qu'ils prononcent [p] ? C'est là que nous entrons dans les finesses de ce qu'on appelle le système phonologique d'une langue. Et puisque nous avons un peu de temps devant nous, essayons d'y voir plus clair. Selon les possibilités offertes par l'anatomie phonatoire humaine, qui est la même partout sur la planète et qui n'a pas évolué depuis le néolithique au moins, chaque langue opère un choix limité de sons (35 en français) au moyen desquels elle permettra de distinguer toutes les significations qu'elle entend exprimer. Exemple : en français on a besoin de distinguer entre bain et pain, bois et pois, bond et pont, batte et patte, etc. Or la seule façon de réaliser cette distinction dans l'articulation de ces mots, c'est de prononcer dans un cas une consonne bilabiale sonore et dans l'autre une consonne

⁴ Grande révolution culturelle et prolétarienne, (désormais RC) lancée en 1965 par Mao Zedong et dont les soubresauts ont dévasté le pays, ralentissant l'économie, désorganisant l'enseignement et la recherche, causant même un déficit démographique sans précédent, dû à la fois à une mortalité « excessive » (famines et tueries diverses) et à la volonté de ne plus se reproduire.

bilabiale sourde. Quand on regarde de près comment fonctionnent les organes phonatoires dans ce cas, on voit que dans le premier cas [b] on amplifie la vibration des cordes vocales, alors que pour le second [p] on la diminue, voire on la supprime, toutes choses étant égales par ailleurs. Or, la plupart des langues indo-européennes ont fait ce choix, pas seulement pour opposer [b] à [p], mais aussi [d] à [t], [g] à [k], [v] à [f] et [z] à [s]. Dans tous ces cas, la seule différence résulte du fait que d'un côté (b, d, g, v, z) les cordes vocales vibrent, de l'autre (p, t, k, f, s) elles restent au repos. Et alors ?

Et alors, il se fait que les Chinois ont fait un autre choix. Au lieu d'exploiter cette différence entre cordes vocales vibrantes ou pas, à laquelle notre larynx et nos oreilles à nous sont habitués depuis l'enfance – et qu'on appelle l'opposition « sonore ↔ sourd » – ils ont préféré (tout au moins pour les consonnes en question) l'opposition entre aspiré et non-aspiré. Quand ils prononcent une occlusive bilabiale comme [p] ou [b] – d'abord fermeture du canal buccal par occlusion des deux lèvres, puis explosion – ils ne sollicitent pas leurs cordes vocales dans le sens de l'amplification ou de la diminution, mais ils focalisent toute l'attention sur la présence ou l'absence d'une aspiration, qui est en fait une expiration, après l'ouverture des lèvres. Ils opposent donc un simple [p] à un son qu'on pourrait rendre par [p+h], l'aspiration +h faisant la différence entre les deux. Pour le [p] de Pékin (en réalité le [p] de Beijing), par exemple, il n'y a pas d'aspiration, mais pour celui de ping (qui signifie entre autres « bouteille », comme dans Xiaoping, « petite bouteille », le postnom de Deng) il faut prononcer le p+h.

C'est là-dessus que vient se greffer la transcription pinyin dont on parlait tout à l'heure et qui a compliqué les choses, pour nous tout au moins. Les gens qui l'ont préparée ont évidemment été conscients de la question : comment rendre dans des langues disposant d'une écriture de type alphabétique (romaine ou cyrillique) la différence de prononciation entre [p] et [p+h] ? Ils auraient pu décider de rendre le [p] aspiré par le digramme ph, mais ç'aurait été la porte ouverte à toutes les confusions, vu que pour des langues aussi importantes que l'anglais et le français (et pour bien d'autres) ils étaient sûrs que le ph serait lu comme f (comme dans phone anglais et photo français). Qu'ont-ils donc décidé ? De garder les deux lettres b et p et d'utiliser la première pour le [p] chinois non aspiré et la deuxième pour le [p] chinois aspiré. Dès lors, quand nous lisons en transcription pinyin un b, comme dans bei (nord), bao (journal) ou bai (blanc), c'est l'équivalent du [p] français qui s'impose, donc un [p] non aspiré. Tandis que, quand on lit p comme dans pijiù (bière), ping (bouteille) ou pinyin (épellation), il faut réaliser un p aspiré. C'est aussi simple (ou aussi compliqué) que ça !

Conclusion : la ville de Pékin se dit depuis toujours en chinois bei jing (cour du nord) – je n'insiste pas sur le [j] de jing qui se rapproche d'une occlusive entre deux voyelles, un semblant de k – mais le premier élément de ce nom commence par un [p] non aspiré et s'écrit donc, depuis la convention pinyin, avec un b.

Permanence de la prononciation, changement de l'orthographe pour les besoins des étrangers ou des non-Chinois ...

Mouvements d'approche d'Anchorage. Autres mouvements (des mâchoires) pour lutter contre les oreilles bouchées. Atterrissage sans accroc dans une vaste plaine entourée d'une chaîne de montagnes. Pics enneigés, mais pas de neige au sol. Débarquons vers 11 heures. Il fait 8°, température fraîche pour nous mais supérieure à ce qu'on s'imagine en pensant à l'Alaska. Un hall de transit nous accueille avec boutiques de souvenirs comme partout. Achète jeux japonais genre casse-tête chinois, beaucoup moins chers qu'à Bruxelles. Au fond du hall grand ours polaire empaillé sous cage de verre.

En relisant ces notes au retour, je me dis que cette cage de verre était déjà en condensé une augure du périple qui nous attendait : on allait nous promener dans une cage similaire là où l'Office du tourisme chinois avait décidé de nous conduire et nulle part ailleurs. Nous serions censés rester à l'intérieur, sinon bǔxing (pas possible, ça va pas, verboten !), mais le verre permettrait tout de même de voir ce qu'on voulait alentour.

L'escale dure ± une heure. On repart pour un vol d'environ 8 heures destination Tokyo, aéroport Narita. A Bruxelles il doit être ± 11 heures du soir. N'avons pas encore changé nos montres. Faudra essayer de dormir un peu. Une fois traversée la couche nuageuse, retrouvons soleil éclatant à droite de l'avion. Les Japonais ont prévu le coup : sortent des masques en tissu noir qu'ils se mettent sur les yeux et s'endorment. Autre équipage plus réservé, moins sympa. Aurons deux repas chauds. Le plus difficile pour les occidentaux est de rester assis. On circule tant et plus dans le couloir. On essaie de lire. On discute. Un collègue s'est muni de l'ouvrage *La Chine aujourd'hui* de Donzé & Sauvageot. Me lit le passage suivant : « Les Chinois sont d'une grande honnêteté. Même si les chambres d'hôtel ne ferment pas à clé, on peut laisser traîner son porte-feuille sur sa table de nuit sans le moindre risque. Que de fois des touristes qui avaient oublié leur montre, leur appareil photo, un collier ou une paire de chaussures même usagées, se sont vu rapporter leurs biens au moment de prendre l'avion. » Aurons l'occasion de vérifier.

Ai dû dormir quelques heures. Réveil vaseux. Difficultés de s'abreuver. Heureusement, sommes près de la source. Au matin (mais qu'est-ce que le matin avec décalage horaire ?) changeons nos montres : abandonnons heure de Bruxelles et la remplaçons par celle de Tokyo. Désormais samedi matin 17 mai.

Atterrissage à l'heure prévue à Narita. Japonais ne connaissent pas le r, disent *nalita*. Temps couvert. Aéroport très spacieux mais peu de monde. Suis frappé par la signalisation en deux écritures, idéogrammes pour le japonais, alphabétique pour l'anglais. Narita se trouve à ± 80 km de la capitale. Récupérons bagages et les

transportons vers le bus qui fait navette jusqu'au terminal à Tokyo. Impressions de la campagne qu'on traverse : couleurs du Latium italien au mois de mai, mais parsemé de bretelles d'autoroutes et d'échangeurs, plus panneaux publicitaires avec épigraphie en grands caractères. Vitesse limitée respectée *ut cadaver*, pas comme en Italie. Beaucoup de plans d'eau qui sont en fait des rizières. Quelques terrains de sport (baseball ?) Marques des voitures qui nous dépassent : surtout japonaises, mais aussi américaines. Au terminal, prenons un taxi pour rejoindre l'hôtel. Attitude révérencieuse des chauffeurs, prononciation anglaise très douteuse (*to put* devient $\pm$ *dou voute*). Circulation de mégapole mais très stricte et moins agressive que chez nous. Autoroutes et métro traversant la ville à des hauteurs inhabituelles (quid en cas de secousses sismiques ?). Excellent accueil à l'hôtel (trois étoiles). Serons deux par chambre. Répartition alphabétique fait que je cohabite avec le collègue philosophe. En suis ravi et lui n'a pas l'air mécontent. Grand confort mais sans luxe. Salle de bains spacieuse, robe de chambre genre kimono et pantoufles assorties, douche avec mélangeur qui marche ! Chambre avec télévision couleurs, 8 chaînes dont une en anglais diffusée dans toute la chaîne d'hôtels. Pourboires refusés par le personnel. Air conditionné mais aussi musique d'ambiance gélatineuse. Vue panoramique sur Tokyo le soir : on voit loin malgré temps couvert mais ville fait ± 80 km de diamètre. Imagine les bombardements américains en 1944-45. Fixation très particulière des chambranles des fenêtres : prévus pour tremblements de terre ou pour empêcher suicides ? Messe célébrée par notre prêtre dans une des chambres. Sommes ensuite attendus au restaurant de l'hôtel où est servi copieux souper.

Dimanche 18 mai. Réveil à 7h45. Il pleut sur Tokyo. Personne dans les rues, quelques parapluies tachés de couleurs se déplacent en bas. Descendons déjeuner dans patio couvert. Dans l'ascenseur, Japonais en kimono qui se plient en deux pour nous saluer. Partons sous parapluies $\pm$ 9h30 vers station de métro la plus proche. Distribution automatique des billets. Hall impeccablement propre. Peu de monde à cette heure le dimanche. Au sol trait jaune en relief pour aveugles indique ligne à ne pas dépasser (dans la reconstruction de la ville après la guerre, beaucoup fait pour innombrables handicapés). Rames avec entrée de plain-pied, wagons avec couloir central tout le long. Prenons la ligne Asakusa entre Oshiage et Nishi-Magome. Premier objectif est le temple Senso dans le quartier Asakusa, appelé aussi temple Cannon, nom japonais de la réincarnation féminine du Bouddha (Bouddha de la miséricorde). Temple le plus vieux de la capitale. Beau bâtiment monumental à toit courbé deux versants. Dans triangle du fronton image de Bouddha en position fleur de lotus. A l'entrée tirage au sort, moulins à prière, monnaie de singe qu'on brûle, murs intérieurs surchargés de fresques en couleurs criardes typiques du bouddhisme.

Du point de vue religieux, les Japonais sont grosso modo les héritiers de trois traditions : le shintoïsme est la strate la plus ancienne, ensuite sont venus le bouddhisme et le confucianisme. Le shinto (voie des dieux) était la religion d'état jusqu'en 1945 ; c'est une polythéisme animiste qui a souvent servi à l'exaltation de la race japonaise et de l'empereur. Ce dernier était d'ailleurs considéré comme un dieu, au point qu'au sortir de la deuxième guerre mondiale Hiro-Hito, le 124^e empereur, dut publiquement déclarer qu'il était un humain. Le bouddhisme japonais est celui dit « du grand véhicule », moins sévère que celui de l'Inde. Présent au Japon depuis le VI^e siècle de notre ère, il se présente plus comme sagesse humaine, effort de libération du corps et de l'esprit sous la conduite d'un maître, que comme une religion. Zen est le mot japonais pour méditation. Il est à l'origine d'un éventail de pratiques qui font partie de la culture japonaise : théâtre no, art floral (bonzaï), peinture, conception des jardins (le Kyoto Garden du Holland Park de Londres en est une illustration réussie), et arts martiaux. Il y a enfin le confucianisme. Élaboré en Chine au VI^e siècle avant JC par Confucius (Kôshi en japonais) il parvint au Japon via la Corée au début du VI^e siècle de notre ère. Il exerce encore une influence certaine sur les rapports au sein de la famille, unité de base de la société. Son organisation patriarcale est le modèle de toute organisation politique, sociale ou économique, la soumission complète à l'autorité étant considérée comme une vertu. Et le christianisme ? Il est arrivé au XVI^e siècle grâce au missionnaire espagnol François Xavier. D'abord bien accueilli, il fut interdit par le premier shogun de l'ère Edo (1603-1868), qui créa en 1640 un organisme chargé de sa persécution, mettant ainsi fin à l'activité des missions chrétiennes. Après la restauration du pouvoir impérial en 1868 et la réouverture du pays aux étrangers, il refit son apparition avec l'arrivée de missionnaires protestants venus d'Amérique. Ceux-ci contribuèrent largement à la modernisation du pays, notamment dans les domaines de l'éducation et de la médecine. De nos jours les chrétiens représentent moins de 2% de la population japonaise. Un tiers de ce pourcentage sont catholiques.

Une heure plus tard découvrons sur l'avenue Asakusa une foule de plus en plus dense. Avons de la chance : c'est le *sanja matsuri*, festival annuel le plus populaire de Tokyo qui a lieu le troisième week-end de mai. Paraît qu'il peut attirer plus de 2 millions de badauds. Sommes tout à coup noyés dans une marée humaine, paisible, joyeuse, courtoise. Gosses nous regardent avec curiosité. Enfant me fait signe et dit gentiment *hello* ! (me prend pour un Américain ?) Adultes évitent de nous regarder de façon ostensible. Sommes pourtant seuls Européens dans une masse d'Asiatiques. Au milieu de l'avenue passe le cortège de *mikoshi* : centaine de délégués des divers sanctuaires de Tokyo viennent rendre hommage à Cannon et aux trois « bienheureux » qui ont initié son culte. Tout ça sous la pluie. Faces peintes de blanc, rouge, noir ; hommes et femmes le haut du corps drapé en jaune safran, jambes et fesses nues (un peu comme les *sumo*), chaussés de sandales de

paille, marchent au pas cadencé avec sur épaules brancard avec sorte de châsse reliquaire, poussant des chants ou cris à l'unisson. Haut en couleurs, sons et lumières !

Reprenons le métro en direction de la station Ueno, quartier aéré avec entre autres parc, zoo, et cinq ou six musées. Dîner sur une esplanade. Pluie a cessé. Dans l'après-midi visite du Musée National de Tokyo. Monde fou là aussi, surtout enfants d'école en uniforme, filles en jupe bleue plissée, garçons en costume presque militaire. Curiosité d'enfants (en anglais) : d'où je viens, où se trouve *Belgium*, avons-nous un empereur (non, un roi !), demandent de leur montrer argent belge (ce n'est pas ça qu'on met dans ses poches pour aller en Chine, mais j'ai un peu de mitraille avec l'effigie du roi Baudouin). Échange de signatures sur leur bloc-notes. Prise de photos. Sont visiblement aux anges. Intérêt certain pour les richesses culturelles autour d'eux : rouleaux de peinture, calligraphies, estampes. Aimerais voir une jeunesse aussi nombreuse et studieuse dans les grands musées de Bruxelles. M'intéresse surtout à la partie calligraphie ; mériterait une journée à elle seule. Mais promenade fatigue et décalage horaire commencent à se faire sentir.

La calligraphie fut introduite au Japon en même temps que les idéogrammes chinois au VI^e siècle de notre ère. Elle fut d'abord pratiquée par les moines bouddhistes qui étudiaient leurs écritures rédigées en Chinois. Par la suite elle se répandit parmi les lettrés de la cour impériale. A partir du X^e siècle, les calligraphes japonais inventèrent leur propre style sur la base des canons chinois. Dès cette époque et jusqu'à l'ère moderne, la calligraphie japonaise continua à se développer en suivant l'exemple de la Chine. De nos jours, elle est toujours en vogue. On la pratique à tout âge et il existe de nombreux concours de calligraphie, notamment dans les écoles. Elle ne vise pas à développer une belle écriture suivant une graphie standardisée des lettres comme chez nous, mais à donner vie aux idéogrammes chinois et aux kana japonais en leur conférant du « caractère ». La calligraphie orientale fait appel à la fois à l'habileté manuelle et à la créativité. La beauté d'une calligraphie s'exprime dans la forme, la taille et la position relative des caractères tracés, le dégradé de l'encre, l'épaisseur des traits, la force des coups du pinceau, etc.

De Ueno par métro vers quartier Ginza, sorte de Champs Élysées, en plus commercial et populaire au centre de Tokyo. Non loin de là palais impérial, entouré de douves, non accessible au public. Bombardé en 1945, comme beaucoup d'autres monuments de Tokyo, il a été reconstruit à l'ancienne depuis. Hiro-Hito né en 1901, prince héritier Akihito né en 1933. Jardins de l'Est accessibles : magnifique trou de verdure avec essences d'arbres rares rappelant peinture japonaise classique. Comment une même culture produit une telle harmonie et des régimes militaires d'une cruauté inconnue depuis Sparte ou Moctezuma ? En fin d'après-midi,

sommes invités par notre guide belge, M.Wéry, au 40^e étage du gratte-ciel Virgo. En bas magnifique jardin japonais, arbres torturés, petits ponts, carpes, jets d'eau touffés de bambous. L'hôtel est celui souvent réservé aux rencontres internationales des grands de ce monde. Bâtiment aurait déjà subi sans dommage plusieurs tremblements de terre, normes de construction antisismiques rigoureuses. En haut, panorama genre Empire State Building. En bas larges avenues qui changent de fonction à 17h pile ; agents arrêtent toute circulation motorisée. Tout de suite légion de piétons s'engage dessus et déambule dans les deux sens. Pas mal de joggeurs en profitent pour faire les 7 km autour de la cité impériale. Avons rendez-vous vers 19h30 pour souper oriental avenue Hayashi. Assis sur tabourets autour de tables basses avec grill allumé au milieu. Entrée thon cru, bière, saké, puis genre fondue bourguignonne, haricots, brochettes viandes diverses, puis champignons, crevettes et pommes de terre ; dessert sorbet framboise. Saké à volonté tout le long. On nous raconte l'histoire de Tokyo.⁵ Rentrons en taxi bien éméchés.

Lundi 19 mai. Matinée consacrée au shopping à Ginza. Moins de monde mais loin d'être désertique. Embarras du choix entre magasins de toutes les couleurs, formes et dimensions. Profusion d'articles à l'américaine. Moins d'électronique que prévu. Article dominant : la photo et toute sa technologie. Repas de midi à l'hôtel. Préparation du départ ; une camionnette transporte nos valises au terminal. Arrivé au terminal, j'oublie mon sac dans le taxi ; le temps de m'en apercevoir, le chauffeur me court après et me le rend, sous l'œil des policiers. Pourboire ? Refuse poliment. Refaisons le trajet vers Narita dans un car. Même campagne sous lumière différente. Beaucoup de travail dans les rizières et sur les lignes à haute tension. Soleil brille sur toits à tuiles turquoises laquées.

2. Beijing, la cour impériale du nord

A Narita un Boeing 707 nous attend. Vol à destination de Pékin avec escale technique à Shanghai. Compagnie et équipage sont chinois (sigle CAAC = *Civil Aviation Administration of China*). Lu quelque part que les Chinois sont champions du « cannibalisme » des avions : démontent deux ou trois débris et remontent en quelques jours un appareil neuf avec pièces détachées encore valables. Décollage sans problème. Atteindrons Shanghai en 3 heures. Hôtesse en costume bleu ciel distribuent repas chaud plein de vitamines, mais plat de résistance peu « résistant ». Au moment d'amorcer la descente, distribution de « sweets », bonbons pour lutter contre le mal d'oreilles ? Débarquement, premier contact avec la Chine. Obscurité et pluie battante. Hall d'accueil de l'aéroport sinistre. Slogans en grands caractères ornent l'entrée : reconnais les idéogrammes de *zhong* (中) et *guo* (国) (milieu pays

⁵ Le nom signifie « capitale de l'est ». Elle n'est devenue capitale du Japon que depuis la restauration impériale des Meiji en 1868. Avant cela elle s'appelait Edo et la capitale était Kyoto.

= Chine) ; sans doute la Chine qui souhaite la bienvenue à ses « amis étrangers ». Énorme salle d'attente presque déserte et mal éclairée. Toilettes ignobles. Étagère avec livres : œuvres de Mao Zedong dans diverses les langues. Repartons au bout de 45 minutes. Une bonne heure de vol pour atteindre Pékin. Atterrissage vers 10h du soir. Même atmosphère qu'à Shanghai : contraire de ce qu'on attend d'un aéroport international. Silence, pénombre, espaces déserts, un préposé sous une ampoule de ± 20 watts, tout au ralenti. Impression d'hall de gare désaffecté. Sommes apparemment les seuls à utiliser cet immense aéroport ; à part nous, pas d'autres arrivées. Derrière baie vitré, personnel chinois hilare nous observe. Pas de comité d'accueil. Sommes néanmoins attendus par une dame en costume strict : sera notre guide – hôtesse – interprète – surveillante. On récupère nos bagages après longue attente ; montons dans un minibus déglingué qui nous transporte vers Pékin à 40 km. Pas de micro ou haut-parleur. Première discussion avec hôtesse : il était prévu de loger à l'Hôtel de Pékin, mais elle dit : pas possible (*bas bossibel*). Pourquoi ? Trop de monde, pas assez bien pour vous ! (C'est l'hôtel près de Tian'anmen, qui abrite de préférence journalistes et grands reporters.) Irons à Hôtel de l'Amitié ! Nous : tant pis, c'est plus amical ! (Plus excentré aussi au nord-ouest de Pékin, sur la route du Palais d'été.) Elle : serez mieux dans le quartier universitaire. (C'est près de Beida, abréviation de *Beijing daxue* = litt. *Pékin grande école*, université de Pékin); seulement, vous n'aurez pas chambre single ; deux par chambre ! Nous : pas de problème, on connaît la chanson.

Tractation s'engage aussi concernant notre séjour et le circuit prévu. Elle : Pékin d'accord, Xi'an d'accord, Shanghai et Canton aussi. Mais peut-être pas Guilin. Nous : pourquoi pas Guilin ? Guilin très beau : paysage de peinture chinoise, monts pains de sucre, flamboyants, cormorans ... Elle : Guilin pas bon pour votre santé en ce moment.⁶ A part cette explication énigmatique, n'en apprendrons pas plus. Nous : programme prévoyait que nous ferions des conférences dans différentes universités. Qu'en est-il ? Où et quand ? Elle : peut-être bien ! (réponse normande) Admire comment elle exploite à fond connaissances hésitantes du français : faire semblant de ne pas comprendre (ou de ne pas savoir exprimer sa pensée) est excellente arme diplomatique quand interdiction de parler vrai et clair. Roulons dans un engin « tape-cul » mais sur une route sans bosses ni nids-de-poule. Dehors nuit noire avec tous les 50 m poteau d'éclairage chétif ; sommes apparemment seuls sur cette artère. Même principe qu'à l'ambassade de la RPC à Bruxelles : après 21h extinction des feux ? Arrivée à l'Hôtel de l'amitié dans le noir. De l'intérieur, impression d'un internat des années 1930, délabré, rafistolé, repeint par endroits. Recherche des chambres deux à deux. Qu'a-t-on fait des bagages ? Attendons $\pm$ une heure, puis tombe le verdict : les aurons demain matin. En attendant passons la nuit à la guerre comme à la guerre.

⁶ J'apprendrai après mon retour, par la lecture d'un communiqué émanant de Hong-Kong, qu'au mois de mai 1980 il s'est en effet produit un accident dans une usine de cette charmante cité. Un gaz toxique aurait nécessité l'évacuation d'une partie de la population.

Mardi 20 mai. Réveillé par la lumière vers 7h. et par bruits insolites. Sommes au second étage : en bas défilé incessant de vélos, bruits de sonnettes, sifflets des agents de police, cris et ahanements, peu de moteurs, un autobus, pas ou peu de voitures. Pékinois vont au travail, poussent des charrettes chargées, triporteurs vétustes, vélos lestés de tous côtés : devant, derrière, parfois sur pédalier. Cohue fait penser aux descriptions de Bodard (*Monsieur le Consul, Le fils du Consul*). Petit déjeuner en bas : thé, café, jus de fruit, pain brun ou de riz (petits *màntou*, galettes cuites à la vapeur). Entends parler langues européennes : allemand, anglais, russe. Sommes pas les seuls « amis étrangers ». Nos bagages enfin arrivés. Les montons par l'ascenseur, commandé par un garçon en uniforme blanc qui fait ce travail dix heures par jour.

Première visite au programme de la journée : école secondaire pilote du 5^e district de Pékin. Attendons petit bus dehors. Vue extérieure de l'hôtel : bâtisse de conception coloniale entouré de verdure. Pas d'oiseaux, sommes pourtant en mai.⁷ Sorte de parc avec enceinte et clôture ; entrée avec barrière gardée par police : n'entre pas qui veut. Transport dans Pékin : larges avenues, souvent se coupant à angle droit ; coins de verdure surtout acacias, peupliers, saules ; Chinois encore largement en bleu de chauffe mais plus de couleurs qu'avant. Sur trottoirs gens peu affairés, parfois se reposant en position accroupie (posture de repos asiatique ?, vue aussi au Japon). Arrivée à l'école. Avons une deuxième interprète-surveillante : jolie, habillée en couleurs, parlant mieux français. Bâtiment scolaire décrépi mais propre. Entrons dans une « salle de conférences » ; longue table au milieu, portraits Marx, Engels, Lénine, Staline d'un côté, de l'autre Mao Zedong et Hua Guofeng. Deux filles à nattes servent thé, cérémonie invariable de toutes les rencontres ou conférences. Six théières pleines posées sur la table. Questions-réponses par traduction : un « cadre » (*gànbù*) en bleu de chauffe, stylo dans poche poitrine, débite réponses (appries par cœur ?) ; avalanche de chiffres ; tout en quantité, rien en qualité. Passons dans deux classes : chinois et maths. Locaux bondés : 50 élèves, garçons et filles assis sur bancs comme chez nous. Pas d'uniforme mais tous foulard rouge.⁸ En classe de chinois, apprennent l'écriture idéographique, processus plus long que pour écriture alphabétique. Cahiers avec pages pliées en deux : d'un côté caractères modèles, de l'autre caractères à reproduire. Plumes en acier ou bics, pas de feutres. Maintien de la main avec appui sur le coude pour tracer idéogrammes. Tous « droitiers », un comble en Chine, pays du slogan : « à gauche toutes ! ». Au tableau quelques traces de *pinyin* ?

⁷ Lors du « Grand bond en avant » (1958-1962) avec la désorganisation économique et la famine qui s'ensuivirent, Mao ordonna d'exterminer tous les oiseaux à cause de l'important tribut qu'ils prélèvent sur les récoltes de céréales. Et ses sujets, pourtant grands amateurs de la gent ailée, s'exécutèrent en organisant des tenderies systématiques et des charivaris en tous genres. Ce sacrifice faisait-il encore sentir ses séquelles en 1980 ?

⁸ Le foulard rouge porté par les élèves indique leur appartenance aux « pionniers », mouvement de jeunesse qui constitue la pépinière des cadres et membres du parti communiste.

Entre les deux heures, assistons à la récré : exercices de relaxation, haut-parleurs avec musique militaire, garçons jouent au ballon, filles à l'élastique. Filles habillées et coiffées avec soin, garçons souvent débraillés et hirsutes. Classe de maths : équations algébriques à plusieurs inconnues. Entends que prof et élèves prononcent les a, b, c, etc. à l'américaine $a = [ei]$, $b = [bi]$, $c = [si]$, $x = [ex]$, $y = [wai]$... Quelle en est l'origine ?

Une réflexion linguistique s'impose ici. On sait que notre écriture et celle des Chinois diffèrent grosso modo en ce que nous reproduisons les sons et eux les sens. Or, il y a des exceptions de part et d'autre. Chez nous, par exemple, les chiffres arabes sont des idéogrammes : nous les écrivons de façon identique mais les prononçons différemment selon les langues (en français 3 = trois, en anglais 3 = three). De même pour les symboles mathématiques et logiques, les opérateurs $+$, $-$, $\times$, $:$, $=$ en arithmétique, les lettres a, b, x, y, en algèbre, les fonctions $\supset$, $\supseteq$, $\not\subset$, $\subset$, $\cap$, $\cup$ dans la théorie des ensembles. Devant un mot inconnu en français, on arrive tout de même à le prononcer, parce que sa forme – la suite de lettres – indique grosso modo sa prononciation. Rien de tel en chinois, où il faut connaître le sens de l'idéogramme pour pouvoir le lire et le prononcer. Dès lors, pour eux aussi la présence de lettres dans la notation algébrique est exceptionnelle, non parce que ce sont des idéogrammes (ils y sont habitués), mais parce que ce sont des lettres. Rien dans l'écriture chinoise n'est alphabétique. (Comme on l'a vu plus haut, le pinyin l'est, mais justement il a été inventé pour les besoins des étrangers qui n'ont pas l'habitude des idéogrammes.) Autrement dit, jamais l'enfant chinois ne se trouve devant le problème : comment prononcer cette lettre ? Sauf en algèbre. Or, ce qui frappe, c'est qu'ils apprennent à les prononcer à l'américaine : pour la lettre y, par exemple, il ne disent pas « i grec » ou « upsilon » mais « wai ». Cette prononciation est-elle une lointaine influence des missionnaires américains qui ont été très présents (comme au Japon d'ailleurs) dans la formation des jeunes avant la « Libération » de 1949 ? Par ailleurs, il s'avère maintenant que les traces de pinyin que j'avais décelées précédemment au tableau pendant le cours de chinois, peuvent très bien n'avoir été que des traces de notation algébrique.

Dans la foulée visitons modeste usine-labo attenante à l'école. Adulte d'un certain âge, qui se dit mathématicien, y fabrique des panneaux solaires (photovoltaïques). Nos ingénieurs posent des questions précises : quantité, poids, mesures ; réponses évasives, mais interprètes ne sont pas nécessairement spécialistes en la matière ; après tout, on ne peut traduire que ce qu'on a compris. Commentaires de nos scientifiques après coup : c'est resté au stade d'avant-guerre, mais pas généraliser ; sont capables d'apprendre très vite. La preuve, ont la bombe atomique.

Retour vers l'Amitié dans le même « tape-cul ». Temps ensoleillé, même très chaud vers midi. Dînons dans restaurant de l'hôtel : tables rondes, plats au milieu,

chacun se servant et/ou servant les autres ; avec couverts ou baguettes, au choix. Au dessert, apprenons que devons changer de chambre ; tous ceux de l'aile C iront dans l'aile D ou l'inverse. Trimballons nos valises pas encore défaits. Trouvons chambre très spacieuse, grands lits, fauteuils moelleux mais défraîchis, petit bureau, pas de cintres dans les armoires.

Vers 14h30, exposé d'un délégué du Ministère de l'éducation RPC. Même scénario que le matin : assis autour d'une table avec tasse de thé chinois ; flots de statistiques, autant d'écoles, autant d'élèves, autant d'heures, autant de diplômes. Remarque générale : traduction française prend beaucoup moins de temps que l'original chinois. Traductrice fait un résumé ou original redondant ? Pendant la traduction, *gànbù* se désintéresse complètement de l'effet que ses paroles ont sur nous ; cherche dans ses papiers ce qu'il doit dire ensuite. Données chiffrées parfois entrecoupées par l'expression « Bande des quatre » (*si bang*) (les méchants ! coupables de tout ce qui ne marchait pas dans l'éducation, désormais en prison, si bien que tout va beaucoup mieux). Entends qu'il n'appelle pas 1949 « Libération » (ou que traductrice n'emploie pas l'expression), mais parle de « fondation de la RPC ».

Pouvons poser des questions. D'abord questions générales, puis étant donné réponses floues, questions binaires du genre : *c'est ceci ou c'est cela* ? Réponse : *c'est les deux* ! Pose une question « inamicale » : avons visité ce matin école pilote ; sommes très impressionnés ; élèves peuvent-ils voyager dans leur beau pays comme nous le ferons pendant ces deux semaines ? Réponse : pendant les vacances beaucoup de jeunes citadins sont envoyés à la campagne pour y découvrir la Chine en étant à l'écoute des masses.. Question : ces « jeunes instruits » comme vous les appelez,⁹ peuvent-ils revenir chez eux après leurs vacances ? Réponse : ça dépend, beaucoup y prendront racine, s'y marieront et ne reviendront pas, d'autres pourront revenir après avoir été à l'école des paysans et ouvriers.

En fin d'après-midi, redescendons à nouveau en ville. Le minibus nous laisse sur l'avenue Chang'an, celle que Mao a fait percer en détruisant une part importante du patrimoine architectural de la ville, entre autres différentes portes et parties d'enceinte datant du XV^e siècle. Avons rendez-vous dans le quartier Qianmen au restaurant du « Canard laqué ». Promenade le long de Zhongnanhai, résidence des dirigeants. Puis sur la place Tian'anmen (*tian* = ciel, *an* = paix, *men* = porte ; le tout = porte de la paix céleste) : beaucoup de monde, jeunes couples, vieillards avec enfants dans poussettes en bambou ; air calme et doux de soirée de printemps. C'est donc ici que jeunes par millions ont acclamé Mao en 1966, ici qu'en mars 1976 manifestation à la mémoire de Zhou Enlai a dégénéré en tuerie. D'un côté bâtiment de l'Assemblée du peuple, laideur toute soviétique, de l'autre

⁹ Les « jeunes instruits » (en chinois *zhiqing*) sont ces millions de jeunes citadins envoyés définitivement à la campagne pendant la RC (et jusqu'en 1980) sur ordre de Mao. Sur cette expérience sans précédent, lire l'étude de Michel Bonnin, *Génération perdue. Le mouvement d'envoi des jeunes instruits en Chine, 1968-1980*, Editions de l'EHESS, Paris 2005.

mausolée de Mao, injure au goût chinois. Passons sous la porte Qianmen intacte (et restaurée ?) qui donne une idée de ce qui a été détruit. Prenons au sud Qianmen-est où se trouve notre restaurant. Intérieur avec peu d'ornements ; sommes d'abord assis dans des fauteuils profonds avec par terre un vase genre pot de chambre. En comprenons la destination en voyant faire nos hôtes : crachoirs. Savent envoyer des crachats avec précision millimétrée. Questions et réponses décontractées, mots pour rire, éloges, enjouements. Avons en face un vrai vice-ministre de l'éducation RPC. Nous perdons dans les dizaines de distinctions hiérarchiques. Bref, l'homme est important. Passons à table pour goûter le canard laqué. Exquis ! Accompagnement de crêpes, puis soupe dite « au canard ». Cérémonial désormais connu : l'hôte sert avec les baguettes les invités autour de lui. Certains Chinois mangent un coude sur la table, un bras en l'air avec au bout les baguettes. Tout rappelle notre réception à l'ambassade RPC à Bruxelles : toasts et contre-toasts sur éternelle amitié sino-belge et belgo-chinoise, éloge de l'éducation en Chine, *kambei*, *kambei* et encore *kambei*. Applaudissements. Vin de riz coule à flots. Sourires, rires et éclats de rire à gorge déployée. Puis vers 21h, sur signe de l'hôte, silence, fini, départ, extinction des feux. Remontons à l'Amitié en taxi.

Mercredi 21 mai. Réveil à 6h30. Bien dormi (vin de riz aurait fait son œuvre ?) C'est mon anniversaire (44 ans) mais pas de grasse matinée. Partons à 7h30 pour la Grande Muraille. A l'heure prévue, sommes dans notre tape-cul avec chauffeur et guides, mais interprètes en retard. En attendant profitons du spectacle autour de nous : jeunes jouent au basket et au volley sur des terrains ad hoc, femmes nettoient la rue avec des ballais de paille. Semble être le premier travail de la journée ; beaucoup de poussière car il faut déjà chaud. Entends des voix de filles qui chantent apparemment pour le plaisir : airs typiques de l'Asie, sans nos demi-tons entre mi-fa et si-do. Enfin départ pour Badaling (prononcer *Pataling*) à 80 km au nord de Pékin, partie de la muraille de l'époque des Ming (1368-1644) récemment restaurée. Route d'abord sans relief, puis de plus en plus escarpée. Moteur poussif. Dépassons cyclistes sur vélos sans changement de vitesses. Arrivons assez tôt pour éviter raz de marée des touristes. Indications sur panneaux en double écriture : caractères et pinyin. Guide explique origine de la Grande Muraille. Tronçons les plus anciens datent du V^e siècle avant JC. Deux siècles plus tard Qin Shihuangdi les fait relier pour préserver nouvel empire contre incursions Tartares. Seule construction humaine visible de l'espace. De l'entrée avec échoppes souvenirs et cartes postales, on peut monter à droite ou à gauche. Vue splendide sur campagne vallonnée parcourue de tronçons de muraille sur crêtes, sous soleil matinal. Chinois en bleu de chauffe et casquette, large pantalons (taille Mao ?), pieds nus dans sandales ; mais aussi Chinoises habillées couleurs (Hong Kong ou d'outre-mer ?) ; militaires hilares en uniforme nord-coréen. Entends parler anglais, russe, arabe. Parties de la muraille très raides, tantôt avec rampe latérale pour s'accrocher, tantôt escaliers. Arrivés au bout du tronçon, voyons d'autres parties non encore restaurées

en contre-bas. Séance de photos. Au retour grosse foule arrivée. Achetons cartes postales. Envoie une carte au doyen de ma faculté (G.Muraille) avec commentaire : « Sur la grande avons prié pour la petite ! » Au retour arrêt pique-nique dans endroit bucolique avec rochers, fleurs des champs, cascade d'eau. Chinois à vélo en font de même. Vois que leurs vélos sont cadénassés, pourtant pas de vol en Chine ? Crachent et se curent le nez sans vergogne. Fument beaucoup. Nos interprètes d'habitude très strictes se relâchent un peu aussi.

Repartons pour les tombeaux des Ming. Dynastie d'une vingtaine d'empereurs dont premier a transféré la capitale à Pékin ; 13 ont un mausolée. Celui de Chang Ling est construit par le même empereur que la Cité Interdite (Yongle) ; une seule tombe souterraine en marbre excavée depuis 1850 ; s'appelle Ding Ling (tiens, même nom que la femme écrivain de *La grande sœur*, Flammarion, 1980) Question au guide : pourquoi pas fouilles des autres tombes ? Réponse chinoise : pour laisser à la postérité le plaisir de leur découverte ! Promenade sur la large avenue d'accès au mausolée. Bordée de sculptures énormes (humaines et animales) du XV^e siècle dont certaines me rappellent les croquis de Segalen.¹⁰ Il fait de plus en plus chaud. Distribution de bière (excellente selon les connaisseurs belges). Rentrons à l'Amitié vers 16h. Douche bienfaisante, repos. Sommes attendus ce soir à l'ambassade belge, 6 San Litunlu, quartier de la plupart des ambassades occidentales.

Soirée chez J.-M.Simonet, attaché d'ambassade, sinologue belge. Parmi invités romaniste belge professeur de français, conteur intarissable. Nous dit que ses élèves chinois s'intéressent peu à histoire de France, aux rois, à la révolution, mais demandent : comment est-elle devenue riche ? Films de propagande qu'on voit actuellement à télé et qui circulent dans écoles disent tous : Révolution culturelle fut cataclysme sans précédent. Mais jamais interrogation sur causes. Tout récemment enterrement officiel de Lui Shaoqi, ancien président de la RPC, victime de Mao ; échauffourées sur Tian'anmen. Évolution entre « Printemps de Pékin » et 1980 : bouches se ferment, Chinois osent moins aborder étrangers. D'autres invités parlent de notre « liberté surveillée ». Surtout ne pas s'écarter du programme prévu ; les premières victimes seraient nos guides et interprètes.

Jeudi 22 mai. Ce matin, trois des nôtres feront conférences à l'université de Pékin (*Beida*), le médecin, le physicien et le juriste. Pendant ce temps, visite guidée du Palais d'été. L'Amitié se trouvant au nord-ouest de Pékin, on pousse dans la même direction à ± 10 km. Fonction du palais : résidence d'été de l'empereur ; bâtiments situés autour du lac Kunming. Palais détruit par armées coloniales en 1888, reconstruit par l'impératrice Tseu-Hi (en pinyin Ci Zi). Semble bien restauré et entretenu. Parc plein d'agréments, mais que fait ce bâtiment en marbre, baigné

¹⁰ Depuis lors, Claude Courtot a consacré un ouvrage documenté à Victor Segalen (Henri Veyrier, Paris 1984) reproduisant photos et dessins du sinologue ; certains ressemblent en effet aux statues évoquées.

par le lac, qui se veut imitation de bateau ? Jure avec la beauté harmonieuse des autres constructions. Notre jeune interprète apparue ce matin en jupe fleurie. Audace, car jusqu'ici toujours en pantalon. Attire le regard de tous les passants, dont certains désapproubateurs. À l'étal des souvenirs, un des nôtres lui achète une broche (babiole de quelques yuans) qu'elle met, mais qui disparaîtra l'après-midi, quand autre interprète nous aura rejoints. Remarque à l'entrée groupe d'enfants de type occidental en rangs bien alignés. Parlent allemand. Interroge leur maîtresse ou guide : viennent de la DDR, Allemagne de l'est pour stage-échange ; jeunes Chinois de même âge actuellement à Dresde. Retour à l'Amitié. Au dîner, collègues conférenciers racontent expérience du matin : difficulté de se faire comprendre par entremise d'une interprète qui ne connaît pas elle-même le sens des termes techniques. Ont néanmoins reçu en récompense énorme médaille avec insigne *Beida*, genre macaron de bœuf primé. Félicitations amusés, trinquons avec bonne bière (*piyù*).

Après-midi consacré au Palais impérial de la Cité Interdite. Depuis le début de l'époque Ming, cœur du centre du « pays du centre » (*zhong guo*). Résidence des empereurs Ming, puis des Qing (mandchous) de 1644 à 1911 ; domaine d'une centaine d'hectares entourée de murs rouge vermillon. Entrée par la Porte Tian'anmen côté nord de l'avenue Chang'an. Harmonie dans conception architecturale et dans appellations : salles de *l'harmonie suprême*, de *l'harmonie parfaite*, de *la préservation de l'harmonie*.¹¹ Tout détruit à l'arrivée des Mandchous. Plusieurs fois reconstruit et restauré suivant original. Architecture au sens le plus noble : structuration de l'espace, alternance des pleins et des vides, comme sur rouleaux de peinture. Quinzaine de palais se succèdent, nord, est et ouest. Toits courbés forment sorte de houle apaisante. Site heureusement préservé des velléités architecturales soviétiques, qui ont sévi dans d'autres quartiers de la ville, sans parler du vandalisme de la RC. Faudrait prendre le temps d'étudier tout ça en détail pour apprécier à sa juste valeur. On se trouve un peu béotiens devant l'équivalent de l'Acropole. Sommes parmi les rares visiteurs ; très peu de Chinois. N'avons plus le temps de pousser vers le parc *Beihai* (lac du nord) un peu plus loin.

Repartons à pied vers Qianmen-sud où se trouve autre splendeur des Ming, le Temple du Ciel. Ici conviendrait encore plus l'appellation de tout à l'heure : *parfaite harmonie*. Pas trouvé colline artificielle, sorte de jardin public, que Simon Leys (*Ombres chinoises*) augurait (et redoutait à bon droit) en 1972. Fonction : l'empereur, père de la nation ayant reçu « le mandat du ciel », responsable litt. de la pluie et du beau temps, vient y prier pour conjonctions favorables donnant les récoltes abondantes. Forme du bâtiment arrondie au nord, carrée au sud ; à côté temple rond avec toiture bleue symbolisant voûte du ciel ; acoustique suppose technologie très avancée comme au cirque d'Épidaure. Au fond de l'allée, salle de prières, tout en bois, construite début XV^e, incendiée en 1886 et reconstruite

¹¹ Pour une bonne présentation visuelle du site, voir ou revoir le film de Bertolucci « Le dernier empereur », (1987) dont plusieurs scènes furent tournées sur place.

suivant plans d'origine ; trentaine de mâts énormes venus de forêts méridionales près du Vietnam. Mériterait visite plus longue. Passons au marché très animé tout près (oublié nom de la rue). Une des interprètes insiste pour que j'achète jade (prend-elle un % sur la vente ? nous a-t-elle aiguillés ici dans ce but ?) On peut partout acheter des photos qualité professionnelle des monuments (surtout diapos). Réserve mon propre appareil pour photos « de la vie quotidienne ». Difficulté de l'entreprise. Enfants réagissent bien. Comprends que les adultes n'aiment pas être vus comme bêtes curieuses par étrangers. Peut-être aussi méfiance invétérée envers étrangers-espions ? Il est temps de rentrer à l'Amitié.

Soirée spectacle au théâtre de Pékin. Bon numéros de prestidigitateurs et illusionnistes. Chinois venus en famille, apportent à manger, s'amuse beaucoup, sont bon public, réagissent à haute voix. Chacun a son N° de siège, pas question de changer de place. Doit être pour eux un des rares lieux neutres : aucun sens politique dans un numéro d'équilibre. Connivence entre acteurs et public : tout le monde collabore à la réussite du numéro. Pour nous, certains un peu longuets ; occidentaux (blasés ?) quittent salle avant fin. Tout est terminé avant 21h.

Vendredi 23 mai. Déjà une semaine depuis départ. Certains manquent d'argent. Sorte de banque à la réception de l'hôtel. Change est épreuve de longue haleine. Deux systèmes de monnaie, le *renminbi* pour Chinois, les *foreign exchange certificates* pour étrangers. Comment connaître le taux ? L'homme compte et recompte, trouve chaque fois résultat différent. Seule présence du guide chinois apporte solution.

Programme de la matinée : visite à l'Université Qinghua. En attendant notre tape-cul, regardons ouvriers creuser des trous dans la chaussée. Cassent le béton de la route avec maillet. Rafistolage généralisé avec moyens du bord. Manque de spécialistes, pas de pièces de rechange depuis départ des soviétiques (1960). Essaient de colmater une conduite d'eau souterraine. Départ pour Qinghua. Réception au « rectorat ». Mobilier défraîchi. Incontournable réception avec questions-réponses arrosée de thé à volonté. Directeur jovial plein de bonhomie. (Réprime fou rire imaginant notre recteur M^{gr} Massaux en bleu de chauffe et casquette Mao.) Avalanche de chiffres. Même discours que dans l'école pilote : méchante « Bande des quatre », (*si bang*) heureusement sous les verrous ; désormais tout va bien. Témoin les statistiques ! Visite des ateliers. D'abord informatique (sommes dans une université technique). N'ont pas encore d'ordinateurs mais en fabriquent un. Montrent les plaques de mémoire avec fils de différentes couleurs à brancher. Me souviens du musée d'IBM à Vestal (USA), et du degré de miniaturisation déjà atteint en 1968. Que de retard à rattraper en 1980 ! Passons dans atelier avec machine à fraiser. Personne pour la faire fonctionner, pas de Chinois pour commenter, notre guide bouche bée. Heureusement notre ingénieur UCL explique comment ça marche et à quoi ça sert. Modèle soviétique d'il y a 30 ans (s'ils avaient une machine plus récente, ils la montreraient). Passons

à la bibliothèque ; vont-ils montrer œuvres complètes de Mao ? Non, dans un présentoir sous verre, carapaces de tortues avec premières inscriptions en idéogrammes anciens datant de 4000 avant JC. Heureusement pas tombées entre mains des « gardes rouges » ; les auraient détruits comme « vieilleries ». Assistons ensuite à un cours de maths dans un amphithéâtre ; ± 500 étudiants disciplinés. Peut-être dans cet amphithéâtre que Guang Wangmei, épouse du président Liu Shaoqi, a subi une « séance de lutte » avec coups, crachats, humiliations diverses. Symboles au tableau et prononciation font repenser la question déjà abordée à l'école pilote : influence américaine ? Curiosité des étudiants autour de moi ; écris sur feuille : *we come from Belgium, Europe*. On se passe le billet ; au retour quelqu'un a marqué : *we wellcome you*. Réponse chinoise ; on ne peut en déduire qu'ils connaissent Belgium (en chinois *bi li shi*, écrit en trois caractères). Doivent suivre des cours d'anglais (plus écriture pinyin ?) Après cours, retour au « rectorat », où sommes tous nommés et décorés « professeurs de Qinghua ». Faudrait pouvoir refuser certaines distinctions ; mais ce serait « inamical ».

Retour à l'Amitié pour dîner et faire valises. Oublie sur petit bureau mon exemplaire du livre *Comment se soignent les Chinois*.¹² Selon légende, me sera rendu avant notre sortie de Chine. Redescendons au centre pour derniers achats et shopping souvenirs. D'abord visite au Magasin de l'Amitié, près du parc Ritan. À part nous et les préposés, pas un chat ; interdit aux Chinois *renmin*. Atmosphère suffocante. Pierres précieuses, parfums, tapis, produits de luxe ... pour touristes aisés. Recherche vareuse bleue et casquette, inconnues au régiment. Achète avec « monnaie de singe » (FEC) boulier et baguettes de jade. Ensuite à pied vers Qianmen dans quartier d'antiquaires. Dès qu'un étranger achète, Chinois se retirent où y sont incités par le vendeur. Gênant ! Achète collection frottis. Quartier très animé propice à photo, mais difficile de rester discret. Chinois adultes n'aiment pas « perdre la face ». Se faire photographier avec eux ? Savent qu'ils ne verront jamais la photo. Qui sait : au prochain virage politique, seront peut-être accusés, preuves à l'appui, d'avoir fréquenté « espions » étrangers ? Il fait très beau et chaud. Cherchons à boire : pitié, un peu de *pjiù* !

Départ pour l'aéroport de Pékin ; nos bagages transportés à part. Même route qu'à l'arrivée, mais cette fois sous le soleil. Pas très fréquentée ; taxis, voitures imposantes avec rideaux, camionnettes. Au loin, Chinois de la base triment dans les champs. À l'aéroport trouvons excellente bière fraîche. Vice-ministre de l'éducation en personne vient nous dire au revoir. Séance de questions-réponses dans un coin du hall ; sourires, amabilités, politesses. Parlons dossiers universités, rapports avec ambassade RPC, niveau des étudiants chinois à Louvain-la-Neuve, d'autres qui vont bientôt arriver.

Adieu Pékin, cour impériale du nord ! Mettons le cap sur autre cour impériale, celle de l'ouest, qui s'appelait jadis Chang'an (longue, large, éternelle paix), aujourd'hui Xi'an (paix de l'ouest). Avion nous attend sur tarmac ; envergure

¹² J.Clouzet & P.Horwitz, *Comment se soignent les Chinois*, Robert Laffont, Paris 1980.

moyenne, modèle soviétique, donc d'un certain âge, mais Chinois savent bricoler et réparer avec bouts de ficelle. Retard because clignotant en panne. Dès feu vert, appareil pris d'assaut par centaine de personnes. Décollage réussi, vol à moyenne altitude. Trous d'air, turbulences, instabilité ; thé servi dans gobelets voyage, éclabousse, se renverse. Interprètes ont apporté pique-nique dans boîtes à chaussures : poire juteuse emballée dans papier journal, mais comment enlever la peau ? Pas prévu.

3. Xi'an, la paix occidentale

Xi'an se trouve à deux heures-avion de Pékin. Pas de fuseaux horaires en Chine, malgré énormes distances ; partout heure de Pékin. Arrivée en douceur. Pluie fine bien venue après chaleur étouffante. Accueil à l'aéroport très souriant, gentil, longues poignées de mains à deux mains. Transport vers la ville dans petit bus japonais, même genre tape-cul qu'à Pékin. Logés à l'hôtel de l'Amitié, situé extérieur à l'ancienne ville. Ville carrée avec quartiers vraiment carrés tirés au cordeau ; ancienne ville au milieu entouré d'une enceinte avec portes *bei*, *nan*, *dong*, *xi* (nord, sud, est, ouest). Portes pas massacrées comme à Pékin. Hôtel dans parc clôturé avec sentinelles à l'entrée. Chambres single plus spacieuses qu'à Pékin ; avec douche et drôle de bidet ; prises de courant à trois fiches ; taies d'oreiller sales, n'ont pas été changées ; moustiques et pas de moustiquaires. Chants d'oiseaux dans le parc ; certains cris d'oiseaux inconnus. Souper sans histoire au restaurant de l'hôtel.

Samedi 24 mai. Il pleut à verse. Nous dirigeons vers Pagode de la petite oie (*xiao yanta*) sur l'avenue Chang'an (tiens, c'est l'ancien nom de la ville, aussi nom de la plus large avenue de Pékin). A l'entrée, petites gens d'un certain âge font leurs dévotions en brûlant de l'encens. Commentaire d'une interprète, en guise d'excuse : « superstition de l'ancien temps ». Lui demande : vieilleries ?¹³ Hoche la tête en souriant (doit se dire : voilà quelqu'un qui connaît slogans de la RC !) Montons les 13 étages : vue aérienne sur plan rectiligne de la ville. Vestige du bouddhisme en Chine sous les Tang (618-907). Construit en 706.

Visite du Musée provincial du Shânxi, anciennement temple de Confucius. Entrée par Boshulin. Pour une ville qui compte tant dans l'histoire de la Chine, musée surtout historique avec traces de différentes époques, surtout les plus anciennes (Zhou, Qin, Han). Deuxième salle côté sud époques Sui et Tang. Explications en chinois et anglais. Interprètes ± ignorantes de l'histoire de la Chine. Plus loin, plus intéressant pour nous, la Forêt des stèles ; plus de 1000 plaques commémoratives surtout époque Tang, dont la stèle nestorienne, gravée en 781,

¹³ C'est en 1966 que Mao lança ses gardes rouges contre les « quatre vieilleries », dont la religion appelée aussi « superstition ».

témoin de la présence d'une mission chrétienne arrivée par la Route de la soie jusqu'ici (Xi'an étant terminal de celle-ci).

Pour apprécier toutes ces richesses archéologiques, quelques coordonnées s'imposent. Xi'an se trouve près de la rivière Wei à une centaine de kilomètres en amont de l'endroit où la rivière se jette dans le Fleuve Jaune. De l'avion à moyenne altitude, on voit bien le fleuve, qui semble rouler des torrents de boue jaunâtre. Située depuis toujours dans un bassin fertile, la région produit surtout des céréales et du coton (nourriture et habillement). Berceau de la civilisation chinoise, elle foisonne de vestiges allant du néolithique à l'époque Tang, en passant par le mausolée du l'empereur Qin Shi Huangdi, à ± 35 km l'est de la ville actuelle, avec sa célèbre armée en terre cuite, découverte en 1974 par des paysans qui creusaient un puits. Avec ses plus de 2 millions d'habitants, Xi'an est de nos jours le centre économique et culturel le plus important du nord-ouest de la Chine. La ville est historiquement importante pour trois raisons au moins. D'abord elle fut la capitale, quelque deux siècles avant notre ère, du premier empire unifié sous la fêrule de Qin (dont dérive le nom Chine). Ensuite elle devint dans l'antiquité le terminus oriental de la Route de la soie, dont Constantinople fut le point de départ en Occident : d'où relations marchandes et influences culturelles entre l'empire romain et l'empire chinois. A l'époque des Tang enfin y est arrivé le christianisme, sous la forme de l'hérésie nestorienne. Délaissée après la chute de la dynastie Tang, la ville connut une longue période de récession dont elle sortit sous les dynasties Ming et Qing. Les murailles de la ville, ainsi que les célèbres tours de la Cloche et du Tambour datent de ces époques de renouveau.

En ce qui concerne les religions, sachons que la Chine a hérité successivement des san jiao, litt. trois doctrines : le taoïsme, le confucianisme et le bouddhisme. Aucune n'est une vraie religion au sens occidental, mais les trois peuvent être considérées comme des enseignements de sagesse pour bien conduire sa vie en harmonie avec soi-même, la nature et les autres. Sont venues s'ajouter à ces doctrines, à peu près à la même époque (VII^e siècle), les trois religions monothéistes, judaïsme, islam et christianisme. Seule la deuxième s'est implantée durablement, surtout dans les régions occidentales de la Chine.

Après matinée bien remplie, rentrons à l'Amitié pour dîner et sieste. Apprenons que plusieurs d'entre nous sont attendus dans des écoles ou universités pour « faire des conférences ». Irai au Centre des Langues étrangères. Partons en taxi avec responsable chinoise ayant appris le français à Grenoble en 1976. Arrivons vers 14h20 au centre. Très peu de monde à l'accueil ; explication : la plupart font la sieste. Demande de visiter le bâtiment gentiment refusée avec sourire : *bùxing* (bas bossibel). Apprends plus tard que plupart des étudiants habitent au centre, parfois avec femme et enfants, y mangent et y dorment. La partie visible pas très engageant : murs lépreux, mobilier branlant, relents fétides. Demande aller aux

toilettes. À peine entré m'enfuis, malodorant et crachats par terre. Enfin peux commencer conférence dans local de classe. Durée prévue 90 minutes avec interruption. Public de ± 20 personnes, filles et garçons obéissant à un *gànbù* plus âgé. Demandent s'ils peuvent enregistrer la conférence ; possèdent un bel enregistreur marque Sanyo. Pas de problème ! Donne cours de stylistique comparée français-chinois, entre autres sur base de G.Herdan (*Quantitative linguistics*) qui compare textes latins et chinois. Public attentif mais sans doute pas habitué aux chiffres ; pourtant, leurs *gànbù* (délégués, responsables, vice-ministres) interrogés ne connaissent que ça ! Pose des questions pour savoir où ils en sont. Cite des auteurs chinois comme Lao She (*La maison de thé*), Ba Jin (*La famille*), Lu Xun (*La tombe*), tous traduits en français. Oublie qu'en Chine formation très spécialisée ; quand on apprend français, on n'apprend rien d'autre ! Connaissent donc Victor Hugo, Balzac, Sartre, pas littérature chinoise. Cause : période de désorganisation complète de transmission connaissances et culture ; pas étonnant que ne réagissent pas ou peu. Pendant interruption discussion à bâtons rompus. Responsable plus âgé connaît moins bien le français que les autres (plus rouge qu'expert).¹⁴ Remarque qu'avant de répondre à ma question chacun regarde d'abord le *gànbù* : d'évidence, c'est lui qui connaît la « réponse correcte » et ne peuvent parler que si lui se tait. Après ma « conférence », demande si possible prendre des photos. Dommage, pas assez lumineux à l'intérieur et n'ai pas de flash sur appareil. Ironont chercher un flash. Visite laboratoire des langues vivantes : 12 cabines disposées en arc de cercle autour d'écran. Après expériences à Pékin, n'ose pas demander de les faire marcher ; peur qu'ils « perdent la face ». Au bout de ± 1 heure, toujours pas de flash. Propose de faire photo de groupe dehors devant entrée : chacun reçoit place indiquée par *gànbù* ; moi au milieu, lui à côté de moi. Fin de la visite : échange de petits cadeaux, adresses, dédicaces. Conciliabules en chinois ; comprends qu'ils désignent celui qui doit écrire dédicace français-chinois sur numéro de *Littérature chinoise* (mai 1980) qu'ils m'offrent. Cela donne :

¹⁴ Deng Xiaoping lança en 1979 les « Quatre modernisations » : agriculture, industrie, défense et technologie. L'idée fut de moderniser la Chine en l'ouvrant sur l'extérieur. Si la RC avait donné la priorité au rouge, c'est-à-dire à la pureté idéologique, Deng estimait préférable d'être rouge et expert. Dans son langage volontiers imagé, il disait : « qu'importe que le chat soit noir ou blanc, pourvu qu'il attrape les souris. »

范·奥维尔先生授函念中此友谊长存！
 西安外语学院 宜长存！ (法语教研室)
 1980.5.24.
 Au professeur M. Van Overbeke
 Que l'amitié sino-belge soit éternelle !
 Département de français
 Institut des Langues Étrangères de Xian
 Chine le 24 mai 1980

Adieux souriants. Retour à l'Amitié en taxi avec un des étudiants ; sa femme est à Genève pour deux ans (chance inouïe !) et lui élève deux gosses au Centre. Le soir messe de Pentecôte célébrée par notre prêtre-philosophe. Message d'un parent du Père Lebbe.¹⁵

Dimanche 25 mai. Il a cessé de pleuvoir. Concert d'oiseaux dans le jardin. Partons à 8h30 pour longue journée. D'abord fouilles archéologiques à l'extérieur de Xi'an, l'armée en terre cuite de l'empereur Qin Shihuangdi, sous énorme hangar avec dépendances, où voyons un film sur la découverte en 1974. Prends deux photos *bùxing* des fouilles sans braquer l'appareil. Tractations entre M. Woitrin, interprètes, guides et *gànbù* locaux pour l'achat d'une statue pour Louvain-la-Neuve. *Bas bossibel !* Demandons de pouvoir filmer le site. Re-*bas bossibel !* Jeunes et enfants d'école arrivent par camions entiers ; c'est dimanche ; début de tourisme « pour les Chinois » ? Deux filles (± 14 ans) voyant mon appareil photo demandent à être photographiées. M'exécute mais intervention de leur guide qui les houspille en chinois. Au retour arrêt dans un village près de la Wei ; confirmation de l'eau brunâtre charriant le loess. Village paraît paisible ; grand caractères sur façades (*dazibao* : *da* = grand, *zi* = caractère, *bao* = journal) : ont-ils

¹⁵ Vincent Lebbe (Gand 1877 - Chongqing 1940), missionnaire belge lazariste en Chine, renommé pour son action en faveur d'une évangélisation affranchie de la politique coloniale ; favorable à la « méthode de Tientsin », à savoir à l'adaptation du message évangélique aux réalités chinoises, il vécut avec les Chinois en adoptant leur style de vie, leur langue et leurs coutumes ; il obtint même la nationalité chinoise.

souffert pendant la RC ? Redescendons au cœur de la ville → restaurant Dongyan ; énormément de monde. Habileté des Chinois avec baguettes ; ne laissent pas un grain de riz dans bol ; bruits de mastication et déglutition ; pas ou peu « endimanchés ». Expérience toilettes encore pire qu'au Centre des Langues : crachats partout, odeurs nauséabondes, ne connaissent pas eau de javel ?

Repartons pour le site néolithique de Banpo (bel exemple d'écriture pinyin : le *b* de *ban* se prononce [p], le *p* de *po* se prononce *p* aspiré [p^h]). Sortir par porte du nord (*bei men*) et prendre à droite (*dong* = est). A 8 km de Xi'an résultat des fouilles des années 1950. Site datant de 5000 ans avant JC. (Sumer = ~ 3000). Premières maisons, fours, poteries rouges, restes de silos à céréales, décoration, cimetière. Teilhard n'a pas connu puisque mort en 1950. A l'entrée du pavillon principal photo de Liu Shaoqi réhabilité (et enterré) il y a peu. Vois sur mur carrés plus clairs : photos encadrées ont été enlevées (héros d'hier tombés en disgrâce ?)

Notre tape-cul nous ramène en ville, au centre de ville carrée où se trouve *Tour de la cloche* (cloche y est toujours, mais ne sonne plus) ; non loin de là *Tour du tambour* ; toutes deux datant de la ville impériale Ming. Fonction de la deuxième : toute personne s'estimant lésée ou ayant des griefs à exprimer à l'égard de l'empereur pouvait y prendre la parole en public. Y montons et voyons de là-haut grouillement de population hilare, plus souriante qu'à Pékin, habillement moins uniforme, atmosphère provinciale. Enfin Grande mosquée à deux pas du Tambour. Explication sur l'introduction de l'islam entre autres par Route de la soie au VII^e siècle. Bâtiment également du XIV^e (Ming). Salle de prières pour 2000 croyants (prières en arabe prononcées par Chinois ; fait penser à la messe en latin par prêtres chinois). Faudrait venir le vendredi. Paire de chaussons à l'entrée ; à l'intérieur un seul homme en prière tourné vers la Mecque. Commentaire du guide : contrairement à période de la « Bande des 4 », désormais grande liberté de culte. Souper dans un restaurant moins couru et plus agréable.

Soirée au théâtre. Public très populaire. Plein d'enfants. Dans tradition chinoise mélange de théâtre, récit, mise en scène d'histoires, danse, pantomime, musique. Soirée en grande partie destinée aux « amis étrangers » (Japon, USA, Indonésie, Italie, Belgique, mais pas URSS !). Danses acrobatiques, décors imitation de coraux, serpents, fleurs, paysage nocturne avec lune, saule et bambous. Filles très frêles, minces sans rondeurs (jamais femmes sur scène avant 1949). Dis à interprète : « J'espère que ce n'est pas la fille aux cheveux blancs ! »¹⁶. Invitation au public à rejoindre acteurs sur scène. Rite de la grande fraternité (fait partie de l'action politique du moment). Spectacle se termine à 22h30, pas comme à Pékin ! Rentrer à l'Amitié, faire les valises.

¹⁶ *La fille aux cheveux blancs* était une des rares pièces de théâtre-opéra-ballet tolérée par Jiang Qing, ministre de la culture pendant la RC. Il s'agissait d'un conte populaire mis au goût du jour pour alimenter la haine envers les propriétaires terriens et chanter les louanges d'une « héroïne positive ».

4. Shanghai, la mer, le large, l'éternel...

Lundi 27 mai. Lever à 6h30. Partons à l'aube. Délégué chinois nous rejoint à l'aéroport. Cadeaux réciproques, adieux, amitié sino-belge à jamais ! Avion modèle russe (Iliouchine ?) décolle à l'heure prévue. Hôtesse très jeunes et jolies. Avion pas plein, facilités d'étendre les jambes, de se promener. Discussion avec les interprètes qui commencent à mieux nous connaître. Question sur Liu (Shaoqi), qu'en pensent-elles ? C'est un héros, sorte de saint ! (En réalité, bon bureaucrate stalinien, bon organisateur voulant endiguer l'imagination mortifère de Mao, sans pour autant l'écarter.) Mais cible désignée de la RC et victime de sbires de Mao. Le vent ayant tourné (sus à la « Bande des 4 » !), désormais vénéré comme martyr... Quand avion perd altitude découvrons le Yangtsékiang ; 样 [yang] = océan, 子 [zi] = enfant, 江 [jiang] = fleuve, donc « fleuve enfant de l'océan ». Est appelé aussi *Fleuve bleu*, mais vu d'en haut plutôt jaune. Atterrissons à l'heure. Aéroport plus agréable à lumière du jour, plus nerveux que ceux de Pékin ou Xi'an. Réception à l'Hôtel du Parc, même genre mais plus moderne, dans parc entouré de clôture et sentinelles à l'entrée.

L'après-midi promenade mémorable sur le Bund. (Réminiscence de l'histoire de Shanghai et de la concession française, racontées par Lucien Bodard dans *Monsieur le consul*). Grands buildings vestiges de la colonisation européenne. Poste centrale, douane maritime, Hong Kong & Shanghai Bank. Grouillement de peuple le long de l'estuaire *Huangpu* (Wampo). Sommes la cible de tous les regards. Dans un coin de verdure, Chinois se livrent au *tai shi chuan*. Vêtements des passants plus colorés et variés qu'à Pékin. Cheveux des femmes en permanente. Chemisiers et jupes fleurissent. *Que cent fleurs s'épanouissent* !¹⁷ Évitions le « magasin de l'Amitié » au fond du Bund ; mauvais souvenir de Pékin. Prenons artères latérales qui ont souvent noms de provinces ou villes (Henan, Sichuan, Yan'an, Nanjing) et entrons dans grand magasin N°1, le plus grand de Chine. Arrivage de chemisiers et de pulls au second étage. Queues interminables, surtout femmes. Achète veste Mao pour 9 yuans (1 yuan = 19 FB) ; casquette bleue pour 4 yuans. Gens souriants semblent bien comprendre ironie de la situation : Occidental cherche à s'habiller à la chinoise, eux veulent s'habiller à l'occidentale en remplaçant leur bleu de chauffe. Chinois nullement gênés par présence étrangers (longue tradition cosmopolite d'un grand port ?), offrant même services pour transaction d'achat. De l'autre côté de Nanjing lu, première église du culte chrétien en Chine (Saint François-Xavier). Que fera la RPC de tous ces vestiges de la colonisation occidentale ? Après vestiges coloniaux, promenade dans vieille ville chinoise : le jardin du mandarin Ju, datant du XVI^e siècle. Magnifique îlot de

¹⁷ En 1956, tirant sans doute la leçon du soulèvement en Hongrie, Mao lance le mouvement dit des « Cent Fleurs » (*Que cent fleurs s'épanouissent, que cent écoles rivalisent* !) encourageant les intellectuels et cadres à exprimer leurs doléances. Beaucoup de ceux-ci, rassurés par la tournure des événements, tomberont dans le piège et seront arrêtés et condamnés au *lao gǎi* (goulag chinois) quelques mois plus tard.

chinoiseries au bon sens du terme : sentiers qui serpentent, collines en pente douce, vues idylliques au détour des chemins, étangs bordés de bambous, couverts de nénuphars ou lotus, pavillons avec toits à quatre pentes ou à deux en saillie sur pignons. Serait lieu de repos idéal si pas fréquenté par foule de jeunes et moins jeunes. Maison de thé Wuxingting bondée. Lieu de rendez-vous ? Beaucoup de couples se tenant par la main ; aussi garçons deux à deux, cheveux coupés à l'occidentale, suçant glace ou sucette.

Première soirée de théâtre au « Grand monde » de Shanghai. Fondé en 1924, d'abord casino tenu par Corse Andreani ; jeux de hasard, proxénétisme, mafias du Triangle. Aujourd'hui entre autres théâtre au sens chinois : opéra, musique, danse, acrobaties, mime. Ce soir orchestre excellent. Violons à deux cordes (*èrhú*) avec archet qui passe entre, flûtes, mandolines grandes dimensions, percussions. (Faudrait connaître rapport de cette musique avec ancienne « vision du monde » chinoise.) Mais aussi musique occidentale avec instruments y afférents. Comment ont-ils fait pour recréer cet orchestre si vite après dévastations et persécutions des musiciens pendant RC ? Spectacle dans la salle : gens très remuants, mangeant avec baguettes, s'amusant ; couples qui se cajolent (jamais vu à Pékin). On nous achète glace, friandise pour Chinois ! A l'entracte, faisons tour dans bâtiments plusieurs étages, galeries, jeux de hasard dans coins, statues, dragons. Entrons dans une salle pleine à craquer : cours d'alphabétisation, plutôt d'écriture ; pourtant tous adultes ; jeu de cartes idéogrammes, pas de pinyin. Au retour dans théâtre un des nôtres se trompe de place ; intervention de quelqu'un pour rétablir l'ordre. Qui ? Posons la question aux interprètes : sommes suivis partout dans nos déplacements ? Réponse « chinoise » : oui, pour protection et pour pas s'égarer dans grande ville. Suivent acrobaties connues : équilibre assiettes sur bambous, bicyclettes à 1 roue, contorsionnistes, etc. Retour à l'hôtel à tombée de nuit ; en passant entre buissons d'ornement entendons quelqu'un qui attire notre attention ; petit chinois d'un certain âge, se dit Zhang, ami de Hergé. Voudrait lui transmettre message par notre entremise : aimerait être invité en Belgique pour revoir Hergé. Nous dit surtout ne pas en parler dans l'hôtel : murs truffés de micros. Est resté catholique, mais en cachette, pas comme les « catholiques nationalistes » protégés par Pékin. Paranoïa ? En tout cas, peur ! Promettons de transmettre.¹⁸

¹⁸ Zhang, de son petit nom Chong-ren est à la fois un être réel né à Shanghai et un personnage de fiction inventé par Hergé. Il apparaît pour la première fois dans *Le lotus bleu*. Tintin lui sauve la vie quand il risque de se noyer dans le Yang-tsé en crue. Dans *Tintin au Tibet* il disparaît dans l'Himalaya après la chute de l'avion qui l'emmenait à Katmandou. Son ami Tintin le retrouve dans une grotte où il a survécu grâce aux bons soins du Yéti. Hergé a connu le vrai Zhang comme étudiant aux Beaux-Arts de Bruxelles en 1934. Devenu son ami, le Chinois l'a aidé pour la documentation du *Lotus Bleu*. En 1935 il rentre à Shanghai où il fera une carrière d'artiste sculpteur. Depuis la fin de la RC, pendant laquelle il fut lui aussi persécuté, il a cherché à entrer en contact avec Hergé, chaque fois qu'une délégation belge séjournait en Chine. C'est ainsi qu'avant de nous rencontrer, il avait déjà vu Gérard Valet, journaliste de la RTBF, venu avec son équipe faire un reportage sur la Chine après Mao. Il a fallu de longues tractations avec les autorités chinoises pour que, le 18 mars 1981, Zhang

Mardi 28 mai. Discussion au petit déjeuner. Interrogations inquiétantes dans propos des guides chinois : n'irons sans doute pas à Guilin. Déception. Nous posent question : que voulez-vous voir à Shanghai après circuit prévu ? Très inhabituel : jusqu'ici tout prévu dans moindre détail. Suggère Musée Lu Xun, école de beaux-arts, imprimerie. Collègues font encore d'autres propositions. Guide transmettra. (S'ils veulent nous faire rester à Shanghai, c'est que Guilin est compromis !)

Au programme du matin visite de l'université Fudan. Commence par réception habituelle avec séance de questions-réponses arrosée de thé. Faisons la connaissance du professeur Fiu qui a étudié médecine en Belgique (question non posée : a-t-il été obligé d'aller travailler à la campagne pendant la RC ?). Nos médecins visiteront les hôpitaux universitaires ; à nous les autres départements. Salles délabrées qui méritent un coup de pinceau. Sommes accueillis partout avec pancartes fleuries nous souhaitant la bienvenue en français et chinois, chantant aussi l'indéfectible amitié sino-belge. (Tout est donc organisé d'avance !) Visitions cyclotron, département d'électricité, salles de gymnastique. Passons dans un département de médecine traditionnelle (indépendant des hôpitaux ?) : partie importante consacrée aux plantes médicinales ; dans un local (de consultation ?) patients se font mettre des sangsues pour saignée. Demandons à visiter logements d'étudiants ; réponse : peut-être ben qu'oui, mais demande sera « oubliée » pour finir. M'intéresse en particulier au Centre de Langues où sont formés les traducteurs et interprètes. Matériel flambant neuf de fabrication japonaise ; autre chose qu'à Xi'an ! Mais savent-ils faire marcher machines et ont-ils compétences nécessaires pour les exploiter à bon escient ? Ne le saurons pas. Là aussi anglais première langue étrangère, mais de plus en plus de français et de japonais, moins de russe. Collègue hématologue rentré perplexe de sa visite aux hôpitaux. Impression générale : très sous-développé par rapport à l'Occident. A demandé à voir banque de plasma. Réponse : *bas bossibel* ! A son avis, pas généraliser, mais comment font-ils pour avoir recherche de pointe dans certains domaines (insuline) et niveau moyenâgeux dans d'autres ? Lui signale que ça correspond avec *Comment se soignent les Chinois*, livre laissé à moitié lu dans chambre d'hôtel à Pékin que j'espère récupérer à Kow Loon, frontière avec Hong Kong.

L'après-midi consacré à visite de l'Institut des Beaux-Arts, où retrouvons petit Zhang de Hergé, qui est prof dans un autre institut. Fait comme si de rien n'était. Demandons au guide si pourrions visiter l'institut de Zhang. Peut-être, mais patience ! (demande doit remonter jusqu'à Pékin ?) Peinture traditionnelle sur rouleaux avec calligraphie et sceaux : notions de vide et plein, souffle, ossature, circulation ... Calligraphie occidentale exprime une information en lettres

puisse enfin venir en Belgique et revoir Hergé. Plus tard il s'établira en France, où il mourra en 1998. Sa fille a fait des études de philologie romane à l'UCL au début des années 2000. Dans une émission concernant la publication chinoise du *Lotus bleu*, elle a témoigné à la télévision chinoise de l'amitié entre son père et Hergé.

conventionnelles ; calligraphie chinoise capte forces vitale et mentale traversant le peintre-calligraphe. Pas de bonne peinture-calligraphie sans attention-concentration-méditation ; d'où depuis deux millénaires la « cursive folle » qui exprime tension, élan, vibration du trait. Ce qu'on nous montre : bons exercices d'élèves, mais la RC a sans doute aussi réduit, voire arrêté, transmission des maîtres. Quittons institut après amples expressions admiratives. Laissons œuvre de F.Roulin comme cadeau.

Soirée occasion d'une balade en ville. Éclairage minimal comme à Pékin, ce dont semblent profiter jeunes couples. Attroupements autour de nous dès qu'on s'arrête : touristes occidentaux encore bêtes curieuses pour eux (nous appellent *tradit. da bizi* « longs nez »). Boutiques encore ouvertes tard le soir. Bicyclettes innombrables mais circulation lente : on se promène à vélo ; monsieur au guidon, femme ou fille derrière ou sur barre horizontale. Raclements de gorge et crachats à volonté. Peu de réclame en général, encore moins illuminée. Pas trace de prostitution.

Mercredi 29 mai. A peu près certain que n'irons pas à Guilin. Avons la nette impression qu'il s'est passé là-bas choses « pas montrables aux amis étrangers ». Suggestions aux guides acceptées en haut-lieu ? Pas encore, mais Guilin climat trop chaud-humide, pas bon pour Occidentaux. Que faire alors à Shanghai ? Allons voir commune populaire dans banlieue. Partons dans increvable tape-cul japonais. Dès sortie de ville, routes peu carrossables ; nids de poule, flaques d'eau stagnante, conduite au ralenti. Avançons au rythme des vélos, parfois des piétons. Nous arrêtons pour séance de photos en rase campagne. Araire avec soc en bois tirée par buffle ; paysan pieds nus dans terre glaise ; image intemporelle de la Chine rurale. Interprète me dit ne pas photographier : « photo inamicale » (présupposé : ne devez photographier que ce qui est favorable à la Chine = moderne, positif, avancé). Poursuivons cahin-caha notre route vers Ningbo, où se trouve commune populaire. Arrivons vers l'heure de midi. Centaine de paysans dans une baraque assis à tables en bois, discutant, fumant, buvant du thé ; repas de midi, repos ? Certainement pas chômeurs, encore moins grévistes ; n'existent pas en RPC. Réception dans un hangar commence par coutumière séance protocolaire : averse de chiffres, nombre de paysans, de bétail, superficie des terres cultivées (en *qing* = 100 *mu* = 6,114 hectares), nombre de tracteurs, de machines agricoles, de quintaux de riz, etc. Notons sagement pour la postérité. Puis visite, d'abord étables avec cochons tachetés, canards, dindons ; hangar pour réparation d'outils, surtout manuels, très peu mécaniques ; centrale avec pompes pour l'irrigation ; crèches et jardins d'enfants (parents travaillant aux champs laissent enfants aux bons soins de la commune). Entrons dans petite école où nous attendent enfants propres et bien habillés, exécutant pour « amis étrangers » déclamations, chants, numéros de gymnastique, tout ceci préparé pour l'occasion par l'Office du tourisme ? Sur une place en terre battue femmes travaillent fumier (animal et humain ?) en

l'aspergeant et en y mêlant de la paille ; odeurs à l'avenant. Pas prendre photo inamicale ! Pouvons visiter deux maisons témoins dont guides semblent très fiers : construction à étage, en parpaings, toit de tuiles ; progrès comparé aux traditionnelles cabanes en pisé ou bouse de vache de la campagne. Invitation de l'interprète à prendre photos. Séance terminale questions-réponses : la commune compte-t-elle des « jeunes instruits »¹⁹ ? Affirmatif, jeunes devenus bons paysans restent, autres retournent à la ville. Comment se soigne-t-on contre maladies ? Mélange de médecine chinoise (médecins aux pieds nus ?)²⁰ et médecine occidentale. Paysans étudient encore pensée de Mao Zedong ? Affirmatif, tous les soirs après travail, mais désormais idéal *hong nèiháng* « rouge et expert » = pensée correcte et travail rentable = à bas « Bande des 4 », vive Deng Xiaoping !²¹ Retour à Shanghai par autre route plus carrossable. Nous arrêtons près d'un canal avec péniches à toit de chaume, transportant matériaux, nourriture et animaux. Temps chaud et lourd. Pas de sortie ce soir ; tous fatigués.

Jeudi 30 mai. C'est décidé : Guilin nous passe sous le nez. Resterons donc plus longtemps à Shanghai et Canton. Par contre, (bâton et carotte de la diplomatie chinoise ?) pourrions visiter institut de Zhang, ami d'Hergé. Musée de Lu Xun pas retenu, pas plus que l'imprimerie (pourtant selon moi très intéressant pour voir travail du typographe avec jeu de caractères). Promenade matinale sur le Bund : moins de monde, beaucoup de *taï chi*, grand-père avec cage à oiseaux se dirige vers jardin Yu, balayeurs des rues fument et crachent, ravalement d'une façade sur échafaudage en bambous. Sommes suivis de loin par nos surveillants-protecteurs ? Visite du Musée d'art et d'histoire ; sans doute ajoutée au programme pour combler vide. Preuve qu'on ne peut profiter d'un musée que quand on dispose déjà de culture suffisante. Guides en manquent visiblement, se perdent dans dynasties successives, ignorent tout des céramiques, bronzes, rouleaux de peinture, calligraphie de différentes époques. Affligeant !

Retrouvailles de Zhang l'après-midi. Semble avoir oublié son français (émotion ou se sachant surveillé, écouté ?) Apprenons que lui aussi a connu « rééducation » à la campagne. Nous fait visiter son institut flanqué d'un sbire-surveillant. Peinture désolante : imitation de certain style occidental avec thématique « moderne » : cheminées d'usine, tracteurs labourant les champs, folklore des minorités. Mais peinture et calligraphie traditionnelles renaissent : Zhang sort des armoires quelques rouleaux peints par élèves. Atelier de sculpture, même désolation : bustes des hommes politiques (Mao, Zhou, désormais Deng aussi) dans le style soviétique ; sans doute seule échappatoire pendant la RC avec Jiang Qing comme

¹⁹ Pour l'histoire des « jeunes instruits », voir note 9.

²⁰ Pendant la RC Mao lança le mouvement des « médecins aux pieds nus » pour le meilleur et pour le pire. Il y eut d'une part une politique de santé pour tous qui s'avéra un bienfait, de l'autre, des médecins insuffisamment formés dont la pureté idéologique (rouge) devait suppléer au manque de compétence (expert).

²¹ Pour l'opposition « révolutionnaire » entre *rouge* et expert, voir aussi note 14.

ministre de la culture. Visite se termine par questions-réponses : c'est *gànbù* responsable qui répond, pas Zhang. Réponses attendues : depuis arrestation de « Bande des 4 » et de méchante Jiang Qing, arts figuratifs peuvent reflourir.

Vendredi 31 mai. Savons depuis hier que la journée sera perdue pour nous. Matinée consacrée à la visite d'un parc dans banlieue de Shanghai. La ville compte plus de dix parcs qui sont poumons de mégapole surpeuplée. Beaucoup de destructions pendant la RC. Partout on reconstruit, répare ou restaure pavillons, petits ponts, bateaux sur les lacs. Temps beau et chaud. Art du parc chinois : harmonie des pleins et vides. Enfants d'école traversent petit pont vers pavillon au milieu d'un étang ; gosses bien habillés, endimanchés, aux couleurs gaies, chantant des comptines. Dès notre arrivée, maîtresse leur demande de chanter « Frère Jacques » avec gestes et mimiques à l'avenant. Rencontre improvisée ou préparée par nos guides ? Applaudissons. Leur disons que sommes *bilishi ren* (Belges) *daxue laoshi* (professeurs d'université). Au moment du départ, nous disent tous ensemble *zai jian* (au revoir).

Après-midi visite du *Yufosi*, temple du Bouddha de Jade (*yu* = jade, *fo* = Bouddha, *si* = temple) au nord-ouest de Shanghai, perdu dans agglomération industrielle avec cheminées exhalant fumée noirâtre (RPC ne semble pas encore connaître le souci de l'environnement). Selon le guide temple aurait échappé au vandalisme des Gardes rouges par astuce d'un moine, qui aurait condamné les portes en placardant des portraits de Mao dessus (légende ?). A l'intérieur un corps de métier s'affairant à la restauration. Magnifique statue du Bouddha. Jade pour Chinois $\pm$ équivalent de l'or pour Occident. Pierre précieuse, néphrite (*shen yu* = vrai jade), élément *yang* (soleil, chaud, vie, puissance) ; importé depuis l'antiquité par Route de la soie ; apprécié aussi pour sonorité ; parure de certains défunts dans tombeaux prestigieux ; statuaire bouddhique en jade surtout depuis l'époque des Qing (1644) jusqu'à nos jours.

5. Canton, perle sur la Rivière des perles

Repartons vers aéroport prendre avion direction Canton. Appareil soviétique (Tupolev ?) + d'envergure, + puissant et + de place. On parle moins dans le groupe ; fatigue se fait sentir. Arrivons vers 19h30, déjà nuit. Transport de $\pm$ 10 min. jusqu'à l'hôtel Dongfeng (vent d'est), près du Parc Yuexiu. Hôtel le plus moderne de ceux rencontrés en Chine jusqu'ici ; conception et mobilier occidentaux ; comparable à l'hôtel à Tokyo. Équipement électronique japonais, air conditionné, sanitaire pratique et propre, TV couleurs, deux chaînes avec deux films, puis 5 minutes de journal. Vers 9h30 plus rien.

Samedi 1 juin. Levée vers 6h30. Vue panoramique du haut du toit de l'hôtel : au loin embouchure de la Rivière des perles. Pour petit déjeuner choix entre

nourriture orientale ou occidentale. Dehors temps tropical chaud et humide ; heureusement air conditionné dans car moderne. Partons vers endroit au sud de Canton que guides appellent « petit Guilin » (sentant notre déception de pas aller à Guilin, ont inventé un Guilin de rechange pour nous consoler ?) Sortons de Canton direction sud, delta des rizières qui donnent jusqu'à trois récoltes par an. Campagne cantonaise magnifique : terre très rouge avec taches de vert tendre des plantations ; culture en terrasses à flanc de colline ; groupes de femmes dans rizières avec enfant sur le dos et chapeau conique sur la tête (comme au Vietnam tout proche) ; enfants surveillant troupe de canetons. Type morphologique de population locale différente de celle du nord. Habillement plus coloré aussi. Poursuivons vers le sud sur chemins cahoteux. Devons passer fleuve ; deux têtes de pont avancées mais partie centrale manque. Travaux interrompus pendant RC ? Quelqu'un demande à interprète : « C'est le grand pont en avant ? ». Sourires. Chinois adorent jeux de mots par inversion des quatre tons, mais alternance *p/b* dans *pont/bond* relève d'autre logique. Heureusement, pouvons traverser en bac. A l'embarcadère pauvres vieilles vendent oursins aux passants.

Arrivée à destination vers 11h. Paysage ressemble en effet à Guilin : reliefs en karstique (bosses en pain de sucre) avec pavillon, temple ou pagode au sommet ; falaises à pic avec pins torturés comme sur peinture classique, lacs reflétant ciel aux merveilleux nuages. Chaleur torride et moite difficile à supporter. Faisons petite promenade en barque pilotée par pêcheur du coin. Ravissement ! Débarquons dans un lieu genre village de vacances désert avec bungalows aménagés. Y resterons jusqu'à demain midi. Promenade dans collines environnantes ; sudation abondante. Dînons dans sorte de chalet avec touristes chinois aux vêtements bariolés ; Chinois du sud, de Hong Kong ou d'outremer ? Riz-nouilles-poulet-sauce piquante en abondance. Mais surtout *pijiù* (bière) à volonté. Après-midi excursion dans environs : magnifique parc avec pavillons entourés d'eau, petits ponts en dos d'âne, maisons de thé, balançoires, barques ... Paysage « guilinesque » avec flamboyants en fleurs. Soirée dans centre villageois, où sommes invités au théâtre. Troupe populaire avec orchestre qui termine par des airs connus pour « amis étrangers » ; pour les *bilishi ren* (Belges) jouent la mélodie flamande '*k Heb mijn wagen volgeladen*. (Notre présence n'est donc jamais improvisée, guides ont dû donner instructions à l'orchestre.) Passons la nuit au « petit Guilin » ; chaleur étouffante dans bungalows, heureusement douche et sanitaire modernes ; lits à baldaquin moustiquaire permettent d'ouvrir fenêtres sans craindre moustiques ; sommeil interrompu par cris d'oiseaux inconnus.

Dimanche 2 juin. Dans la matinée quittons le « village de vacances » en car (ouf, air conditionné !) pour autre centre touristique. Soleil implacable, 35° à l'ombre. Arrêt dans endroit avec grotte, sorte de temple bouddhiste ; touristes chinois brûlent de l'encens, statut de Bouddha endommagée (vandalisme de la RC ?), inscriptions en grands caractères. Après quoi, ceux qui souhaitent peuvent

escalader à pied un « pain de sucre » de ± 50 m avec pagode au sommet. Peu d'amateurs mais vue splendide. En revenons en nage et exténués. Pique-nique sur place dans une auberge. Cuisine cantonaise épicée avec force boissons.

Dans l'après-midi retour vers Canton avec arrêt à Foshan (mont du Bouddha) ; ville « moyenne » au sens chinois, mais avec habitants qui se comptent en six chiffres ; centre ancien de « riz et poisson », accueillante pour étrangers, connue pour ses chinoiserie (poteries, céramiques, papiers découpés, lustres en papier transparent, fanaux) ; étape touristique pour achat souvenir ? Regagnons Canton dans l'après-midi. Promenade sur embouchure de la Rivière des perles. (C'est donc d'ici qu'anciens Gardes rouges ou « jeunes instruits » tentaient de s'échapper à la nage ou dans embarcations improvisées vers Hong Kong traversant la mer infestée de requins.) En remontant vers notre hôtel, visite du mémorial Sun Yatsen, près du Parc Yuexiu. Belle construction traditionnelle avec toits courbés à quatre ou six pentes en tuiles bleues. Devant l'entrée, statue du héros national, né dans région cantonaise, chef de révolte contre les Qing mandchous en 1911, mort en 1925.

Nous promenant sur l'avenue Dongfeng, rencontrons un groupe de jeunes qui nous abordent en anglais. Cantonais semblent plus libres dans mouvements, habillement, contact avec étrangers, que les jeunes du nord. Toujours question paranoïaque sur origine de rencontre : par pur hasard ou organisée par l'Office du tourisme RPC ? Le soir invitation au restaurant Beiyuan, le meilleur de Canton, paraît-il. Conception et décoration très chinoises. Atmosphère très libre ; quelqu'un dit : Canton = la Provence de la Chine. Petits plats exquis ; on se sert mutuellement avec baguettes ; force *kambei* sur avenir de l'amitié sino-belge. Pour guides et interprètes, de tels banquets sont supplément important de rémunération.

Au retour à l'hôtel, notre prêtre célèbre eucharistie dans une des chambres.

Lundi 3 juin. Départ vers gare pour train Canton-Kowloon, frontière entre RPC et Hong Kong jusqu'en 1997. A la douane de Kowloon, m'attends à ce qu'on me rende mon livre sur la médecine chinoise, laissé dans chambre d'hôtel à Pékin. Attente déçue ; encore un mythe en moins sur la Chine, selon lequel on vous remet à la frontière la moindre épingle à cheveux perdue au fin fond du Sichuan. Vol de Hong Kong à Bruxelles avec escales à Bangkok et Dubaï.

Rapport sur l'enseignement des langues en Chine populaire

En l'an de grâce 1969, donc en pleine Révolution Culturelle, qui fut marquée, comme on sait, par une forte recrudescence de la xénophobie, on aurait entendu Mao Zedong l'enseignement précoce et intensif de l'anglais. Dans un entretien à bâtons rompus avec ses confidents de l'époque et entouré de l'élite des Gardes rouges, il aurait lancé à la cantonade : « Qui est-ce qui étudie l'anglais parmi vous ? Il faut apprendre l'anglais. Je n'ai pas eu d'éducation régulière et cela m'a handicapé pour ce qui est des langues étrangères. Pour les langues étrangères il faut s'y prendre à temps, commencer tout jeune. Il faudrait s'y mettre dès l'école primaire. »²² Si ces derniers temps l'illustre embaumé de la Place Tian'anmen a dû se retourner souvent dans son mausolée en constatant le peu de cas qu'on fait de certaines de ses recommandations, il y en a une qui ne troublera pas sa paix. En effet, depuis que l'enseignement, désorganisé ou inexistant entre 1966 et 1977, a été remis sur les rails, des millions de Chinois, jeunes et moins jeunes, se sont mis à l'étude de l'anglais.

L'enseignement n'emprunte pas seulement la voie du réseau scolaire et universitaire; il a trouvé dans la radio et la télévision des outils d'appoint dont il ne faut pas sous-estimer l'impact pédagogique chez une population qui, sur ce point comme sur bien d'autres, sort d'une longue période d'abstinence et se montre avide de rattraper le temps perdu. Songeons que les meilleures heures d'écoute, jadis encombrées par l'incontournable demi-douzaine d'opéras qui avaient trouvé grâce aux yeux de M^{me} Mao, sont aujourd'hui occupées d'abord par un répertoire théâtral nettement plus varié, ensuite par des films sur l'art et l'archéologie chinois, des enquêtes médicales et sportives, des cours d'informatique et - last but not least - des cours d'anglais. Si nous avons été logés à l'Hôtel Pékin et non à celui de l'Amitié, nous aurions pu vérifier le témoignage de Gérard de Villiers : « Le premier soir où je me suis trouvé à Pékin, au Pékin Hôtel, j'ai ouvert la télévision qui se trouvait dans ma chambre, et j'ai eu la surprise de tomber sur une Chinoise en train de donner un cours d'anglais aux téléspectateurs. Depuis, par la suite, j'ai appris que toute la Chine s'était mise à l'anglais via la télévision. Chaque jour, il y a une heure d'émission pendant laquelle des professeurs apprennent consciencieusement aux huit cents millions de Chinois à balbutier l'anglais. »²³

²² Cité par Simon Leys, *Ombres Chinoises*, Paris 1974, p.234.

²³ Gérard de Villiers, *La Chine s'éveille*, Paris 1980, p.282.

Une expérience analogue nous est d'ailleurs échue à Xi'an, le dimanche 25 mai. Rentrant à l'hôtel dans notre petit car japonais après le spectacle, nous avons pu suivre un cours d'anglais (du moins la partie anglaise du cours) en écoutant la radio de bord. Il était aux alentours de 23 heures. On comprend mieux dès lors comment le directeur Qiao, héros d'une nouvelle récente qui a fait beaucoup de bruit dans les milieux littéraires chinois, peut faire à sa future épouse, entre, entre autres déclarations manifestement inspirées du programme des « Quatre modernisations », la suggestion suivante : « Il nous faut rattraper le temps perdu ! Après notre mariage, nous ferons chaque soir une heure d'anglais, d'accord ? »²⁴

1. Motivations politiques et économiques

Ce n'est un secret pour personne qu'en Chine populaire aucun secteur de la vie sociale (et il n'existe pas d'autre vie!) ne saurait se soustraire à l'influence de la politique ou de la ligne idéologique du moment. Comme le cap a été mis récemment (depuis 1976 au moins) sur le développement économique qui fait partie des dernières volontés de Zhou Enlai (les fameuses « Quatre modernisations »), il n'est pas douteux que l'engouement actuel pour les langues étrangères, et pour certaines d'entre elles en particulier, découle en droite ligne de la volonté d'accomplir ce programme. Les dirigeants actuels n'attribuent pas une valeur intrinsèque à l'étude de telle langue ou de telle autre, mais ils considèrent que le retard technologique du pays ne peut être comblé que si la Chine se branche sur des circuits d'information et de formation libellées en telle langue étrangère, ou en envoyant les meilleurs de leurs chercheurs faire des stages dans les régions du monde où cette langue se parle.

Le goût pour certaines langues étrangères suit aussi l'évolution des rapports de la Chine avec certains états et avant tout avec les grandes puissances. C'est ainsi que le déclin de l'apprentissage du russe est à mettre en rapport avec le rappel, en juillet 1960, de tous les conseillers et techniciens soviétiques et aux dissensions sino-soviétiques qui n'ont fait que s'aggraver depuis. Il faut reconnaître en toute équité que ce déclin n'est que relatif : s'il a cédé la première place à l'anglais, le russe continue à faire partie du peloton de tête. Plus spectaculaires ont été l'ascension irrésistible de l'anglais et celui, plus lent mais peut-être plus important à terme, du japonais. Là encore il est utile de rappeler l'évolution des rapports que la Chine a créés ou entretenus avec les pays concernés. Et d'abord le rapprochement sino-américain qui date de 1971. Les pongistes américains sont invités en Chine en avril, Kissinger s'y rend une première fois en juillet et, grâce au soutien efficace des États-Unis, la Chine entre à l'ONU le 25 octobre. Le président Nixon effectuera un séjour en Chine du 21 au 28 février 1972. La seconde visite de Kissinger a lieu du 15 au 19 février 1973 et est suivie de la création de « bureaux de liaison » à

²⁴ Jiang Zilong, « Le directeur Qiao entre en fonction », *Littérature chinoise*, mars 1980, pp.41-90.

Pékin et à Washington. Suit une période d'atermoiements dus d'abord au fait que Nixon et Kissinger disparaissent de la scène politique en 1974, ensuite aux décès, survenus à quelques mois d'intervalle en 1976, de Zhou Enlai et de Mao Zedong. Ce n'est finalement que le 16 décembre 1978 que le rétablissement des relations diplomatiques sera officiellement annoncé. A partir de ce moment, les Américains trouvent un ardent défenseur du rapprochement dans Lin (les nouveaux maîtres de la Chine, Deng Xiaoping, qui effectuera en janvier 1979 une tournée triomphale aux U.S.A. Il a donc suffi d'une seule décennie pour que, de « tigre en papier » que furent les États-Unis aux yeux de Mao, ils deviennent pour Deng « le tigre qu'on met dans le mateur chinois ».

Pour ce qui est des relations sino-japonaises et leur impact sur l'apprentissage du japonais en Chine, le pas décisif a été la visite du premier ministre Tanaka en septembre 1972 et la normalisation des relations diplomatiques qui s'en est suivie. Mais pour que ces rapports courtois soient consolidés par un traité de paix et d'amitié, il a fallu attendre l'échec des négociations soviéto-nipponnes sur les Îles Kouriles en 1978. En effet, en refusant de rétrocéder ces quelque 5.000 Km², l'Union Soviétique a favorisé indirectement le rapprochement entre Japonais et Chinois, qui s'est soldé par la signature d'accords économiques fabuleux, œuvre du premier ministre Fukuda.

2. La structure de l'enseignement

Pour avoir une idée approximative de la place que l'étude des langues étrangères occupe actuellement dans l'enseignement en Chine populaire, il faut rappeler brièvement l'organisation de ce dernier. La plan de développement de l'Éducation Nationale pour les années 1978-85 prévoit pour l'enseignement primaire et pour l'enseignement secondaire une durée égale de 5 ans, tous deux étant par ailleurs structurés en deux cycles (3 ans + 2 ans). En temps normal et à condition d'habiter une région à scolarisation intensive, l'élève chinois entame le primaire à l'âge de 7 ans et termine le secondaire à 17-18 ans. Mais les expressions restrictives de la phrase précédente sont de taille : depuis trente ans que la République populaire de Chine existe, il n'y a pas eu une seule décennie (durée des enseignements primaire et secondaire) qui ne fût marquée par d'importantes réorientations politiques dont l'organisation de l'enseignement s'est durement ressentie. Pour ce qui est des différences géographiques, elles concernent surtout le second cycle de l'enseignement secondaire : alors que, selon la version officielle, l'enseignement primaire et le premier cycle de l'enseignement secondaire sont généralisés sur tout le territoire, les deux dernières années du second cycle sont réservées aux villes et à la campagne « aisée ». Cette information officielle laisse sur sa faim celui qui aimerait savoir ce que représente cet enseignement généralisé dans des provinces aussi éloignées que la Mongolie Intérieure, le Sinkiang ou le Tibet, et quel est le pourcentage d'élèves ayant droit à un cycle complet.

Ces réserves étant émises, signalons deux particularités qui ne manquent pas de frapper le visiteur occidental. D'abord la participation au travail manuel imposée à tous les élèves, quels que soient leur âge ou leur orientation professionnelle. Ce travail s'effectue dans des ateliers ou fermes annexés aux établissements scolaires. Il a une durée de 4 semaines dans le primaire et de 6 à 8 semaines dans le secondaire. Il a pour but d'inculquer aux jeunes Chinois les vertus du prolétariat dont le régime prétend assurer la dictature, mais aussi de les insérer dès leur plus jeune âge dans les réseaux de la production industrielle ou agricole. Autre particularité, plus récente celle-là : l'existence, dans l'enseignement secondaire, d'établissements dits pilotes, qui connaissent un deuxième cycle de 3 ans au lieu de 2. C'est ici qu'on retrouve les élèves les plus doués ayant obtenu les meilleurs résultats aux examens. Deux interprétations circulent en ce moment à propos de ces écoles, l'une neutre qui les qualifie de « pépinières des futurs cadres », l'autre malveillante qui y imagine surtout les enfants des cadres actuels. Quoi qu'il en soit, on s'accorde à dire que les études (en mathématiques, en langues étrangères, etc.) y sont plus poussées qu'ailleurs et que l'année supplémentaire constitue un atout important en vue de l'accès, tant convoité aujourd'hui, à l'université.

C'est cette transition vers l'enseignement supérieur qui fut jadis le virage le plus délicat à négocier. En effet, pendant les années sombres de la Révolution culturelle, la grande majorité des diplômés de l'enseignement secondaire partait en masse vers la campagne pour y partager sous la désignation de « jeunes instruits » la condition peu enviable des paysans. Cette pratique est encore en vigueur aujourd'hui. Elle nous a été confirmée à deux reprises (dans un établissement secondaire de Pékin et dans une commune populaire non loin de Shanghai, qui comptait des « jeunes instruits » parmi ses habitants). Dans son discours du 27 août 1979, Hua Guofeng évalue d'ailleurs à 17 millions le nombre de « jeunes instruits » restés à la campagne. Il est utile de signaler que pour un pays qui ne connaît pas le concept de chômage d'une part et où d'autre part les places d'entrée à l'université sont hors de prix, une brusque interruption de cette pratique aurait comme effet immédiat un afflux massif de jeunes sur le marché de l'emploi citadin. Songeons que le nombre de dossiers de candidatures pour l'entrée à l'université était de 20 millions en 1977 et qu'il n'a fait que s'accroître depuis lors. Sur cette masse de candidats 5.700.000 seulement eurent accès au concours national qui représente, depuis 1975, l'examen d'entrée à l'université. Les heureux reçus furent au nombre de 278.000.

En ce qui concerne la durée des études supérieures, signalons enfin que là où la Révolution culturelle n'avait pas complètement découragé la formation de chercheurs, elle l'avait lourdement hypothéquée en sabrant dans les programmes ou en écourtant de façon draconienne le curriculum. Sur ce point également les dirigeants actuels sont revenus à des conceptions plus réalistes. Ils semblent considérer que même avec l'aide de la pensée Mao Zedong on ne peut former

valablement des médecins, des ingénieurs et des savants en réduisant à leur plus simple expression le temps et le programme de l'enseignement supérieur.

3. L'apprentissage des langues étrangères

En règle générale l'élève chinois entame l'apprentissage d'une langue étrangère à l'âge de 9 ans (troisième année du premier cycle du primaire). Le choix de la langue dépend de plusieurs critères dont le premier n'est certainement pas le souhait de l'enfant ou de ses parents. Il peut dépendre de la situation géographique de l'école, du nombre d'enseignants disponibles et de leurs compétences linguistiques, des besoins régionaux et surtout des options politiques au niveau national. Il semble que le choix minimal, assuré sur tout le territoire, soit celui entre l'anglais et le russe, le japonais étant le troisième larron qui rattrapera et dépassera le russe le jour où un nombre suffisant de professeurs auront été formés. Parmi les autres langues enseignées, on nous a cité le français, l'allemand, l'espagnol et l'arabe. Mais cet éventail élargi semble restreint aux (grandes) villes. Nous abordons plus loin les problèmes que cet enseignement précoce peut poser dans le contexte chinois. Signalons dès à présent qu'à tous les niveaux de l'enseignement, du primaire aux instituts supérieurs ou universités normales, chaque élève ou étudiant chinois n'apprend qu'une seule langue étrangère même si ce principe n'exclut pas l'apprentissage d'une seconde langue étrangère par d'autres moyens. Ajoutons que le « choix » est en principe définitif on ne change pas de langue entre deux cycles, entre le primaire et le secondaire ou en entrant à l'université.

Combien de temps consacre-t-on à l'étude des langues étrangères dans le contexte scolaire ? Il n'est pas facile d'obtenir des renseignements précis sur ce point. Dans le primaire, il s'agirait d'environ un septième du temps total, mais on concède que ce dernier subit des variations selon qu'on se trouve à la ville ou à la campagne, dans le nord ou dans le sud du pays. La fréquence hebdomadaire des cours varie de « plusieurs fois par semaine » à « tous les jours d'école » (on ne sait s'il faut prendre cette dernière expression au sens restrictif, mais les lecteurs de Hao Ran²⁵ auront remarqué qu'à la campagne les jours d'école ne se suivent que rarement). Par divers recoupements on peut évaluer à quelque 5 ou 6 heures par semaine le temps consacré à l'étude de la langue étrangère. Un régime comparable semble en vigueur dans le secondaire, du moins dans l'orientation enseignement général. Dans l'enseignement technique et agricole on se limite à « entretenir » les rudiments acquis dans le primaire (on n'a pas bien compris comment, ni surtout dans quel but). Quant aux écoles normales du secondaire, où sont formés les maîtres du secondaire (professeurs de langues entre autres), si l'on excepte le temps consacré à l'éducation politique, partie incompressible du programme, on peut dire que la formation linguistique, avec semble-t-il un aperçu des littératures écrites

²⁵ Hao Ran, *Nouvelles de la campagne*, Paris 1980.

dans les langues enseignées et des cultures qui s'y expriment, occupe la presque totalité du temps disponible.

Au niveau de l'enseignement supérieur, on étudie les langues étrangères dans divers établissements dont les traits distinctifs ne sont pas toujours évidents. Il y a d'abord les départements de langues étrangères relevant des universités. Signalons que celles-ci ne connaissent pas nos départements de philologie dont certains ont dans leurs attributions l'enseignement de langues modernes. Elles disposent par contre de départements de littératures étrangères, dont les bibliothèques furent d'ailleurs les cibles privilégiées des gardes rouges pendant la Révolution culturelle. Peu courus depuis 15 ans, ils semblent profiter aujourd'hui du reflux général de la xénophobie, voire de l'engouement pour certaines cultures étrangères. Il y a ensuite les écoles normales supérieures, appelées parfois « universités normales », dont la tâche principale est de former les maîtres de l'enseignement secondaire. Il y a enfin les centres ou instituts de langues étrangères relevant de l'administration provinciale ou nationale. C'est ici que se forment, entre autres, les guides-interprètes qui travaillent pour l'agence nationale du tourisme, les traducteurs qui préparent les nombreuses publications en langues étrangères et ceux affectés aux émissions radio à destination de l'étranger. Ajoutons que les langues y sont souvent enseignées par des « locuteurs natifs », amis étrangers qui travaillent sous contrat. Signalons à ce propos que le Ministère de l'Éducation Nationale chinois est désireux d'engager des professeurs de français provenant de « pays amis ». L'enseignement comprend outre la langue (niveaux fort et approfondi), un abrégé de l'histoire de France ainsi qu'un aperçu des arts et des lettres français. Les contrats sont d'une durée de deux ans, éventuellement renouvelables. En ce qui concerne la Belgique, deux formules d'engagement sont possibles : d'une part l'accord d'échange de professeurs conclu entre une université belge et le Ministère de l'Éducation Nationale chinois (l'ULg et la K.U.L. ont passé un tel accord), d'autre part l'introduction d'une demande d'engagement à l'Ambassade de Chine. Pour les cours de français, les diplômés en philologie romane (régents, licenciés, docteurs) sont très demandés, mais des francophones porteurs d'autres diplômes ne sont pas écartés pour autant. Le salaire est calculé d'après le niveau du diplôme, l'échelon correspondant au poste à pourvoir et le statut d'étranger. C'est ainsi que la rémunération mensuelle d'un professeur de français serait actuellement de 650 yuans pour un licencié et de 750 yuans pour un docteur (1 yuan équivaut à entre 18 et 20 FB). Étant donné le pouvoir d'achat du yuan (à titre d'exemple, un repas au restaurant coûte au maximum 5 yuans, un costume mao bleu de chauffe 35 yuans, une bicyclette 160 yuans). Ce salaire permet, selon nos informateurs belges à Pékin, de vivre décemment. (N'oublions pas que le salaire moyen de l'ouvrier chinois est de 60 y par mois). Il n'est cependant pas suffisant pour réaliser les rêves de celui qui voudrait profiter de son séjour pour sillonner la Chine. Mais on nous a assuré que pour un professeur étranger il y a moyen, dans des villes comme Pékin, Shanghai, Nankin, Xi'an, etc., de se faire un pécule d'appoint en acceptant des

travaux non prévus dans la charge officielle et de s'offrir ainsi quelques folies touristiques, dans les limites, bien entendu, des déplacements autorisés. En outre, on a fait remarquer que les autorités chinoises organisent annuellement deux voyages gratuits à l'intention des professeurs étrangers, un de quinze jours en février et un autre de trois semaines en été.

4. Question de moyens et de méthodes

Les moyens mis au services de l'enseignement des langues étrangères en Chine sont de qualité très inégale. Ils font penser au contraste dont parle R.Guillain²⁶ entre la bombe atomique et le vélompousse. D'une part il y a la technologie électronique la plus sophistiquée dans le laboratoire audio-visuel de l'université Fudan à Shanghai, avec toutes les possibilités d'enregistrement, d'émission, de mixage, de stockage et de rappel de sons et d'images (en couleurs), d'autre part le Centre des Langues Étrangères de Xi'an, le seul du toute la province du Shaanxi, dont le dernier raffinement est un local exigü, où sont disposées en demi-cercle, face à un petit écran de projection incliné, une douzaine de cabines apparemment confectionnées avec les moyens du bord. Les magnétophones, dont cinq sont en panne ou hors d'usage, ressemblent à ceux qu'on a vu apparaître sur le marché occidental dans l'après-guerre : engins lourds, non encore transistorisés et peu adaptés à leur fonction dans un laboratoire de langues. Ils ne permettent pas l'écoute de la piste du maître et l'enregistrement simultané des essais de l'élève sur une piste parallèle, le contrôle et l'intervention du professeur à travers les écouteurs, le repérage du début de l'exercice, etc. On a l'impression qu'un bond en avant, fût-il modeste, serait ici le bienvenu. L'importation accélérée de laboratoires japonais « clef en main » devrait d'ailleurs faire évoluer rapidement la situation. Après tout, le laboratoire flambant neuf de fabrication japonaise que nous avons vu à l'université Fudan ne fut installé qu'en janvier 1980. Pour savoir quelle était la situation antérieure de son département de langues étrangères, il faut consulter la dernière édition de la brochure publicitaire de cette université on y trouve comme unique illustration de cet enseignement deux ou trois photos sur lesquelles quelques étudiants se sont groupés autour d'un magnétophone posé sur une simple table. Voilà une illustration qui sera certainement mise à jour dans la prochaine édition de la brochure.

Quant aux méthodes, elles sont assez différentes de celles pratiquées chez nous. Pour en saisir la raison il faut tenir compte de deux facteurs qui gênent encore considérablement l'apprentissage efficace des langues en Chine. Il y a d'abord le fait de devoir passer par l'acquisition d'un autre système d'écriture (alphabet latin pour l'anglais, cyrillique pour le russe, un mélange d'idéographie et de phonographie pour le japonais). Il s'ensuit que les élèves du primaire et du

²⁶ R.Guillain, *Dans trente ans la Chine*, Paris 1965.

secondaire passent le plus clair de leur temps à apprendre à lire (à décrypter, dirons-nous) des textes étrangers et que l'exercice oral se limite souvent à l'ânonnement de ces mêmes textes appris par cœur. Un second frein réside dans le traditionnel ethnocentrisme de l'Empire du Milieu, qui est loin d'être exorcisé. Là où la méthodologie moderne insiste sur l'assimilation simultanée et parallèle d'une langue et de la culture dont elle relève, les Chinois apprennent encore souvent les langues étrangères dans le but principal (sinon unique) de communiquer autrement une même expérience chinoise. Il n'est pas exagéré d'ajouter qu'un régime à monopole idéologique qui est censé détenir les articles de la foi révolutionnaire, n'a pu que renforcer encore cette tendance. On ressent très fort cette empreinte indélébile dans les manuels scolaires, qui sont confectionnés en Chine, et pour cause. On y voit évoluer des Chinois idéologiquement irréprochables, dans une situation dite « positive », c'est-à-dire chinoise, dont les personnages sont souvent des jeunes (de l'âge des élèves) ayant une haute conscience révolutionnaire, étudiant et citant les œuvres du Grand Timonier et toujours prêts à se sacrifier pour la bonne cause. On pourrait s'attendre à ce que le Chinois qui apprend la langue française découvre en même temps la France et les pays francophones, de sorte qu'un peu de couleur locale vienne agrémenter les cours et exercices. Déception, car ce Chinois apprend à parler en français, non pas de Paris, des Alpes, de la gastronomie, du tiercé, des prochaines élections ou du Tour de France, mais de Pékin, du Palais d'Été, du Fleuve Jaune, des aciéries de Wuhan, des renégats révisionnistes et du soldat-héros Leifeng. Le résultat en est qu'au bout de quelques années, il connaît des centaines d'expressions du genre *marcher sur ses deux jambes*, *compter sur ses propres forces*, *démasquer les traîtres révisionnistes*, etc. (expressions que les francophones n'emploient d'ailleurs que pour parler de la seule expérience chinoise) mais que par contre il ne connaît toujours pas des mots pourtant très fréquents tels que *curé*, *parrain*, *autoroute*, pour la bonne raison qu'il n'en a pas besoin pour parler de la Chine. On devine la petite révolution qu'a dû représenter à cet égard l'envoi de quelques milliers d'étudiants chinois en France, en Suisse et en Belgique, où ils ont appris et apprennent encore à utiliser le français pour parler de réalités françaises, où on leur enseigne le français avec la méthode *Voix et Images de France* dont les héros (la famille Thibaut, ingénieur et mère de famille à Paris) ne sont certes pas des personnages positifs au sens chinois : ils n'ont apparemment aucune « conscience de classe » et le seul mérite chinois qu'on peut leur accorder est d'avoir limité leur progéniture à deux enfants. Or, il n'est pas douteux que si cette expérience se prolonge et s'amplifie, la méthodologie de l'enseignement des langues en Chine doit s'en trouver sensiblement améliorée à terme. Déjà au Centre de Xi'an, la moitié des professeurs de français avaient appris la langue qui à Paris, qui à Genève, qui à Rennes, qui à Clermont-Ferrand. Ils connaissaient les *bateaux-mouches*, la *fondue*, des expressions telles que *dormir sur ses deux oreilles*, *mettre les voiles*, les différents sens de *cloche* et d'*andouille*. Entre parenthèses, ils raffolent du taux homonymique très élevé du vocabulaire

français qui leur rappelle celui du chinois, où beaucoup de mots peuvent avoir quatre significations selon les quatre tons qu'on emploie pour les prononcer. Cela leur permet de faire des allusions, des calembours et des jeux de mots sans fin. Ils s'en servent entre autres pour paraphraser ironiquement les slogans officiels, dont le dernier en date est celui-ci : « L'agriculture prend modèle sur Dazhai, l'industrie prend modèle sur Daqing, le pays entier prend modèle sur l'Amérique! »

5. Quelques problèmes

A propos de l'enseignement des langues étrangères dans le primaire, plusieurs problèmes se posent. Le premier concerne la formation des enseignants. Si l'on en croit les statistiques officielles de l'année 1979, il y a quelques 982.000 écoles primaires en Chine populaire. A supposer que chacune d'elles s'attache les services d'au moins un professeur d'anglais et un professeur de russe et/ou japonais, cela donne un contingent d'au moins 2 millions d'enseignants pour une population de quelque 150 millions d'élèves. Certes, il existe des professeurs polyvalents mais ils sont rares dans les langues étrangères parce que, comme nous l'avons vu, on n'encourage pas l'acquisition de plus d'une langue par personne. Ce n'est d'ailleurs pas tant le nombre des enseignants qui fait problème (les Chinois peuvent puiser dans un vivier immense qui ne fait que s'agrandir) que la qualité de leur formation. Or, ces professeurs de langues sont formés dans les nombreuses écoles normales secondaires. Étant donné la remise en marche relativement récente de celles-ci (1977) avec son cortège de mesures de sélection pour améliorer le niveau, il est peu probable que le corps enseignant actuellement en place corresponde aux nouveaux critères. Il y a même tout lieu de croire que celui-ci a « bénéficié » en partie du système de recrutement en vigueur pendant la Révolution culturelle. Celui-ci était basé sur une évaluation en quatre étapes, dont l'examen des aptitudes linguistiques n'était que la dernière, la « recommandation par les masses » et la permission de l'unité de travail étant considérées comme les obstacles les plus difficiles à franchir. Ajoutons à cela que la Révolution culturelle a intensifié la tendance à la désécialisation : puisqu'il convenait désormais d'être rouge avant d'être expert, il suffisait d'avoir acquis la teinte souhaitée pour devenir facilement expert en tout ou presque. De là à penser que les professeurs actuels ont une « idéologie correcte » qui leur permet de s'en tenir à une connaissance rudimentaire de l'anglais, du russe ou du japonais, il n'y a qu'un pas, qu'il faut pourtant se garder de franchir étant donné le caractère fragmentaire et souvent incontrôlable de nos informations. En outre il faut se dire que chez nous aussi il y a beaucoup de gens qui ont acquis une maîtrise satisfaisante d'une ou de plusieurs langues étrangères sans passer par l'enseignement. On répondra que dans nos pays, cet état de choses est favorisé par les échanges internationaux, les vacances linguistiques et le tourisme tous azimuts, tous phénomènes inconnus en Chine. A quoi on peut opposer l'exemple de notre guide-interprète cantonnais qui, sans avoir

jamais franchi les frontières de son pays, avait acquis une compétence quasi-native de l'anglais.

Un second problème concerne l'acquisition, à l'âge de 9 ans, d'un autre système d'écriture. En effet, l'apprentissage des langues étrangères (hormis celui du japonais, qui n'est d'ailleurs pas sans poser d'autres problèmes aux petits Chinois) nécessite l'acquisition d'un autre système graphique. Entendons-nous bien : il ne s'agit pas d'un autre alphabet (expérience que connaissent ceux qui ont appris le grec ou le russe) mais de la maîtrise simultanée d'un système d'écriture idéographique pour la langue maternelle, à côté d'un système analytique ou phonographique pour les langues étrangères. De l'avis même de nos informateurs l'apprentissage du système idéographique (les caractères chinois) suppose une période d'assimilation nettement plus longue que celui d'un alphabet. C'est pourquoi tout au long du premier cycle du primaire, on consacre 50% du temps à la langue maternelle, dont la plus grande partie à l'apprentissage des caractères. On peut en conclure qu'à l'âge où l'enfant chinois n'a pas encore achevé, et de loin, l'assimilation de l'écriture idéographique (il doit connaître pas moins de 2.500 caractères « simplifiés » (tracé, signification et prononciation) et les caractères d'usage courant qui sont au nombre de 6.000). Il est dès lors extrêmement intéressant de savoir si les élèves du primaire chinois apprennent simultanément, comme l'affirme encore Tsien Tche-hao²⁷ les caractères et le pinyin. Rappelons que le pinyin est une transcription alphabétique latine des caractères chinois, que la R.P.C. a adoptée depuis le premier janvier 1979 pour toutes ses publications à destination de l'étranger. Promulgué le premier novembre 1957, il fut semble-t-il introduit dans l'enseignement primaire à la fin des années cinquante pour y être appris parallèlement aux caractères. Dans le chef de Mao Zedong pourtant, il avait pour fonction de supplanter à la longue la système idéographique, à l'instar de ce qui s'était passé pour le vietnamien. Cette intention fut encore exprimé officiellement en 1972. Or, il est certain que si cette romanisation voulait avoir la moindre chance de succès, il fallait qu'elle soit introduite graduellement dans le primaire. Pourtant, la substitution immédiate était exclue : les élèves ayant appris exclusivement le pinyin seraient perdus dans un monde adulte qui n'utilise que les caractères. Il fallait donc passer par une étape transitoire où les deux systèmes seraient assimilés simultanément. Ce serait, selon la version officielle, que reprend fidèlement Tsien Tche-chao, la situation actuelle, version cependant démentie par un fonctionnaire de Pékin que sa fonction permet de parler d'autorité et qui affirmait que le pinyin est de plus en plus abandonné dans l'enseignement. Signalons que les rares manuels scolaires de chinois que nous avons pu voir ne comportaient pas de transcription pinyin. Nous avons pu constater par contre que certains élèves du secondaire font parfois appel à l'alphabet latin pour fixer la prononciation de certains caractères ; sont-ce les traces d'un apprentissage du pinyin en primaire ? Par ailleurs, beaucoup d'adultes parlant une

²⁷ Tsien Tche-hao, *L'empire du milieu retrouvé*, Paris 1979, p.331.

langue étrangère nous ont assuré que leur connaissance de l'alphabet latin n'était pas due à l'apprentissage du pinyin mais qu'il datait de l'époque, parfois récente, où ils avaient dû assimiler l'orthographe d'une langue étrangère. Quoi qu'il en soit, on ne peut avancer que l'une des deux hypothèses suivantes, qui sont d'ailleurs également problématiques. Ou bien les élèves chinois apprennent deux formes écrites de leur langue maternelle (caractères et pinyin) et cela à partir de l'âge de 7 ans, ce qui représenterait un avantage considérable pour l'apprentissage ultérieur des langues étrangères, mais n'est pas sans poser des problèmes pédagogiques aussi considérables, à moins de considérer que les capacités cérébrales de l'élève chinois sont nettement supérieures à celles de nos enfants. Ou bien les élèves chinois n'apprennent pas (ou plus) le pinyin mais tous les problèmes se reposent deux années plus tard, à l'âge de 9 ans, amplifiés du fait qu'il ne s'agit plus d'apprendre une écriture inconnue pour une langue connue (la langue maternelle, le chinois) mais une écriture inconnue (avec toutes les complications de son orthographe) d'une langue inconnue, la langue étrangère.

Pour clore ce point on peut donner tous leurs apaisements à ceux qui craignent une romanisation complète de l'écriture chinoise. On n'en veut pour preuve que le cours du soir auquel nous avons assisté dans une des salles du « Grand monde » de Shanghai, où un nombreux public adulte venait se recycler en écriture idéographique traditionnelle. En outre, ce n'est certainement pas au sortir d'un conflit frontalier avec le Vietnam qui s'est transformé depuis en guerre froide, que les autorités chinoises suivront l'exemple de la romanisation vietnamienne. Une exception peut-être : les cours de programmation à la télévision chinoise apparaissent sur l'écran, comme partout ailleurs, en lettres majuscules latines. Les Chinois qui apprennent des langages de programmation tels de Fortran 4, serait-on tenté de conclure, doivent parfaitement connaître l'alphabet latin pour suivre ces cours télévisés. Ce n'est pas certain. Les mots de la programmation étant parfaitement univoques et ne subissant aucune transformation de forme, il est possible de les mémoriser "en bloc". C'est ainsi que les signes tels que READ, GO TO, PRINT, etc. peuvent s'apprendre comme des idéogrammes composés, dont la stabilité morphologique et sémantique est garantie.

6. En guise de conclusion

Les relations entre les peuples sont souvent le fait d'images stéréotypées faites de marques distinctives, inventées ou réelles, qu'on discerne chez ses voisins. Cela peut aller de l'aspect physique à l'art culinaire en passant par l'habillement, l'habitat, etc. Or il est établi que pour infléchir ces stéréotypes, pour rendre favorable ce qui était défavorable ou l'inverse, il faut des générations. Ce n'est pas un des moindres performances du régime chinois que d'avoir réussi à modifier en un tournemain l'image qu'un milliard d'hommes ont de certains non-Chinois. Les Soviétiques étaient les « grands frères marxistes » avant 1960; ils sont devenus les

renégats révisionnistes après. Les Japonais étaient les ennemis héréditaires de l'Empire du Milieu; ils sont devenus depuis 1972 la grande nation asiatique la plus proche de la Chine. Les Vietnamiens étaient « le pays frère qu'il fallait soutenir dans sa guerre de libération contre l'impérialisme américain et ses laquais »; depuis 1979 ils sont devenus la nation militariste dont il faut par tous les moyens enrayer la conquête du Sud-Est asiatique. Les Américains étaient une nation impérialiste, désireuse d'étendre son hégémonie à la moitié de la planète; depuis 1978, ils ont réussi de grandes réalisations techniques et économiques qui peuvent servir de modèle à la Chine. Tous ces virages à 180 degrés sont effectués, en l'espace d'une décennie, à grands coups de séances d'études, de haut-parleurs omniprésents, de *Renmin Ribao* quotidiens auxquels personne n'échappe. Les fluctuations de l'offre et de la demande des langues étrangères n'ont constitué qu'un phénomène secondaire, un minuscule rouage d'une machine énorme qui se met tout à coup à tourner plus vite ou à l'envers.

Parmi les jeunes, le désir d'apprendre les langues étrangères est aujourd'hui, avec l'espoir d'entrer à l'université et celui - oh combien vain encore! - d'aller un jour à l'étranger, une réalité qui saute aux yeux. Certes il faudra beaucoup de travail et d'ingéniosité pour que ce souhait se réalise pour une couche de la population plus large que les happy few d'aujourd'hui. Il faudra surtout faire échec à la crainte d'assimiler, avec les langues étrangères, les idées du même nom qu'on a l'habitude d'affubler de l'épithète *bourgeois*. Comme l'avenir politique de la Chine n'est pas facile à présager, il est impossible de savoir si l'engouement actuel pour les langues étrangères permettra de dépasser un jour le stade du bricolage et du système D. L'évidence actuelle, c'est cette faim insatiable de centaines de millions de jeunes - non plus disette nu famine comme dans les années 1959-1962 - mais faim de connaissances culturelles et techniques, dont ils savent désormais, les puissants moyens d'information ne le leur cachant plus, que certains pays étrangers les ont développées plus vite qu'eux. On ne sait pas finalement ce qui l'emporte dans la démarche de ces adolescents qui, dans les rues de Shanghai et Canton., nous abordent en anglais, la volonté de saisir chaque occasion pour faire des exercices de conversation anglaise ou celle de faire éclater le carcan de leur isolement traditionnel en s'ouvrant aux quelques représentants de l'étranger que le destin, ou les autorités, ont mis sur leur chemin.

Assis sur les bancs d'un auditoire de l'université Qinghua de Pékin., à côté d'étudiants qui suivent un cours de mathématiques, j'ai l'idée de faire circuler un billet portant le message : WE COME FROM BELGIUM, WE LIKE CHINESE PEOPLE. On se le passe de main en main, des sourires apparaissent aux commissures des lèvres. On se consulte, on se concerte. Au bout de quelques minutes je vois une étudiante, apparemment désignée par ses condisciples pour se charger de cette tâche, y griffonner la réponse qui me parvient un instant après : WE WELLCOME YOU. Il y a un L de trop dans *wellcome*, mais qu'importe ... Au moment de partir je pense tout à coup aux interrogatoires serrés que devaient subir, il n'y a pas encore si

longtemps, tous les Chinois qui avaient eu avec les étrangers des contacts non prévus par les autorités. Me ravisant je leur laisse le billet qui aurait pu figurer parmi mes trophées de voyage : si jamais il y a interrogatoire, ils pourront prouver, textes à l'appui, qu'ils ont par leur contact « consolidé les liens d'amitié avec un peuple ami ».

Lever de rideau (de fumée) sur théâtre d'ombres (chinoises)

Les quarante premiers miliciens qui arrivent sur l'« objectif » sont ceux de l'Usine de confection N°2 de Pékin. Aussitôt à pied d'œuvre, ils lèvent leurs gourdins et les abattent sur les têtes sans faire de distinction. En un éclair, le sang jaillit, rejaillit, éclabousse tout. Un jeune homme se tord par terre, se tord par terre... et, pour finir, ne remue plus. Les miliciens affluent en masse immédiatement après. Les abords du Mémorial retentissent, d'un seul coup, d'une énorme clameur faite de hurlements, de bruits de coups de gourdin et de chutes de corps, de gémissements, de râles. [...] Combien de gens, au total, ont été battus à mort ? Le Quotidien du peuple se gardera de publier à ce sujet un « compte rendu véridique ». Il s'abstiendra, par-dessus le marché, d'utiliser le mot « mort », comme s'il s'agissait d'un mot tabou. À la place, il usera de cet élégant vocable : « punition bien méritée ». Après avoir battu les gens à mort, il a encore fallu qu'on grime le mot « mort » !

1. Un air de déjà vu

Le lecteur tant soit peu averti des événements internationaux aura tôt fait de reconnaître dans l'extrait qu'on vient de lire un épisode saillant de la répression sanglante qui s'abattit sur les manifestants pour la démocratie place Tian'anmen dans les nuits du 3 et du 4 juin 1989. Or il se trompe, car les faits ici narrés datent de quatorze années plus tôt, du 5 avril 1976, pour être précis. Erreur vénielle dont il faut l'absoudre incontinent, tant la ressemblance entre les deux événements est grande. Il s'agit bien de la même place dite « de la paix céleste », avec au beau milieu l'incontournable Mémorial, appelé également « monument aux héros du peuple », un obélisque de granit devant lequel, en temps normal, les touristes chinois et étrangers se font photographier. En 1976, les étudiants avaient profité de la « fête de la pleine lumière » (*Qingming jie*) pour passer à l'action. C'est la fête du printemps, mais qui correspond chez les Chinois à notre Toussaint, puisqu'elle est pour eux l'occasion de se souvenir des disparus et de fleurir les tombes, si tombe il y a. Or l'un de ces disparus, mort d'un cancer trois mois plus tôt, n'était autre que Zhou Enlai. (On se souviendra que les cendres de Zhou Enlai furent, selon la version officielle de Pékin, « dispersées dans les fleuves et les rivières, et sur la terre de la patrie ». Il faut noter que si l'incinération est de plus en plus courante en Chine, la « dispersion » pratiquée ici est contraire à une longue

tradition chinoise. Comme le font remarquer Cheng et Cadart²⁸, « Ce que presque tous les Chinois jugent difficilement acceptable est que les restes d'un être cher [...] ne soient point conservés en un lieu déterminé ». Est-il besoin de préciser que les millions de victimes de la réforme agraire des années 1950, des famines des années 1960-1962 et des dix années de la Révolution culturelle n'ont pas connu une fin particulièrement propice au culte des tombes ou des urnes funéraires ?) L'occasion était opportune de rendre hommage à Zhou Enlai en déposant au pied du Mémorial des monceaux de couronnes funéraires, faites de papier crépon et portant des inscriptions, tantôt élogieuses pour le défunt Premier ministre, tantôt accusatrices pour ses détracteurs et rivaux encore au pouvoir. Il est piquant de constater que, pour décrire ce qui se passa en mai 1989, on peut simplement recopier ce récit en se limitant au remplacement du nom de Zhou Enlai par celui de Hu Yaobang. À quatorze ans de distance, les mêmes causes produisirent donc les mêmes effets sur les mêmes lieux et dans les mêmes circonstances. Au point qu'on a peine à repousser la comparaison avec la tragédie classique, avec ses unités de temps et de lieu et dont les héros, les *dramatis personae*, restent les mêmes, quelle que soit l'identité des acteurs du moment²⁹. Quoi de plus semblable en effet que cette jeunesse avide de quelques libertés fondamentales, qui soient assurées par un pouvoir judiciaire non inféodé au pouvoir politique ? Mais quoi de plus identique aussi, chez les antagonistes, que cette brochette de vieillards détentrice du pouvoir réel et qui, en 1976 comme en 1989, tire toutes les ficelles dans les coulisses de Zhongnanhai ? Quoi de plus cyniquement similaire que la « Realpolitik » d'un potentat déclinant (Mao en 1976, Deng en 1989) et la brutalité des milices ou des forces armées chargées par lui de rétablir l'ordre ? Quoi de plus ressemblant que le sang qui coule et dont on efface les traces dans la nuit même ? Quoi de plus similaire que l'appel aux dénonciations ? (On s'est beaucoup ému, dans les médias des pays démocratiques, de l'appel à la délation qui suivit la remise au pas des 4-5 juin 1989. Une meilleure connaissance du système totalitaire aurait pu nous épargner cette surprise. Car la dénonciation, la surveillance réciproque et la « séance de lutte » (sorte d'accusation publique avec insultes, brimades et sévices corporels) constituent une des pierres d'angle du système. Voir à ce propos l'explication plus ethnologique que politique de Niu-Niu³⁰ dans le numéro hors série d'*Actuel*, p. 78 : « La vengeance et la délation vont de pair, dans la tradition chinoise. Aussi je n'ai pas été étonnée que les lignes téléphoniques soient submergées d'appels : la dénonciation est inscrite dans la chair du Chinois. ») Quoi de plus ressemblant enfin que les rafles et arrestations méthodiques, que les exécutions avec ou sans procès, que la disparition des responsables ayant eu la

²⁸ Ying-hsiang Cheng et Claude Cadart, *Les deux morts de Mao Tse-Toung, commentaires pour Tian'an men l'empourprée* de Hua Lin, Seuil, Paris 1977, p.73.

²⁹ L'idée du drame classique en cinq actes est curieusement reprise à la fois pour décrire les événements du 5 avril 1976 (Ying-hsiang Cheng et Claude Cadart, op.cit., p.105-107) et pour ceux de mai 1989 (Patrick Sabatier dans *Libération*, Numéro spécial Chine, p.5-7.

³⁰ L'auteur de *Pas de larmes pour Mao*, Laffont, Paris 1989 (lecture conseillée !)

faiblesse de sympathiser avec les manifestants ou de soutenir certaines de leurs revendications, que le matraquage idéologique et la réécriture de l'histoire récente ? Tout abonde donc dans le sens du déjà vu, de la répétition cyclique, de l'éternel retour. De sorte que le lecteur qui prend le récit d'un événement d'il y a quatorze ans pour celui d'une histoire qui vient de se dérouler mérite à peine le reproche d'anachronisme. Peut-être même son apparente méprise lui fournit-elle un raccourci vers une vérité moins historique mais plus profonde, disant qu'en somme, les différents événements ne sont parfois que les apparitions passagères d'une même réalité constante et sous-jacente. Ou encore, que lorsque deux ou plusieurs événements se ressemblent à s'y tromper, il vaut peut-être mieux céder sciemment à cette tromperie et se mettre à la recherche de leur commune origine.

Il n'y a pas de doute que, dans l'ordre des manifestations spontanées, j'entends de celles qui ne sont ni téléguidées, ni imposées, ni même tolérées d'en haut, les événements d'avril 1976 aient été un précédent. Les historiens de la Chine contemporaine objecteront que la période dite « des cent fleurs », celle qui ne dura que quelques mois (en gros, de mai 1956 à mars 1957), fut elle aussi fertile en manifestations et contestations de tous ordres. Force est pourtant de reconnaître que, contrairement à ce qui s'est passé en 1976 et 1989, les « larges masses » avaient à cette occasion été invitées, pour ne pas dire incitées, et par le Grand Timonier en personne, à lâcher la bonde de leurs griefs. C'est une chose de demander, comme elles le firent, l'instauration du pluralisme des partis, l'élaboration d'une constitution et d'un code pénal, la liberté d'expression et de création, etc. quand l'autorité daigne un instant ouvrir la soupape de sécurité pour faire baisser la pression³¹, c'en est une autre d'exprimer à peu près les mêmes revendications sans attendre un quelconque signal d'en haut, de ruer dans les brancards parce que la coupe est pleine, tout en sachant que la contestation, qu'elle soit officiellement souhaitée ou jugée inopportune, aura comme première conséquence de faire connaître aux services de sécurité les meneurs, les fortes têtes, les « mauvais éléments », tous ceux qu'il convient d'expédier au plus tôt dans les geôles campagnardes et dans les « camps de rééducation par le travail », pour qu'ils y attendent pendant quelques décennies une illusoire réhabilitation.

Avant place Tian'anmen 1989, il y eut donc place Tian'anmen 1976. Mais d'où vient que les événements d'il y a quatorze ans n'ont pu remplir leur rôle de précédent, 'de préfiguration ou de prototype ? Cela tient, sinon uniquement du moins en grande partie, à la place qu'occupent désormais les médias non seulement dans la diffusion des événements à l'échelle planétaire, mais dans leur sélection, leur éclairage, éventuellement leur occultation pour des raisons idéologiques, politiques ou simplement mercantiles. En forçant un peu le trait, on peut affirmer que la seule différence entre 1976 et 1989, mais elle est de taille, est qu'en mai

³¹ Pour la période des « cent fleurs » et les revendications des contestataires de l'époque, on peut faire confiance à Jacques Guillerma, *Le parti communiste chinois au pouvoir*, Payot, Paris 1979, vol.I, p.182-183.

dernier, toutes les télévisions de quelque importance avaient installé leurs caméras place Tian'anmen, alors qu'il y a quatorze ans, notre niveau d'information dépendait largement de quelque journaliste du *Monde*, juché sur son balcon à Pékin.³² On ne peut donc qu'être d'accord avec Simon Leys quand il dit que les dirigeants chinois se comportèrent en l'occurrence exactement comme par le passé et qu'ils n'innovèrent que sous un seul rapport : « De bout en bout, les atrocités se déroulèrent devant les caméras de la télévision étrangère et sous les yeux de la presse internationale. Précédemment pour toutes les opérations de ce type, [ils] avaient toujours eu soin d'observer à l'égard des témoins extérieurs le principe traditionnel qui préconise de « battre le chien derrière une porte close » (*guan men da gou*) »³³ Cette remarque, lucide et pénétrante comme d'habitude chez Simon Leys, repose cependant la question déjà ancienne mais toujours actuelle : « Comment connaissons-nous la Chine aujourd'hui ? »

2. Yeux doux et regards froids

Déjà en 1964, Étiemble avait publié un ouvrage sous un titre interrogatif encore plus laconique, *Connaissons-nous la Chine ?*³⁴, et qui n'était pas loin de suggérer une réponse négative, à condition qu'on n'impliquât pas l'auteur dans la première personne du pluriel. Non seulement il y faisait preuve d'une connaissance encyclopédique de l'histoire et de la culture chinoises de Marco Polo à Mao Zedong, avec des développements sur l'invention de l'imprimerie, l'érotisme chinois, le bouddhisme, mais il y présentait aussi des analyses poussées des

³² Alain Jacob, *Un balcon à Pékin*, Grasset, Paris 1982. Correspondant du *Monde*, Alain Jacob fait en général preuve de plus de lucidité que ses devanciers Alain Bouc, Claude Julien ou Robert Guillaud, dont les articles enthousiastes publiés par le *Monde* pendant la Révolution culturelle, ont été pour beaucoup dans la maolâtrie parisienne de l'époque. Aussi est-on surpris de trouver sous sa plume (p. 42) : « À quelques exceptions près, la nouvelle propagande sera avalée à l'extérieur avec une remarquable absence d'esprit critique. L'aisance avec laquelle chacun passe d'un mythe à l'autre, d'un mensonge à l'autre, prend parfois des proportions surprenantes. » Quand on appartient à un journal qui fut pendant de longues années champion toutes catégories dans l'art d'avaler les couleuvres, on n'est pas le mieux placé pour juger du sens critique des autres.

³³ Simon Leys, « De la révolution culturelle au massacre de Pékin », *Le Monde*, 14 juillet 1989, p.2. Le texte publié par le *Monde* dans sa rubrique *Débats* est constitué de larges extraits de la préface à la réédition dans le Livre de Poche d'un ouvrage fameux du même Simon Leys, *Les habits neufs du président Mao* (Éditions Champ Libre, Paris, 1971). À l'époque de sa parution, l'ouvrage valut à son auteur les quolibets d'une grande partie de l'intelligentsia parisienne, qui puisait son information sur la Chine dans les colonnes du *Monde* entre autres.

³⁴ R.Etiemble, *Connaissons-nous la Chine ?*, Gallimard, Paris 1964. Dans la même veine, mais beaucoup plus fouillés et couvrant deux millénaires d'influences entre l'Europe et la Chine, voir du même auteur les deux tomes récents sur *L'Europe chinoise* : I. *De empire romain à Leibniz*; II. *De la sinophilie à la sinophobie* (Gallimard, Paris, 1988 et 1989). Pour prouver qu'un sinologue pétri d'histoire et de culture anciennes ne perd pas nécessairement de vue les imbroglios de la Chine moderne, on lira aussi de la même plume *Quarante ans de mon maoïsme (1934-1974)*, Gallimard, Paris, 1976.

malentendus entre la Chine et l'Europe des Lumières, des interprétations gauchies du taoïsme par les missionnaires du XVII^e siècle et par les marxistes du XX^e, d'un racisme larvé qui fait qu'on n'arrive jamais à appréhender l'autre qu'en le réduisant au même. Et il termina sa postface, à l'époque où de Gaulle venait de reconnaître la Chine populaire, sur cette réponse allusive: *Connaissions-nous la Chine ? Nous la reconnaissons, nous la méconnaissons.*

La question fut reposée en 1972. Sous le titre *Comment connaissons-nous la Chine ?* la revue *Esprit* publia les actes d'un débat qu'elle avait organisé entre quatre sinologues français, Marianne Bastid, Lucien Bianco, Claude Cadart et Léon Vandermeersch.³⁵ C'était l'époque où M.-A. Macciocchi avait, après une visite éclair sur les sentiers battus de la Chine de la « Grande Révolution culturelle et prolétarienne », c'est-à-dire la Chine touristique du moment, publié un pavé bien senti³⁶ où la dialectique assaisonnée de pensée-Mao Zedong était censée conduire infailliblement à l'avenir radieux de la « gauche prolétarienne ». (Devant l'engouement pour cette version de la Chine, l'éditeur français se vit contraint de procéder à une deuxième édition de l'ouvrage en 1974. L'auteur, qui avait entre-temps fait un second voyage en Chine – les autorités chinoises lui devaient bien cela ! – n'en rapporta pas d'impressions différentes. Elle commença donc son introduction à la nouvelle édition par la phrase : « Je n'ai pas eu une seule virgule à changer à ce livre, paru en juin 1971. » D'où il apparaît que, si les voyages forment la jeunesse, ils sont tout à fait superflus pour celui ou celle qui a adopté dès avant le départ le point de vue « correct ».) L'auteur s'y piquait de surgir d'en bas (n'est-ce pas en général de cette direction qu'on « surgit » ?), autrement dit, d'être militante communiste et de vouloir comprendre la Chine du point de vue des masses, du prolétariat³⁷. À la même époque, Alain Peyrefitte, un homme politique français de la formation gaulliste, allait poser les premiers jalons pour la conquête de l'Académie en publiant lui aussi un ouvrage volumineux, résultat d'un autre « voyage dans un bocal », comme dirait Lucien Bianco³⁸, puisque tout au long de son périple chinois, l'auteur avait été entouré de hauts dignitaires, de cadres et

³⁵ L'article publié par *Esprit* en 1972 est repris dans Cl.Aubert, L.Bianco, Cl.Cadart et J.-M.Domenach, *Regards froids sur la Chine*, Seuil, Paris 1976, pp.17-53.

³⁶ M.A.Macciocchi, *De la Chine*, Seuil, Paris 1971.

³⁷ C'est l'argument que M^{me} Macciocchi brandit contre ses contempteurs Cadart et Bianco dans le numéro précité d'*Esprit*. Après avoir évoqué « le cachet fin-de-siècle des chinoiseries de Simon Leys et d'Étiemble », elle poursuit : « Mais lorsque quelqu'un d'autre, *surgit d'en bas* [les italiques sont de l'auteur] en l'occurrence une militante communiste), se mêle de vouloir comprendre la Chine du point de vue des masses, du prolétariat, voilà que se fait jour une rancœur vindicative, dont témoigne bien l'entretien d'*Esprit* » (p. 52).

³⁸ L.Bianco, « Voyage dans un bocal », *Regards froids sur la Chine*, pp.58-69. Il est tout à fait significatif que ce texte remis au *Monde* en décembre 1974, fut refusé par le journal. Et tout aussi significatif qu'il fut accepté et publié par *Esprit* en mars 1975. Comme il est significatif qu'après la publication de l'article, Lüxingshe ait fait part de son mécontentement à l'ambassade de Chine populaire Paris, qui en a fait part au directeur de l'École normale supérieure, qui en a fait part à Bianco. Et l'auteur de conclure : « J'en fais part au public. »

d'interprètes, avait toujours regardé (et souvent admiré) ce qu'on lui montrait et noté ce qu'on daignait lui confier par interprète interposé.³⁹ Or on pouvait être certain que ces informations ne furent pas très différentes de celles fournies à la même époque à M^{me} Macciocchi, l'agence du tourisme Lùxingshe répercutant fidèlement et uniformément les instructions officielles concernant l'accueil des étrangers. Pourtant, les conclusions qu'Alain Peyrefitte en tira pour notre connaissance de la Chine, même si elles ne firent rien pour exorciser la maolâtrie ambiante, bien au contraire, nous laissèrent entrevoir une réalité chinoise par endroits peu semblable à celle décrite par M^{me} Macciocchi. De toute évidence, la « militance » de celle-ci, l'idéologie libérale et pragmatique de celui-là, avaient contribué à la découverte de deux Chine sensiblement différentes, non seulement dans l'interprétation des situations et des événements, mais également dans la connaissance des faits eux-mêmes. D'où la question posée par Jean-Marie Domenach, alors rédacteur en chef d'*Esprit*: Comment connaissons-nous la Chine ? avec une insistance particulière sur l'adverbe interrogatif. Celui-ci fut interprété par ses interlocuteurs tantôt comme l'équivalent de « par quels moyens, par quelles sources », tantôt comme celui de « dans quelle mesure, à quel degré ». Il va sans dire que les réponses furent différentes selon que les sinologues réunis adoptaient une attitude favorable ou sceptique à l'égard du régime de Pékin. Il y eut un point pourtant sur lequel tous tombèrent d'accord : la recherche de la vérité des faits, telle qu'elle s'impose à l'historien occidental (et à l'historien tout court) avec son cortège d'événements bouleversants à côté de faits divers, d'évolutions lentes et de revirements soudains, de statistiques patiemment accumulées et recoupées, était rendu extrêmement malaisée du fait que le régime entendait d'abord et avant tout répandre une vérité utile à ses objectifs politiques et stratégiques. Cette « vérité des objectifs » pouvait parfois coïncider avec la « vérité objective », mais il n'était pas rare qu'elle en différât sans qu'on parvint à apprécier l'écart aisément et avec suffisamment de certitude. En effet, les échanges d'informations entre la Chine et l'étranger étant strictement organisés par les publications et émissions en langues étrangères, par une agence de presse sans concurrence qui diffuse un message unique répercutant fidèlement la ligne, les campagnes et les slogans du moment (c'est d'ailleurs à peu près son unique raison d'être !), par des visites étroitement surveillées sur des circuits soigneusement préparés, par des contacts diplomatiques mélangeant habilement information et désinformation, les sinologues, pékinologues et tiananménologues en étaient réduits, la plupart du temps, soit à une lecture paranoïaque dite « au second degré », soit à un recoupement suspicieux de sources également douteuses, soit encore à

³⁹ A. Peyrefitte, *Quand la Chine s'éveillera*, Fayard, Paris 1973. Nullement sensible au chant des sirènes maoïstes qui résonnaient à Paris, Alain Peyrefitte n'en fut pas moins impressionné par l'homme rovidentiel Mao Zedong, qui comme de Gaulle avait rendu sa fierté à une nation.

une recherche hasardeuse de renseignements complémentaires ou contradictoires du côté de Hong Kong, de Taiwan ou du Japon.

Environ une décennie plus tard, Gilbert Padoul reposa la même question pour la revue *Le Débat*.⁴⁰ Au début des années 1980, la connaissance française de la Chine avait sensiblement évolué. La guéguerre parisienne entre les deux camps (entre l'intuition militante et le soupçon critique, ou entre la maolâtrie soixante-huitarde et les regards froids découvrant d'incontestables ombres au tableau chinois)⁴¹ s'était soldée par la défaite du premier. L'auteur distingua trois faisceaux de circonstances qui avaient contribué à la nouvelle connaissance de la Chine : les causes françaises, des influences extérieures et les facteurs proprement chinois. Parmi les causes françaises, il dénombra trois strates, à savoir : la solide tradition sinologue française avec les travaux de Balazs et Gernet entre autres, la création et l'essor, sous l'impulsion de Guillerma et Bianco, d'un centre de documentation et de recherche appelé aujourd'hui « Centre Chine » et enfin la tradition bien française de poser des problèmes historiques en termes idéologiques et d'insérer la recherche spécialisée dans les polémiques politiques. L'auteur aurait pu ajouter que les deux premiers éléments avaient puissamment contribué à « raison garder » pendant que sévissait le délire maoïste français, alors que le troisième avait abondamment nourri et fait prospérer ce dernier. Parmi les facteurs étrangers, Padoul compte, par ordre ascendant, l'évolution de l'image de l'Union soviétique, la solidité de la sinologie américaine qui s'est illustrée surtout pendant et depuis la Révolution culturelle, et les informations stimulantes en provenance de Hong Kong. À propos de la valeur de l'information américaine, un passage me semble bien résumer son diagnostic : « Comme les révélations récentes en provenance de Pékin sur les injustices et les crimes commis à la faveur de la Révolution culturelle l'ont prouvé, la vérité historique de cette période aura été au total beaucoup mieux approchée par le soupçon américain que par la crédulité vers laquelle on penchait spontanément en France. La sinologie contemporaine des États-Unis aura véritablement fécondé nos études chinoises non seulement en augmentant la masse des savoirs disponibles et en imposant certaines règles de méthode, mais en opposant à nos rêves des barrières solides ».⁴²

Quant à Hong Kong, on sait que cet observatoire privilégié fut longtemps frappé de suspicion à cause des fameux « China watchers », les observateurs de la Chine, dont la plupart avaient une propension notoire à épingle d'abord les symptômes annonçant la débâcle imminente du régime de Pékin. C'est devenu aujourd'hui, bien entendu, la cité-refuge d'une grande partie de la dissidence chinoise continentale, celle-là même qui « aura, pendant les plus noires années de la Révolution culturelle, contribué à maintenir en vie la culture chinoise ». C'est en

⁴⁰ G. Padoul, « Comment connaissons-nous la Chine ? », *Le Débat*, N°9, février 1981.

⁴¹ S'agissant d'ombres au tableau, les plus éloquentes furent celles évoquées par Simon Leys, *Ombres chinoises*, 10/18, Paris 1974.

⁴² G. Padoul, *op.cit.*, p.99.

outre la première place financière du Sud-Est asiatique, qui abrite entre autres la prestigieuse Banque de Chine populaire. C'est encore le lieu d'expédition d'innombrables chèques et colis destinés à la parentèle restée derrière le rideau de bambou. C'est enfin et surtout ce gigantesque creuset de l'information où des organes de toutes tendances, pro-communistes comprises, publient dans une concurrence effrénée des bribes de renseignements d'où émerge, parfois des mois ou des années avant qu'il ne devienne la vérité officielle de Pékin, le profil d'un revirement, d'une nouvelle campagne, d'une disgrâce à Zhongnanhai, en tout cas, d'un événement de premier ordre.

Quant aux facteurs proprement chinois qui conditionnent notre connaissance de la Chine, Padoul met en évidence non seulement le traditionnel style cryptographique des organes officiels, sur lesquels les sinisants se torturent les méninges, mais aussi l'extrême maladresse de Pékin dans ses relations publiques : un sinocentrisme spontané, une horreur de la curiosité réelle de visiteurs critiques et lucides, un choix des « amis étrangers » en fonction non pas d'une amitié et d'une admiration profondes pour la Chine éternelle, comme elle existe chez la plupart des sinologues, mais d'une soumission servile au dogme du moment.

3. Trois petits morts et puis s'en vont

Que peut-on tirer de cette évolution de notre connaissance de la Chine pour ce qui concerne les massacres de Pékin en 1989 ? Et plus particulièrement, comment répondre à la question, posée précédemment, de la différence essentielle de cette connaissance lorsqu'elle porte sur des événements, pourtant très similaires, comme ceux d'avril 1976 ? Certes, nous l'avons vu avec Simon Leys, la présence ou l'absence de caméras de télévision est un élément tout à fait déterminant. Mais cette médaille a son revers. En voyant défiler sur nos petits écrans des images prises par des journalistes indépendants, nous avons l'impression d'être aux premières loges, d'assister en direct à des événements irréfutables, de pouvoir nous dispenser enfin de la reconstitution toujours contestable des faits et du décryptage laborieux des signes. Nous avons le sentiment que, grâce aux médias modernes, aucun rideau de fumée n'a pu brouiller notre perception de la réalité. Bref, grâce aux images télévisées, la planète entière pense avoir eu accès à la « réalité objective ». Je ne suis pas certain que ce sentiment soit tout à fait fondé. Je concède volontiers que la non-présence des caméras sur la place Tian'anmen en avril 1976 a fait des événements importants qui s'y sont déroulés des non-événements, tout comme leur présence a contribué à créer les événements que l'on sait en 1989. Qu'on n'en déduise pas pour autant que les deux histoires s'opposent comme l'opaque et le limpide. Au fond, qu'est-on parvenu à savoir dans les deux cas ?

Pour 1976, les historiens avouent leur perplexité ou réduisent au strict minimum les quelques faits dont on soit à peu près certain. Voyons comment s'y sont pris récemment J.-L. Domenach et Ph. Richer : *À partir du 31 mars, les couronnes de*

fleurs s'accumulent place Tian'anmen. Le dimanche 4 avril, suivant le correspondant du Monde, près de deux millions de badauds se succèdent sur la place. Ils s'attroupent autour des poèmes sur les gerbes ou affichés aux murs. Les plus lus critiquent Jiang Qing, la « nouvelle impératrice », et prennent la défense de Deng Xiaoping : le mécontentement se mue en opposition. Aussi, le lendemain 5 avril, la place a-t-elle été nettoyée. Des altercations opposent des groupes de manifestants – 50 000 à 60 000 selon Alain Jacob – à la police. En fin d'après-midi, ce sont des échauffourées. La nuit tombée, la police et la milice chassent brutalement les manifestants qui occupent encore le terrain. Dans les jours qui suivent, des rafles se développent dans toute la ville. 40 000 personnes au total ont été atteintes par la répression. À l'évidence, l'événement est grave. Il rend publique la colère de larges secteurs de la population citadine. Des complicités dans l'appareil lui ont permis de s'exprimer : des camions d'entreprise ont transporté des manifestants, et la police a dû être suppléée par la milice municipale, que contrôlent les radicaux.⁴³

Rien dans ce récit, on le constate, ne permet de conclure qu'il y a eu des morts. Des manifestants ont été « brutalement chassés ». Or sur quelles sources ces historiens sérieux s'appuient-ils pour échafauder leur version minimale des faits ? Essentiellement sur le témoignage d'Alain Jacob, correspondant du *Monde* à Pékin, qui rédigea ses articles au moment des faits et les rappela et commenta six ans plus tard dans un ouvrage abondamment cité par les sinisants français. Que dit exactement cet auteur sur le point qui nous intéresse ici ? Ceci : *Un peu après vingt-deux heures, la lumière des réverbères inonde soudain l'esplanade et de nombreux miliciens se précipitent sur les groupes encore agglutinés en son centre. Les coups de bâton pleuvent et le sang coule. Deux cents personnes sont ainsi arrêtées sur place. Il est très exagéré de parler de « bain de sang », comme certains auteurs le feront plus tard, l'action des miliciens se comparant plus justement par son degré de violence à une forte charge de C.R.S., comme il s'en est vu ces dernières années à Paris. L'un des manifestants, dont nous possédons le témoignage et qui se trouvait sur place, doute qu'il y ait eu des morts au moment même de la rafle, ajoutant toutefois que, parmi les personnes arrêtées, certaines ont succombé plus tard aux sévices qui leur étaient infligés en prison.⁴⁴*

On se trouve donc devant une série de délégations de témoignages en cascade, une sorte de structure d'artichaut où chaque feuille retirée devrait nous rapprocher du cœur, mais où finalement le cœur fait défaut. Jugeons plutôt : les historiens Domenach et Richer font confiance au journaliste du *Monde*, qui sait de quoi il parle, puisqu'il était « sur place ». Or Alain Jacob, qui dans un certain sens était effectivement sur place (entendons : sur son balcon à Pékin, mais non sur la place Tian'anmen, tout au moins pas au moment des faits qui nous intéressent ici) sort de sa manche un témoin oculaire qui, lui, « se trouvait sur place » et qui doute qu'il

⁴³ J.L.Domenach & Ph.Richer, *La Chine 1949-1985*, Imprimerie nationale, Paris 1987, pp.312-313.

⁴⁴ A.Jacob, *op.cit.*, p.73.

y ait eu des morts. À l'évidence, c'est le type même du témoignage par défaut et le simple bon sens commande ici de ne pas accorder la même valeur probatoire aux témoignages positifs et négatifs. Autrement dit, le témoin qui a vu un meurtre est plus fondé à en conclure qu'il y a eu meurtre que celui qui n'a pas vu de meurtre n'est fondé à en conclure qu'il n'y en a pas eu. Par ailleurs, lorsqu'on essaie de savoir quelle source Jacob invoque pour nous enseigner que « deux cents personnes sont ainsi arrêtées sur place », on trouve (note 44 à la page 120) ... le *Quotidien du peuple* du 12 décembre 1977. Admirons au passage l'adverbe *ainsi*, qui renvoie à la phrase précédente : les coups de bâton pleuvent et le sang coule. Comme chacun sait, cette manière de procéder, comparable à une forte charge de C.R.S., est la façon la plus efficace pour arrêter deux cents personnes. Passons aussi sur le fait que les coups de bâtons et le sang qui coule, phénomènes constatés par le témoin oculaire de Jacob, ne produisent pas de morts, alors que les « sévices » terme que le journaliste n'emploie apparemment que pour des degrés de violence supérieure à une forte charge de C.R.S. – qui leur sont infligés derrière les murs des prisons et dont ce même témoin ne dit pas comment il en a eu connaissance –, font succomber les victimes. Ce n'est vraiment pas de chance : ou bien il y a un témoin sur place et il n'a pas vu de morts, ou bien il y a eu des morts mais sans témoin sur place.

Mais l'histoire ne s'arrête pas là. Domenach et Richer, qui font de Jacob leur témoin principal, mentionnent aussi un document intéressant traduit et publié par Claude Cadart et Cheng Ying-hsiang dans *Les deux morts de Mao Tse-Toung*.⁴⁵ Il s'agit du témoignage d'un nommé Hua Lin, intitulé « Tian'an men l'empourprée, du sang des martyrs de la journée du 5 avril 1976, récit détaillé », celui-là même dont nous avons tiré le passage reproduit en début de cet article. Or il est étonnant de voir, chez des historiens de cet ordre, la phrase décisive sur « les manifestants brutalement chassés par la milice » étayée à la fois par le témoignage de Jacob et de Hua Lin. Pourtant, ceux-ci sont parfaitement contradictoires, le premier se limitant à une charge de C.R.S., le second parlant de martyrs, de massacres et de bain de sang. On est donc en droit d'être surpris de trouver dans la note 60 (p. 468), immédiatement après la référence à l'ouvrage de Jacob : Voir aussi le récit des événements publiés par Claude Cadart et Cheng Ying-hsiang, *op. cit.*, pp. 45-84. Comme si ce récit confirmait l'analyse de Jacob. Il eût été plus juste de noter : *Voir au contraire (ou en revanche) le récit ...* Ou mieux encore : *Pour une autre version des événements, voir le récit ...* Certes, la prose de Hua Lin est emphatique, entachée d'une enflure rhétorique qui marquera aussi la plupart des écrits du mouvement du « printemps de Pékin », quelques années plus tard. (Je fais allusion à la plupart des textes rassemblés dans *Un bol de nids d'hirondelles ne fait pas le printemps de Pékin*.⁴⁶ Il faut pourtant se garder de juger une prose de résistance et

⁴⁵ Cl.Cadart & Ying-hsiang Cheng, *op.cit.*, p.79.

⁴⁶ Hua Lin, *Un bol de nids d'hirondelles ne fait pas le printemps de Pékin*, Christian Bourgois, Paris 1980.

de combat à l'aune des normes académiques. Notons aussi que les textes les plus convaincants sont ceux de Wei Jingsheng, qui dispose d'un registre argumentatif suffisamment étoffé pour ne pas devoir recourir aux hyperboles et aux invectives. Le pouvoir en place a visé juste en condamnant cette tête pensante du mouvement démocratique à quinze ans de prison sous prétexte de « propagande et agitation contre-révolutionnaire », en fait pour un délit d'opinion.) Il est normal que l'historien soit plus méfiant à l'égard d'un texte où l'on trouve : « leur chant s'élève et court au-dessus de la Terre devenue muette, déchirant, mais majestueux » (p. 70 dans l'ouvrage de Cheng et Cadart) qu'envers celui qui constate froidement : « Un peu après vingt-deux heures, la lumière des réverbères inonde soudain l'esplanade » (p. 73 dans l'ouvrage de Jacob). Il faut toutefois se souvenir que tout effet de style confirme ou affaiblit la crédibilité selon qu'il est spontané ou, au contraire, choisi comme tel pour les besoins d'une cause. Les maîtres de la désinformation savent par expérience que, pour faire passer la demi-vérité et la contre-vérité, les allures de pondération et de bon sens sont plus efficaces que les cris d'indignation et la persuasion frontale. Pour ce qui est du témoignage de Hua Lin, rien ne permet à mon sens de mettre en doute sa véracité sous prétexte d'un manque de modération dans les propos. Ancien Garde rouge réfugié à Hong Kong, l'auteur publia son récit dans la revue *Huang He* (Fleuve Jaune), d'où il fut extrait et traduit par les soins de Claude Cadart et Cheng Yingshiang. En les publiant pour le public francophone, ces derniers n'omirent pas de se poser les questions adéquates devant ce genre de témoignage et plus particulièrement devant le point controversé : bains de sang ou pas ? Et leur réponse alla dans le sens Hua Lin, ne fût-ce qu'à cause d'un discours reproduit dans le numéro du 16 novembre 1976 de Zhan Wang, revue qui a fait ses preuves quant à l'authenticité des documents qu'elle publie. Il s'agit d'un discours d'un ministre adjoint de la Sécurité publique, Yang Gui, qui vers fin avril ou début mai 1976 s'adresse à ses troupes dans les termes suivants : *Dans la soirée du 5 avril 1976, on a tué plus de cent manifestants et on en a arrêté de trois mille à quatre mille*. Et d'insister sur les excès, sur les proportions exagérées qu'a prises la répression et sur les plus de quarante mille personnes qui furent accusées, jugées et châtiées. Et de s'exclamer enfin : *Ah ! Si Deng Xiaoping savait qu'à cause de lui on a sabré tant de gens, il aurait raison de prétendre que le nombre de ses partisans est devenu énorme ...*⁴⁷ On pourrait poursuivre cet exercice heuristique en consultant les autres voix autorisées qui s'expriment sur l'événement. Mais plus on compare et plus on compulse, plus on trouve de contradictions dans l'énoncé des faits. Ainsi, pour Hua Lin, les massacres sont perpétrés à la faveur de l'obscurité, alors que pour Jacob, nous l'avons vu, l'intervention se fait tous réverbères de la place allumés. Selon le même Jacob, les miliciens passent aux actes « un peu après vingt-deux heures », alors que selon A. Roux, « la milice charge vers vingt et une heure trente ». Ce dernier ajoute : « Il y a des gens

⁴⁷ Voir Cheng & Cadart, *op.cit.*, pp.109-110.

poignardés et tués à coups de gourdin. Il y aurait eu une cinquantaine de morts »⁴⁸ Quant à l'énoncé des mobiles et aux procès d'intention, qui ne sont malheureusement pas sans influencer sur l'énoncé des faits, on pourrait se constituer un florilège chatoyant couvrant tout le spectre des sensibilités politiques et idéologiques. On verrait aussi que, chez la plupart des commentateurs occidentaux, les événements acquièrent une autre coloration à partir du moment où la Chine elle-même, après la réapparition et la réhabilitation de Deng en juillet 1977, proposa une interprétation différente de l'événement du 5 avril 1976. À l'époque même de l'événement, c'est Deng qui avait été montré du doigt comme instigateur de ces « menées contre-révolutionnaires ». Mao étant mort le 9 septembre 1976 et sa veuve, arrêtée le 6 octobre suivant, en même temps que trois autres dirigeants avec lesquels elle formerait bientôt pour la postérité la « bande des quatre », rien ne s'opposait plus à ce que l'événement du 5 avril fût réécrit comme une action véritablement révolutionnaire et sa répression brutale, comme une des multiples exactions de la dite « bande des quatre ». Comme les choses sont simples pour ceux qui s'y connaissent un peu en dialectique : quand Deng est destitué de toutes ses fonctions, une action populaire en sa faveur est nécessairement antirévolutionnaire, droitière, criminelle ; quand il revient aux affaires, la même action devient l'illustration de l'héroïsme révolutionnaire et les responsables de sa répression ne peuvent être que ceux qui ont été entre-temps à leur tour destitués. *Vae victis !*

4. Ma Chine infernale, place de la Paix Céleste

Le moment est venu de se poser la même question pour les événements des nuits des 3 et 4 juin 1989. Quelle fut en l'occurrence notre connaissance de la Chine ? Certes, cette fois-ci, il y avait sur place, souvent depuis plus d'un mois, tout ce que la presse étrangère avait pu envoyer comme hommes et matériel. Mais ceux qui étudieront l'évolution de l'information pendant ces six à sept semaines de tribulations chinoises, en relisant les textes et en visionnant les cassettes vidéo, constateront qu'elle connut d'abord un débit plutôt lent durant les deux dernières semaines d'avril, qu'elle s'amplifia considérablement dans les premières semaines de mai pour atteindre son point culminant pendant le sommet sino-soviétique des 14 et 15 mai. Ils verront qu'après la proclamation de la loi martiale du 19 mai et surtout suite à l'intimidation croissante dont les journalistes étrangers firent l'objet à partir de cette date, l'information devint de plus en plus floue, comme d'ailleurs les images, souvent prises à la sauvette ou avec des téléobjectifs instables ; c'est ainsi que dans la dernière semaine de mai, on entendit de plus en plus fréquemment les correspondants consacrer une importante partie de leur temps d'émission, soit aux difficultés qu'ils éprouvaient à se renseigner efficacement, soit aux rumeurs,

⁴⁸ A.Roux, *Le casse-tête chinois*, Editions sociales, Paris 1980, p.355.

bruits et conjectures qui allaient bon train à Pékin, mais qu'ils furent incapables de vérifier. Il est vrai que le journaliste intrépide qui se rendait sur les lieux s'entendait rappeler que, sous la loi martiale, tout reportage fait par un étranger était sujet à l'autorisation du bureau des Affaires étrangères de la municipalité et que l'action qu'il envisageait tombait sous le coup de « l'acquisition de matériaux d'agitation par des voies illégales ». Des policiers en civil le menaçaient, confisquaient ses films ou pellicules, quand ils n'allaient pas jusqu'à le molester.⁴⁹ C'est à partir de cette époque que les images de nos petits écrans se firent de plus en plus aériennes ; elles étaient prises, en effet, non par des photographes qui se mêlaient à la foule, mais à partir de chambres d'hôtel, de toits, de balcons, de terrasses.⁵⁰ Dans les premiers jours de juin, après l'arrivée des premiers blindés, les soldats reçurent l'ordre de tirer sur les étrangers surpris en train de prendre des photos. À l'aube du dimanche 4 juin, les façades de certains immeubles abritant des touristes ou des journalistes furent arrosées à l'arme automatique. Et, lorsque dans la nuit de dimanche à lundi on passa au « nettoyage de la place Tian'anmen », la presse étrangère était suffisamment « dissuadée » pour ne pas se risquer dans l'œil du cyclone.

Pour affirmer que « de bout en bout, les atrocités se déroulèrent devant les caméras de la télévision étrangère », il faut donc que Simon Leys ait eu accès à des documents que je ne possède pas, même après avoir ratissé large dans la presse internationale. Pour illustrer ce qui se passa dans cette mémorable nuit, je dispose de chars incendiés à la pelle, d'autocars renversés en pagaille, de cocktails Molotov qui explosent un peu partout, de corps pantelants transportés sur des brancards de fortune, de convois militaires tirant à l'arme automatique, de balles traçantes éclairant le tumulte, que sais-je ? Mais pour trouver les cadavres, dont je ne doute pas un instant qu'ils furent nombreux, il faut lire les articles qui regorgent de témoignages indirects et de renseignements exprimés au conditionnel. C'est ainsi que les chars auraient foncé sur les tentes sous lesquelles se trouvait un dernier carré d'irréductibles place Tian'anmen et auraient tout réduit en bouillie. Les cadavres auraient été amoncelés et brûlés dans la nuit même par la milice. Selon le bilan officiel des médecins, il y aurait eu plus de 400 morts et quelque 10 000 blessés. Le communiqué officiel du gouvernement parle de mille morts et blessés, surtout dans les rangs de l'armée et de la police. Comment vérifier cette macabre

⁴⁹ Fin mai, deux équipes de télévision américaines et une équipe de télévision japonaise furent empêchées de travailler, des correspondants de la BBC et d'un quotidien japonais furent menacés ou fortement dissuadés de prendre des photos.

⁵⁰ Lire à ce propos « Un balcon sur la guerre civile », Libération, Numéro spécial Chine, p.88. « Ce n'est pas sans risque qu'on observe le ballet brinquebalant et assourdissant des blindés depuis les balcons de l'hôtel. Les soldats, placés sur les transports de troupes, n'hésitent pas à ouvrir le feu à l'arme automatique sur les observateurs imprudents. Les rares occupants de l'hôtel sont accoutumés à ne sortir sur les terrasses qu'accroupis ou couchés. La direction de l'hôtel a pris la peine de sceller les portes donnant sur les balcons en collant une notice en papier : « Ne pas sortir, danger de mort ! » Rappelons qu'il s'agit de l'Hôtel de Pékin, celui-là même où A. Jacob avait son balcon en 1976.

comptabilité ? Les images dont on dispose ne le permettent évidemment pas, pour la simple raison que, comme déjà en 1976, le bourreau avait décidé de sévir nuitamment et que, étant donné l'intimidation dont la presse étrangère avait été victime, il ne fut pas question pour elle d'allumer les flashes au moment et à l'endroit où se perpétra le massacre. À ce propos, le journaliste de *Libération* a noté à 4 heures de la nuit : *Les grands lampadaires qui éclairaient la place se sont brusquement éteints*. « C'est comme avant l'attaque d'avril 1976, remarque un professeur. Ça ne va plus tarder.. »⁵¹ Tout n'a donc pas pu se dérouler devant les caméras de la presse étrangère. Je suis même enclin à penser qu'elles n'ont pu capter que quelques préparatifs et quelques traces des atrocités. Certes, joints aux témoignages recoupés, ils sont suffisamment éloquents pour qu'on se fasse sinon une idée précise, du moins une conviction intime. Il n'empêche qu'ils sont incapables de contredire le journaliste cynique qui prétendrait : « Il n'y a pas eu de morts ; si vous prétendez le contraire, montrez-moi les cadavres ! » Comme par hasard, le seul cadavre dont l'image a fait le tour de la planète est celui d'un milicien pendu et brûlé sur l'avenue Chang-an, et dont un écriteau attestait lundi matin qu'il avait tué quatre civils. Lorsqu'on lui montra les images de l'horrible massacre du camp de Sabra et Chatilla à Beyrouth et qu'on lui demanda une réaction, le cinéaste français J.-L. Godart, provocant comme toujours, donna ce commentaire : « Qu'est-ce qui prouve que ces photos ont été prises à Beyrouth ? » Je me suis souvenu de cette réaction en voyant pour la première fois l'horrible photo du milicien lynché. Un détail attira mon attention : alors que tous ses vêtements étaient brûlés, il avait gardé un képi intact sur la tête. Or ce képi était le seul indice qu'il s'agissait bien d'un milicien. Par comparaison ou par contraste, tous les téléspectateurs se souviendront de ce jeune homme en chemise blanche qui, le lundi 5 juin, arrêta seul une colonne de blindés (encore une photo aérienne prise au téléobjectif). Le lendemain, le bruit courut qu'il avait été arrêté et exécuté sans autre forme de procès. Ce bruit n'a rien d'in vraisemblable : on ne saurait laisser en vie un homme d'un courage aussi insolent dans une société où l'appel à la délation fait immédiatement sauter tous les standards. Quant à le vérifier, on doit se résigner : nous avons la photo de son acte de bravoure, pas celle de son cadavre. Presque tous les autres cadavres sont couchés entre les lignes des reportages ou enfouis dans les propos incontrôlables de témoins anonymes. Certains observateurs, rendus méfiants par leur connaissance approfondie du régime et les macabres précédents qu'il a à son actif, m'avaient averti au beau milieu de ce beau mois de mai, lorsque j'énumérais les raisons d'espérer et que je trouvais leur pessimisme outrancier : « Tant que les caméras sont là, tant que la presse étrangère peut circuler à peu près librement, soyez sûr que rien de sérieux ne peut se passer. Mais, quand on commencera à tirer sur les photographes et à les confiner dans leurs hôtels en les dissuadant ou en leur interdisant de sortir, attendez-vous à l'irréparable ! » Force est de reconnaître qu'ils ont eu raison, malheureusement.

⁵¹ Voir *Libération*, art.cit., p.84

Leur pessimisme, que je suis bien obligé d'appeler aujourd'hui lucidité, était basé sur ce dilemme incontournable de tous les systèmes totalitaires : ou bien on vous laisse regarder tout votre saoul et c'est la preuve même que rien de sérieux n'est à voir, ou bien des événements importants se passent et on vous remet d'office les œillères, le bandeau ou la cagoule. Loin de moi de penser que les centaines de mètres de bande vidéo, les milliers de pages imprimées et illustrées où sont immortalisées les manifestations, les grèves de la faim, les fraternisations avec l'armée, les harangues autour de la statue de la liberté, l'arrivée des colonnes blindées, la « profanation » du grand portrait de Mao Zedong, ne valaient pas la peine d'être visionnées ou lues. Mais, face aux moments décisifs qui ont fait basculer l'histoire, j'entends : les massacres des nuits des 3 et 4 juin qui auront eu raison des velléités démocratiques, elles ne font pas le poids. Il faut se rendre à l'évidence, une fois de plus, « devant le tribunal de la société » comme dirait Liu Qing,⁵² on peut (et on doit) accuser, mais ce n'est en l'occurrence qu'en se basant sur le vraisemblable et l'intime conviction. Nous manque ce fameux « corps du délit », à savoir ces centaines de corps inanimés qui ont glissé dans le néant sans laisser de trace. Peut-être après un prochain revirement à Zhongnanhai, par exemple à l'occasion du décès de Deng Xiaoping, apprendrons-nous que l'incident de juin 1989 n'était pas contre-révolutionnaire, qu'il a fait dix mille victimes, et qu'il convient de les réhabiliter incontinent. Mais la nouvelle version ne sera pas pour autant plus véridique, puisqu'elle sera faite une fois de plus pour discréditer les vaincus et accréditer les vainqueurs. Et notre soif de « vérité objective », justifiée ne fût-ce que par la mémoire des victimes et la douleur de leurs proches, se trouvera encore une fois engluée dans « la vérité des objectifs ».

5. Tigres en papier contre félins féroces

Telles que les choses se présentaient encore il y a vingt ans, notre connaissance de la Chine était condamnée à occuper un lieu incontournable entre deux extrêmes également douteux : d'une part la projection euphorique d'un paradis égalitaire, d'autre part l'hypothèse paranoïaque de l'empire du mal. Depuis, nous avons dû reconnaître trop souvent que les hypothèses pessimistes étaient plus proches de la vérité que les hypothèses optimistes. Mais la plupart du temps nous n'en continuons pas moins à ne pas prendre tout à fait au sérieux la différence tranchée entre un pouvoir totalitaire et un régime démocratique. Et, dans nos moments d'espoir et d'euphorie, nous sommes tentés par l'idée qu'au fond tous les pouvoirs sont plus ou moins démocratiques et qu'il suffirait d'une adaptation lente, par réformes successives, pour que les moins démocratiques rejoignent le camp des autres. À preuve cette pétition de protestation qu'on me demanda de signer vers la mi-juin et que j'eusse signé des deux mains, tant le geste me parut juste et

⁵² Liu Qing, autre figure du « printemps de Pékin », arrêté et condamné pour délit d'opinion, auteur de l'ouvrage *J'accuse devant le tribunal de la société*, Laffont, Paris 1982.

nécessaire, n'eût été cette phrase malheureuse qui est significative de notre bienveillant aveuglement démocratique. Il y était dit que les signataires ne pouvaient être d'accord lorsque des dirigeants politiques abusaient d'un pouvoir qui leur a été *attribué par le peuple* (c'est moi qui souligne).⁵³ C'était faire preuve d'une singulière méconnaissance d'un système marxiste-léniniste où par définition tout le pouvoir appartient définitivement au parti unique. Ce dernier ne doit jamais consulter le peuple puisque, en tant qu'avant-garde du prolétariat, il sait mieux ce que veut le peuple que le peuple lui-même. Or donc, lorsque le peuple en chair et en os s'oppose au parti, comme ce fut indéniablement le cas dans la Chine de 1976 et de 1989, quoi de plus logique que le parti qui châtie le peuple, au besoin avec la mitraille de fusils automatiques et les obus de chars ? Rien ne sert de protester contre un tigre qui a décimé une harde de gazelles en lui enjoignant de brouter l'herbe comme tout le monde. Si on veut sauver les gazelles, il ne faut pas essayer de convertir le grand félin sauvage au régime végétarien, il faut le mettre hors d'état de nuire en le tuant ou le mettant définitivement en cage. J'imagine l'aise des instances diplomatiques chinoises recevant quelques milliers de ces protestations démocratiques. D'abord on enregistre les noms et adresses des plaignants ; cela peut toujours servir lors d'une éventuelle demande de visa. Ensuite, la lecture en est rassurante : ne voilà-t-il pas que ces démocrates bourgeois nous décernent un label de qualité en nous rappelant que nous tenons notre pouvoir du peuple ! Quant à la soi-disant répression dans le sang d'une manifestation d'étudiants désarmés, soyons sérieux : « Dans tous les pays du monde, les actes cherchant à exercer la violence sur d'autrui [sic] ou visant à renverser le gouvernement légitime avec les armes sont considérés comme actes criminels. En Occident, on les qualifie de terroristes. »⁵⁴ On aura remarqué que ni les États-Unis, ni la France ne sont allés très loin dans l'escalade verbale ou dans les sanctions diplomatiques ou commerciales. En effet, au moment des pires atrocités, ils savaient déjà qu'ils auraient besoin de la bienveillance chinoise, entre autres pour la réunion de Paris

⁵³ Voici le texte intégral de la pétition : « J'envoie une photocopie de ma convocation électorale en signe de soutien aux revendications démocratiques des étudiants de la République Populaire de Chine, soutenues massivement par le peuple et les intellectuels. Je ne veux pas contraindre tous les pays du monde à vivre sous le même régime politique que le mien, mais lorsque la liberté et la démocratie sont réclamées par une partie significative de la population d'un pays, il est normal que les autorités locales en tiennent compte. Il est par contre anormal que ces mêmes autorités abusent du pouvoir qui leur a été attribué *par le peuple* pour réprimer dans le sang la manifestation des étudiants désarmés qui réclament un peu plus de démocratie et de liberté. De plus, j'estime que la démocratie et la liberté sont des garants de stabilité, de bien-être, de prospérité et de paix dans le monde. » À relire ce texte, on relève encore un autre chaînon faible dans le raisonnement, c'est que, pour faire respecter les lois, il faudrait qu'une partie significative de la population l'exige. Est-il besoin de rappeler que ce principe n'est d'application ni dans les pays démocratiques, ni dans les systèmes totalitaires de type marxiste-léniniste ? En effet, dans les premiers, le respect des droits ne dépend heureusement pas d'une majorité qui le réclamerait ; dans les autres, la seule partie significative de la population est le parti. Décidément, qu'il est difficile d'avoir une discussion courtoise avec des chars et des canons !

⁵⁴ Bulletin d'information de l'Ambassade de la République populaire de Chine à Bruxelles, « Interview de l'ambassadeur Liu Shan », 9 juin 1989, p.4.

sur l'avenir du Cambodge, où les Chinois risquent d'être les seuls à exiger la participation des Khmers rouges au futur gouvernement cambodgien. Soutenir des criminels en col blanc qui ont réussi ce formidable tour de force de réduire leur propre population d'au moins un quart en cinq ans, c'est cela aussi, le régime de Pékin.

Et puis le temps passe. J'ai affiché dans ma voiture et sur mon lieu de travail les feuilles distribuées par Amnesty International, où figurent, à la fois en caractères chinois et en écriture alphabétique, quelques expressions fortes de la Déclaration des droits de l'homme, à laquelle la Chine populaire a implicitement souscrit en acquérant son siège à l'ONU. Mais l'encre des lettres rouges commence à virer au brun, comme un sang qui sécherait lentement, jusqu'à ce que son origine et son sens se perdent dans la grisaille de notre quotidien.

Les Grandes Murailles revisitées

La plupart du temps, nous ne savons pas, ou nous savons peu, pour quelle raison profonde ou futile il nous est arrivé de choisir, parmi les milliers de milliers de titres qui paraissent annuellement, les quelques ouvrages que nous nous sommes promis de lire. Il s'y mêle des besoins professionnels certes, des curiosités passagères ou invétérées sans doute, des goûts qui nous viennent et nous quittent sans qu'on s'en aperçoive, des contraintes aussi dont certaines, d'abord subies dans l'amertume, se muent en jouissances esthétiques, en engouements durables.

1. Ma Chine avant

Aucun ouvrage de Lucien Bodard n'aurait eu la moindre chance de tomber entre mes mains, si je ne m'étais un jour entiché de la Chine. Mes curiosités, linguistiques d'abord, littéraires, historiques et politiques ensuite, me firent hanter ces arcanes singulières dont les hôtes avaient nom Granet, Demiéville, Van Gullik, Maspéro, Gernet, Etiemble, Simon Leys et tant d'autres. Leurs travaux auraient pu occuper tout mon temps et toute mon attention, si mon but avait été d'entrer en sinologie comme on entre en religion. Je veux dire, par la porte étroite, par la voie la plus longue, la plus ardue, celle qui est pavée d'attentions soutenues, d'inlassables mémorisations, d'ouvrages toujours à remettre sur le métier, la seule en somme qui forme les sinologues dignes de ce nom et qui marque le départ d'avec les innombrables « touristes » dont je suis. Mes randonnées d'amateur me valurent cependant des moments agréables en compagnie de personnages aussi différents que le Vénitien médiéval Marco Polo, le Gascon du siècle dernier R. Huc et notre contemporain Lucien Bodard. Dire que je ne serais pas venu à ce dernier sans faire le détour par la Chine, peut paraître désobligeant à son égard. Il y a à cela une excuse. Car si c'est par hasard que la Chine renvoie à Bodard, c'est par nécessité que ce dernier renvoie à la Chine. On aura compris que dans ma « bibliothèque chinoise », Bodard n'occupe qu'une planche. Mais cette planche est bien garnie. Elle ploie même sous le poids d'une bonne dizaine d'ouvrages, dont la publication s'étale sur plus de trente ans. Cela va de *La Chine de la douceur* jusqu'aux *Grandes Murailles*, en passant par *La Chine du cauchemar*, *La Chine de Tseu Hi à Mao*, *Monsieur le Consul*, *Le Fils du Consul*, *La Vallée des Roses*, *Mao*, *Anne-Marie* ... En outre, si j'en crois des amis qui ont lu *La Chasse à l'Ours*, on pourrait sans trop de peine classer cette histoire de prétentaines gaillardes et lubriques dans la veine chinoise, tant le souvenir d'Anne-Marie et des rapports quasi incestueux, noués avec elle à l'époque de son enfance à Chengdu, obsèdent encore l'auteur d'aujourd'hui dans ses relations d'homme mûr avec les femmes.

C'est dire que dans son cas, nous n'avons pas affaire à l'un de ces plumitifs d'occasion, auxquels suffit un voyage de quinze jours sur les sentiers archi-battus de quelque circuit touristique chinois, pour qu'ils se fendent aussitôt d'un libelle définitif sur le sujet. Chez Bodard, la Chine, même lorsqu'elle n'occupe pas tout l'avant-plan (ce qu'elle fait néanmoins la plupart du temps) reste présente, lancinante ou obsédante, sur l'arrière-fond. C'est toute la différence entre un intérêt de circonstance, dont on veut tirer bénéfice ou notoriété, et un attachement profond, scellé dans une histoire individuelle où la Chine a joué le premier rôle. Alors que pour tant d'autres elle ne représente qu'une des excursions possibles, elle reste pour Bodard le port d'attache imaginaire, la quête inachevée qu'on fait et qu'on refait autant de fois qu'on revient d'autres quêtes. Je n'ignore pas cependant que ces périples chinois ne furent pas toujours accueillis à bras ouverts. Certains ont en effet reproché à Bodard des légèretés de journaliste, une plume hâtive qui n'a cure de la stricte frontière entre réalité et imaginaire, le talent inventif du conteur qui l'emporte sur l'attestation froide du témoin. Au point que, lors de la parution de *La Chine du cauchemar*, Etiemble lui-même n'hésita pas à faire rimer Bodard avec bobards. Or, ces réserves ou remontrances, dont certaines sont sans doute fondées, ne me gênent pas, pour la simple raison que je n'ai jamais lu Bodard pour « connaître la vérité sur la Chine », comme on le disait un peu pompeusement (et surtout prétentieusement) à l'époque. Je savais en effet que, dans la mesure où cette connaissance était possible, j'avais intérêt à m'adresser plutôt aux Guillermaux, Gernet et autres Simon Leys. La lecture de Bodard répond à un besoin différent, sur lequel j'entends revenir. Il me paraît révélateur de la façon dont les Occidentaux ont depuis toujours appréhendé l'Orient en général et la Chine en particulier.

2. Le style de la démesure contrôlée

De ce qui précède, on pourrait conclure un peu hâtivement que mon entichement pour la Chine ne pouvait conduire qu'à un engouement d'égale ampleur pour la prose de « Lulu le Chinois », sobriquet que Bodard se donne dans *Les grandes murailles*. Ce serait oublier que dans un linguiste qui se respecte, il y a toujours, même au comble de l'envoûtement, un critique qui sommeille. A son chevet on trouve non seulement le livre du même nom, mais aussi le crayon frais affûté. A mesure que les pages défilent, les marges se remplissent de notes, de gloses, de signes cabalistiques dont seul il connaît le sens. La lecture à peine achevée, une relecture s'impose, celle des marges. De ce champ oblique, hérissé de glyphes, de flèches et d'astérisques, se dégage peu à peu la silhouette d'un style. Non pas que celui-ci se laisse cerner à la fine pointe de la mine; au contraire, rien ne sert de le traquer si on ne s'est pas d'abord laissé bercer de son rythme, écorcher de ses aspérités, inonder de sa crue. Scalpels et scanners restent impuissants devant ses profils fuyants, s'ils ne se fondent sur une dégustation préalable. A qui ne savoure

se dérobe le savoir. Mais il est utile de se demander après coup de quoi une saveur est faite. Et pour y répondre, pour retrouver son chemin de retour à travers le taillis d'une prose dense, rien de plus efficace que les petits cailloux semés ça et là dans les marges. Ramassés et triés selon leur couleur et leur forme, ils s'agencent volontiers en mosaïques chatoyantes.

Pour qualifier le style de Bodard, les stéréotypes ne manquent pas. La plupart du temps, ils sont extraits de la sphère aquatique : ce sont fleuves indomptables charriant aussi bien la fange que les fleurs arrachées aux berges, cascades et cataractes propulsant dans le vide leur trop-plein dévastateur, rapides impétueux qui déferlent, crues subites qui gonflent les eaux dormantes et les font sortir de leur lit, bref, l'abondance débordant de partout, la profusion intarissable et gratuite, la marée du siècle au fil des jours. Pour qui affronte cet afflux, l'impression de l'excès est en effet indéniable. Mais d'autres ingrédients méritent considération, comme le désordre savamment orchestré, le capharnaüm indescriptible et pourtant décrit, la variété démultipliée peinte en pointillé et, par-dessus tout, cette esthétique de la laideur, ce goût du tordu et de la torture, cette délectation des cours de miracles, des excroissances monstrueuses, des bonzaï humains sortis tout droit du pinceau de Breughel et de Bosch. L'auteur lui-même, pour qualifier un aspect important de la civilisation chinoise, parle d'un « esthétisme du repoussant qui attire, arbres qui ont été nanifiés, chiens qui sont devenus des difformités réjouissantes, exquis des tortures qui enjolivent de façon répugnante, tout se rejoint, le délicat et le dégoûtant. »⁵⁵ Mais tout laisse à penser que l'auteur est resté sur ce point plus Chinois que nature. Il ne suffit donc pas d'estimer que Bodard est un baroque attardé dans notre siècle, qu'il est friand de volutes et d'arabesques là ou d'autres préfèrent une géométrie dépouillée. Je me propose de montrer dans ce qui suit que sa prose est l'exact reflet de son sujet préféré, ou tout au moins du regard en surplomb qu'il lui accorde. Autrement dit, son style pullulant est l'expression fidèle du grouillement, du fourmillement auxquels il associe son expérience chinoise. Cette expression ne peut devenir style que lorsque la suggestion de la démesure et du désordre est l'effet d'un contrôle méticuleux. L'excès apparent est alors le fruit d'une technique consciemment appliquée mais latente ; l'exubérance s'y trouve distillée au compte-gouttes, la bombance mijotée à petit feu, la profusion coulée dans des moules rigides.

3. Une réserve lexicale exploitée sans réserves

Il n'est pas question de peindre en demi-teintes sans avoir appris les lois du spectre. Les couleurs de l'écrivain sont des mots ; sa palette, un lexique qui possède sa structure propre. On ne saurait y puiser à bon escient sans avoir appris les combinaisons réussies, les assortiments heureux. On aura deviné que la palette de

⁵⁵ L.Bodard, *Les grandes murailles*, Paris, 1987, p. 114. (Nous citerons désormais cet ouvrage en faisant suivre chaque mot, expression ou extrait, du numéro de la page où ils figurent.)

Bodard est large : on y trouve à côté des couleurs primaires un nombre incalculable de teintes dérivées, de tons métissés, de mélanges et de nuances, chaque combinaison étant conçue pour un usage unique, à la manière impressionniste. Mais comme l'univers qu'il veut donner à voir est bariolé à outrance et qu'il tient à en perpétuer le moindre aspect fuyant, le moindre détail pittoresque, le nombre de combinaisons n'atteint jamais la diversité des teintes perçues. Traduite en termes de lexicographe, cette quête équivaut à la recherche obstinée de la marge, de la périphérie, de cette part du vocabulaire dont la signification singulière est inversement proportionnelle à sa fréquence d'emploi. Aussi Bodard donne-t-il toujours l'impression d'avoir rejeté d'abord les termes les plus simples, les plus communs, ceux du vocabulaire de base, comme si leur usure extrême ne convenait plus à l'expression de la singularité des situations, des aspects, des objets et des sujets évoqués. Refusant le tout venant, il a recours à une réserve lexicale peu fréquentée par ses collègues. Alors, le mot juste est toujours le mot rare, soit qu'il figure vraiment parmi les termes les moins employés, soit qu'il relève de sous-réserves telles que l'argot, l'archaïsme, le jargon des métiers, le vocabulaire érudit, d'autres encore. Pour commencer, cernons un premier lot de termes qui sert à indiquer les réalités étrangères, et dont l'emploi est motivé par le souci d'ajouter au dépaysement ou de rendre plus fidèlement la couleur locale. Ainsi, là où d'autres auraient sans doute parlé d'un arbre, à la rigueur d'un palmier, Bodard voit un *latanier* (445). Dans le domaine de la faune, il ne peut se satisfaire de moustiques ou de cousins, il lui faut des *maringouins* (130). Là où nous parlerions de fruits exotiques, il énumère un assortiment de *mangues*, de *mangoustes*, de *mangoustans*, de *lychees* et de *dourillons* (374). Et lorsqu'on lui sert un repas diététique, il discerne dans son bol le jus d'*hippocampe*, le *gingembre*, le *clou de girofle*, le *ginseng* et l'*agaric blanc* (205). Parfois, tablant peut-être sur la paresse du lecteur, il se met en devoir d'ajouter une définition au mot rare qu'il vient d'employer, ce qui n'a pas toujours l'effet escompté. Ainsi, pour l'*amadouvier* (202), on trouve l'apposition *une herbe miraculeuse, qui pousse au sommet d'un massif escarpé*, alors que le Littré y reconnaît un *champignon (polyporacées) des arbres feuillus (hêtre, chêne) dont on tire l'amadou*.

Or, tout ceci n'est qu'une bénigne entrée en matière. C'est lorsqu'il se met en quête du mot le plus approprié, celui qui rendra le mieux sa perception et son appréciation, que Bodard donne toute sa mesure. Nous verrons même que lorsqu'il revient bredouille de son glanage dans la périphérie du vocabulaire existant, il n'hésite pas à inventer les termes dont il a besoin, grâce aux mécanismes offerts par la morphologie du français. En attendant, voyons ce qu'il y trouve. Lorsque le terme *bois* ne nous satisfait pas pour indiquer un espace de terrain planté d'arbres, nous pouvons essayer *forêt* qui ajoute à l'étendue et à la densité de l'acception. Au delà ne reste plus que l'expression *forêt vierge*. Bodard a pourtant trouvé *l'enfer vert*, *l'épaisseur des sylves*, *la damnation de la nature* (304). Remarquons que *sylves* est employé ici dans une acception non prévue par les dictionnaires

courants : traduit du latin *silvae* (forêts), le mot peut signifier aujourd'hui un poème léger ayant un air d'improvisation (Litré, et Robert à sa suite) mais cela reste d'un emploi tout à fait marginal ou recherché. Par contre, resservi selon la signification qu'il avait en latin, ce terme restitue une connotation d'impénétrabilité millénaire qui a certainement séduit l'auteur. C'est ce qu'on pourrait appeler un « bodarisme » : pour évoquer l'immensité, l'incommensurable, l'insondable, bref, l'excès, foin des expressions clichées et galvaudées, il faut du neuf ! Or, la source la plus riche du neuf, n'est-ce pas le vieux ? Ainsi, lorsque sentier ne convient plus pour indiquer la voie, il reste *sente*: *la grande sente des pèlerins marchant vers leur régénération* (329). Et lorsqu'on a épuisé tous les *médecins*, les *docteurs*, les *guérisseurs*, les *rebouteux* et autres *toubibs*, il reste *un esculape pimpant qui avait exercé au dispensaire de Chengdu* (1 83). Le mot rare n'est pas choisi alors pour en éviter de plus communs, pour faire étalage d'une richesse lexicale; dans le contexte où il émerge, il est paré d'un halo associatif, d'un surcroît de sens qui dénote le lieu et l'instant uniques, captés par un oeil qui ne l'est pas moins. Le terme *haridelle*, par exemple, pour un mauvais cheval maigre et efflanqué, n'est pas d'un usage fréquent, mais lorsqu'il est appliqué à de vieilles femmes *qui poussent des charrettes contenant des baquets où ballotte la « chose »* (329), il exprime mieux la détresse de la condition féminine dans la Chine post-révolutionnaire que bien des pages de Han Suyin, de Julia Kristeva ou de Maria-Antonietta Macciocchi.⁵⁶

En ce qui concerne la « moitié du ciel », comme les Chinois appellent leur population féminine, Bodard n'a pas hésité à adapter la morphologie lexicale du français aux professions qu'elle y exerce couramment. Il en résulte des néologismes qui auraient rempli d'aise Mme Roudy à l'époque où elle était en France secrétaire d'état à la condition féminine. Non seulement il emploie *écrivaine* pour Ru Zhuijian (220), mais aussi *quakeresse*, *cheffesse* et, avec une évidente intention ironique, *contremaîtresse* pour Meiling, la future épouse de Tchang Kai-chek. Enfin, dans un hôpital de Hangzhou, il subit l'incontournable exposé d'une jeune *cadresse*. (203) Dans le domaine du choix, voire de l'innovation, morphologique, on ne peut qu'être frappé par la prédilection de Bodard pour les noms en *-eux*. C'est ainsi qu'à plusieurs reprises les journalistes locaux sont appelés des *journaloux* (212). Non content de trouver dans le

⁵⁶ Nous faisons allusion au chapitre X, intitulé "Mort de la ménagère", de l'ouvrage de A.M.Macciocchi, *De la Chine*, Paris, 1971. Dans l'introduction de la réédition de 1974, l'auteur avoue modestement qu'elle n'a pas eu une seule virgule à changer à son livre. Le temps s'en est occupé depuis. Dans la même veine et publié à la même époque, on évitera de lire (sauf si l'on étudie l'histoire du maoïsme parisien) *Des Chinoises* de Julia Kristeva, autre tentative de trouver en Chine le complément imaginaire de ce qui manque aux bourgeoises bien-pensantes du Quartier Latin. Quant à l'œuvre de Han Suyin, il faut tout lire parce qu'on y trouve tout et son contraire. A l'exaltation de ces trois lutteuses pour les droits de la femme, on préférera le féminisme réfléchi d'une Danielle Elisseef dans *La femme aux temps des empereurs de Chine*, Paris 1988. Cette sinologue sérieuse connaît le long terme et sait mesurer le progrès à l'aune des dynasties, où le rôle de la femme fut loin d'être négligeable.

vocabulaire courant les miséreux (314), les *tendineux* (Lin Biao est appelé *ce vieil adolescent tendineux* (317), les hommes *musculeux* (383) et les mendiants *pustuleux* (327), il appelle à la rescousse l'épithète *besaceux* pour décrire les passants chargés comme des bêtes de bât (314). A Chongqing, il entre dans la nef humide et *pénombreuse* d'une église (289), néologisme formé sur le moule d'*ombreux* ou de *ténébreux*. Et à Shanghai, il évoque l'absence de la grande *théâtreuse* française, *une mimi pinson de la bohème riche* (1160). Le Littré connaît le mot (jeune personne qui s'exhibe au théâtre, vieilli), alors que *théâtreux* (ou *théâtreur*) sont inconnus au régiment. Mais d'autres morphèmes dérivationnels sont mis à contribution, dans des termes existants ou dans des dérivés créés de toute pièce : ceux en *-esque* comme dans l'association *forbanesque* (275) ou ceux en *-ment*, comme dans *des enfournements anarchiques et glapisseurs* (278). Un traitement séparé mériteraient les innombrables formations abstraites et généralisantes, dont la fonction est manifestement d'envelopper les êtres et les choses dans un magma informe et confus. Il y a les *vastitudes des espaces* (250), et la *fortitude des chrétiens jaunes* (125), il y a les *rapacités si fantastiques qu'elles en étaient devenues respectables* (1166), *l'inventivité dans les nullités sucrées* (89), *l'impécuniosité de Sun Yatsen* (262), la *putridité géante* du Mékong (372). Il y a les dérivés en *-erie*, qui vont de la *gueuserie* (275) aux *afféteries* (345) en passant par les *menteries* (403), la *mornerie* (117) et la *cucuterie* (181). On aura remarqué que ces attributs, recherchés sinon créés pour l'occasion, expriment tantôt la partie la moins favorable des phénomènes, tantôt une qualité qu'ils ont excessive. A côté d'un *grand flandrin* d'agencier (423) on trouve *ce bon farfadet* (411) de Deng Xiaoping; son guide Yao promène tantôt un *sourire fat* (117), tantôt un *regard faraud* (400). Dans le rayon habitat, les taudis ne sont pas assez sales et vétustes au goût de Bodard; il préfère les *bauges* (262) et les *galetas* (413). Nous entrons ainsi de plain pied dans l'esthétique de la laideur, où les hommes sont des *mochards* (316), et les femmes des *mijaurées* (199), des *déjetées* (377), des *loches grasses* (380) (poissons blancs ou limaces) ou des *vivandières* (345). Ce que les uns et les autres consomment est peu ragoûtant quand cela s'appelle de la *ragougnasse* (449), c'est-à-dire une cuisine infecte. A moins que ce soit les *dourillons* déjà cités *qui puent la pourriture et la charogne* (374). Ce qui sort de leur bouche se dit tantôt *amphigouri* (89), tantôt *chuchotis* (188), *vasouilli* (254) ou *hourvari* (315). Pour dénommer les jeunes moines bouddhistes, Bodard invente le terme *bonzillon* (195 et 376), à coup sûr calqué sur *moinillon*. S'il rencontre des soldats munis de fusils (cela arrive!), il s'agit de *tromblons* (368), (fusils de chasse démodés) et les sacs de victuailles deviennent des *bourriches* (381). Les peaux sont *tavelées* (276) ou *boucanées* (383), les vieilles ont des *cheveux d'étaupe* (390) et les vieux potentats sont *podagres* (souffrant de la goutte) (372).

4. L'accumulation nominale

S'il y a un mécanisme stylistique que Bodard exploite sans vergogne, c'est bien celui de l'énumération en parataxe, de la juxtaposition cumulative qui doit donner l'impression d'abondance et de grouillement. Car là où nous dirions « J'en passe et des meilleures », Bodard n'en passe pas une. Et il énonce souvent les meilleures. Cela tient à la fois des inventaires à la Prévert et des litanies des rogations. Pendant des dizaines de lignes, nous restons pris dans le même moule syntaxique, dans le tournis rythmé du même moulin tibétain, les alternances se limitant aux substitutions lexicales : encore un autre adverbe, encore un nouvel adjectif, encore un dernier substantif. Rien d'étonnant alors à ce que la plupart des mots rares ou recherchés qu'on vient de signaler se trouvent dans un contexte d'énumération. Un seul exemple, parmi les dizaines qu'on pourrait citer, suffira à illustrer cette tendance, exemple qu'il faut tronquer, abréger, interrompre sous peine d'être emporté par un torrent verbal qui met plusieurs pages à décollérer.

Un jaillissement minéral, l'explosion vers le ciel de pierres aux aspects ruiniformes, une déflagration géante, la terre qui hurle. Un capharnaüm, un labyrinthe, un écroulement de temples surhumains, un chaos, la nature comme une tempête, comme un champ de bataille de titans, une nature figée dans ses remous et ses tourbillons. Il y a des replis de dragons, des carapaces de tortue, des échines de rhinocéros, des défenses d'éléphants, des pics, des colonnes, des arches, des pont-levis, des châteaux. A la suite de quel feu, de quel brasier, la pierre refroidie s'est-elle moulée en ces épieux, en ses saillants, en ces voûtes ? (358)

Ce genre de syntaxe, rétive à la subordination, contraire à la belle période équilibrée, favorise l'accumulation de groupes nominaux, de phrases sans verbe, de grains de substantifs coordonnés en chapelets, puisque seuls comptent l'effet cumulatif découlant d'une juxtaposition répétitive et l'effet de variation produit par l'inlassable substitution lexicale. Cela donne, pour la description du Grand Monde du Shanghai d'antan, par exemple :

Ça beugle, ça brille. Les hurlements de l'opéra chinois, les rugissements des acteurs et aussi le remue-ménage des maquereaux, des maquerelles, des girls classées en une vingtaine de catégories mais qui toutes font des manières au sujet de leur cul. Des écrivains publics, des studios de photo, des barbiers, des devins, des diseuses de bonne aventure, des restaurants, la bouffe, le dégueulis. Yeux furetants, mains avides, la démesure des instincts et toujours l'exploitation, l'écrasement des faibles par les forts. L'intelligence mauvaise, celle de la haine, le goût de la monstruosité, la baleine empaillée où sont installés les WC, une fillette de huit ans très enceinte exhibée dans une cage avec à ses

côtés, tenu par une chaîne, un tigre abruti sur lequel on peut cracher.
(124)

La même technique sert à la description de Nankin Road, comme d'ailleurs pour des dizaines d'autres haut-lieux chinois, connus avant et après la révolution. Car lorsque Bodard commence par dire, comme c'est le cas ici, *on y trouve de tout* (114), le lecteur ne doit pas espérer s'en tirer avec un condensé de l'achalandage; c'est l'inventaire exhaustif qui l'attend, jusqu'à épuisement du vocabulaire. A vrai dire, l'épuisement se fait attendre. Car quand Nankin Road l'Ancienne est campée, quand l'innommable est nommé et l'innombrable énuméré, il faut bien en venir à Nankin Road de 1986, qui a changé de nom et d'aspect. Et il faut bien déchanter, car il ne reste plus rien de tout cela. Or voici la suprême astuce bodarienne : alors que tout semble tomber à plat, il parvient à nous redonner le tournis en entonnant une nouvelle mélodie sur le mode « Mais où sont les neiges d'antan ? » En effet, si tant de choses attirantes brillent actuellement par leur absence, on peut toujours en refaire l'inventaire par un constat de défaut : mais où sont les scènes anciennes, l'acrobatie, les astuces, où sont les flamboyants étalages, les matières miraculeusement travaillées, etc.(117) Le mécanisme central de ce style, on le voit, est la nominalisation à outrance. Ici encore, un seul exemple parmi beaucoup :

Tout est prêt, nous pouvons prendre place à table. Une belle vaisselle, des assiettes en vrai ou faux Sèvres, des cristaux. Comme symbole de l'étiquette, des petits cartons avec les noms des convives en belle écriture moulée, bien appliquée. Les politesses, les préséances. L'adjudant, martialement, met de l'ordre dans le troupeau. Chacun à sa place. Le bruit des cuillères ramassant la soupe et la portant à de vieilles lèvres qui découvrent des dents jaunies ... (159).

Du croisement de ces techniques résulte un débit haletant, une écriture ahanante toujours proche de l'essoufflement, un rythme saccadé qui est aux antipodes du bercement équilibré en périodes.

5. Du non-lieu à la dislocation

Pour qui s'intéresse à la structure de la langue chinoise, il y a ici une coïncidence troublante. On sait que la traduction mot à mot d'un texte chinois en français donne au premier abord cette impression d'une juxtaposition linéaire de mots ou de groupes de mots, auxquels il faudra superposer moult fonctions, régimes et accords avant d'aboutir à une phrase, à un texte « lisibles ». C'est là une particularité partagée par toutes les langues jadis dites isolantes : les mots, souvent invariables, s'agencent dans un certain ordre, dont il faut tirer le niveau de dépendance et de subordination. On peut s'en faire une idée approximative en se référant aux

constructions absolues qui subsistent en français moderne. Lorsqu'on dit : « Enfant, il jouait comme tous les enfants », ce premier mot de la phrase, le substantif *enfant*, exerce en réalité la fonction d'une circonstancielle de temps. On veut dire en fait : *dans son enfance* ou *lorsqu'il était enfant*. Or, ce qui en français n'est qu'une survivance décorative, un atavisme marginal, est en chinois la règle. Quand on est habitué à exprimer la grande majorité des liens syntaxiques au moyen de déclinaisons, de conjugaisons, d'affixes, de désinences et autres prépositions, cette parataxe isolante n'a au premier abord ni queue ni tête. Les points de repère habituels font défaut, les balises ne sont pas celles qu'on attend. Tout semble baigner dans un désordre convenu, dans lequel les autochtones se retrouvent pourtant sans peine.

Or, on est tenté de rapprocher cette parataxe isolante et désorientante du style de Bodard, avec ses énumérations nominales, ses chapelets de syntagmes juxtaposés, ses groupes de mots parallèles. Pourtant, force est d'écarter aussitôt cette influence linguistique directe. Certes, l'enfant de l'ambassadeur de France à Chengdu parlait parfaitement le chinois que son « amah » lui avait appris, mais il n'en comprend et n'en parle plus un traître mot aujourd'hui, ce qu'il déplore d'ailleurs amèrement. Il ne peut donc être question d'interférences, fussent-elles stylistiques, comme c'est parfois le cas chez des auteurs bilingues ou qui écrivent dans une langue non maternelle. Ces derniers adoptent en effet inconsciemment des procédés stylistiques découlant de la morphologie de leur langue maternelle et en tirent ou bien une plus-value esthétique (le lecteur trouve que c'est joliment dit, alors que c'est simplement une transposition mot à mot d'une tournure propre à la langue maternelle de l'auteur), ou bien une moins value en compréhension (on devine ce que l'auteur veut dire, mais il y aurait de moyens bien plus simples pour l'exprimer. C'est là un phénomène sur lequel Hagège attira encore récemment l'attention à l'émission *Apostrophes*, lorsqu'il fut invité à se prononcer sur un roman qu'un jeune Chinois⁵⁷ avait écrit directement en français (avec l'aide d'amis français). Il fit remarquer très justement que certains effets stylistiques favorablement évalués par les lecteurs présents n'étaient dus qu'aux contraintes morphologiques du chinois, langue dans laquelle l'ouvrage avait été non pas écrit mais tout de même conçu par l'auteur. Et il indiqua entre autres l'emploi des verbes français au présent, qui relève à première vue d'un choix stylistique délibéré, mais qui n'est autre qu'une transposition de formes chinoises non marquées ou atemporelles. Rien de tel ne vaut évidemment pour Bodard, dont le bilinguisme franco-chinois remonte à sa lointaine enfance mais qui, une fois rapatrié, devint monolingue français et le resta. Il n'est donc pas question d'expliquer sa parataxe

⁵⁷ Il s'agit de Ya Ding, *Le sorgho rouge*, Paris, 1987. A la lecture de ce roman très réaliste, on ne peut qu'être frappé par ce même style saccadé qui résulte d'une avalanche de constructions absolues, de phrases nominales, d'énumérations en parataxe. En l'occurrence, il serait intéressant de voir l'exacte part qu'ont prise dans la réécriture les amis français de l'auteur, Joëlle Neudin et Christian Thimonier.

obsédante par quelque substrat chinois, à moins de conjecturer qu'il ingurgita ce goût particulier avec le lait de sa nourrice chinoise.

Il reste pourtant à reconnaître une voie d'accès moins directe. Elle donne sur un espace peu fréquenté où le style se fait l'allié d'une vision de l'autre ou de l'étranger, parfois à l'insu de l'auteur. Il y a plus de vingt ans déjà, dans la préface de son ouvrage *Les mots et les choses*, Michel Foucault situait le lieu de naissance de son livre dans un texte de Borges, où l'auteur évoque une « certaine encyclopédie chinoise ». Dans celle-ci, les animaux sont classés selon une taxinomie tout à fait bizarre, qui a cependant la vertu d'illustrer le charme exotique d'une autre pensée, c'est-à-dire, la limite de la nôtre, l'impossibilité nue de penser cela.⁵⁸ Jugeons plutôt. Les animaux s'y divisent en a) appartenant à l'Empereur, b) embaumés, c) apprivoisés, d) cochons de lait, e) sirènes, f) fabuleux, g) chiens en liberté, h) inclus dans la présente classification i) qui s'agitent comme des fous, j) innombrables, k) dessinés avec un pinceau très fin en poil de chameau, etc. Or Foucault trouve significatif que Borges situe le lieu d'origine de ce classement distordu en Chine « dont le seul nom constitue pour l'Occident une grande réserve d'utopies ». Comme si la Chine était le lieu par excellence d'où la logique des ensembles est exclue; où les Bourbaki n'ont jamais pénétré; où sévit une logique tortueuse et retorse qui juxtapose, sépare et isole les concepts dans un espace quadrillé au cordeau; où les objets occupent des cases identiques dans l'espace imaginaire, semblables en cela aux idéogrammes qui viennent se ranger dans des quadrilatères identiques du cahier de l'écolier, du rouleau du calligraphe ou de la page du typographe. Curieux paradoxe que cette occupation régulière et monotone de l'espace, cette « civilisation de digues et de barrages sous la face éternelle du ciel ... répandue et figée sur toute la superficie d'un continent cerné de murailles ».⁵⁹ Spatialisation méticuleuse, répétitive et totale certes, mais qui pour l'essentiel découpe en lambeaux, en lopins, en terrasses; autrement dit, qui sépare, qui démembre et lotit jusqu'à ce que, à nos yeux épris d'hypotaxe et de subordination, l'infinie variété épars ne semble plus obéir à aucune régie, à aucun régime. Pour l'Occident qui ne comprend qu'au travers d'éléments, d'ensembles, de sous-ensembles, de familles, de groupes, voici l'espace « disloqué » au sens étymologique du terme, un espace qui n'est plus un *locus*, un lieu de rassemblement de choses éparses sous un regard unique, un lieu de compréhension. Comme l'écrit Michel Serres en commentant l'organisation de l'espace chinois, « la route est coupée, elle s'étrangle, elle nous étrangle. Nul chemin de connaissance ne va vers le cultivateur chinois. »⁶⁰(6) Nous touchons peut-être ici à l'insuccès, voire à la faillite de toutes les entreprises occidentales en Chine, qu'elles soient de type mercantile, missionnaire ou idéologique. Car tant le christianisme que le matérialisme dialectique suggèrent et exigent un universel lieu

⁵⁸ Michel Foucault, *Les mots et les choses*, Paris 1966, p.7.

⁵⁹ Michel Foucault, *op. cit.*, p.8.

⁶⁰ Michel Serres, *Détachement, apologue*, Paris 1983, p. 10.

de clarté, où la vérité coule de source, vérité déductive qui emprunte des voies balisées, vérité à l'abri des « chemins qui ne mènent nulle part », et par dessus tout, vérité rétive à l'absence de chemins.

Or cette logique triomphante et tyrannique n'est en Chine qu'un produit d'importation. Ses réseaux arborescents, ses filières ramifiées semblent clamer haut et fort que tous les ruisseaux vont à la mer ou que tous les chemins mènent à Rome. Mais cette rationalité une, totale et tentaculaire se heurte à une dislocation millénaire faite de chemins qui s'enlisent, d'embranchements qui donnent sur le vide, de carrefours condamnés. L'apparent désordre qui en résulte semble organisé par une autre raison, réfractaire à l'intégration et à l'assimilation. Elle affecte de laisser les êtres et les choses extérieurs les uns aux autres, voisins mais isolés par les cloisons mitoyennes, juxtaposés mais définitivement séparés. C'est la victoire de la parataxe sur l'hypotaxe, du coordonné sur le subordonné. Victoire qui se traduit dans l'extériorité des plans dans la peinture chinoise classique, où le nuage fonctionne comme séparateur, sans que nul arrière-fond ne permette de reconstituer le panorama, le point de vue intégral.⁶¹ Victoire reflétée dans la poésie chinoise classique qui se satisfait du simple énoncé de quelques motifs récurrents, de l'énumération linéaire des choses perçues et dont le tracé calligraphique occupera les cases d'un espace géométrique convenu.⁶² Victoire qu'on retrouve enfin et surtout dans le penchant isolant de la langue et de son écriture idéographique. Quoi d'étonnant à ce que cette singularité conceptuelle s'exprime dans l'ordonnancement de l'espace, dans la conception des sites et cités, dans l'occupation du lieu ? Et jusque dans les termes du raisonnement où les rapports, pour nous contraignants, entre sujet et prédicat se dissolvent et se diluent. Ricci espérait attirer les lettrés chinois de son temps « à notre cause », c'est-à-dire au christianisme, en leur enseignant d'abord la logique aristotélicienne. Gernet a établi récemment que cette tentative était d'emblée vouée à l'échec, pour la simple raison que les contraintes logiques des langues indo-européennes, et plus particulièrement du grec, ne se laissent pas nécessairement traduire ou transposer en chinois.⁶³ C'est ainsi que pour Ricci, il était universellement évident qu'un cheval blanc devait dépendre de (être régi par, appartenir à) la classe des chevaux. Pour ses interlocuteurs chinois, il pouvait tout autant relever de l'ensemble des objets blancs, des animaux blancs ou du blanc tout court.

6. Un désordre d'un autre ordre

Ces développements semblent nous avoir entraîné loin de notre sujet. En fait nous n'avons jamais quitté Bodard. En le voyant enfile ses grains de chapelets

⁶¹ Sur ce point, on lira l'excellente étude de Hubert Darnisch, *Théorie du nuage*, Paris, 1982, surtout p.277 et suiv.

⁶² Voir de François Cheng, *L'écriture poétique chinoise*, Paris 1977.

⁶³ Jacques Gernet, *Chine et christianisme; action et réaction*, Paris, 1982.

nominaux, en l'écoulant entonner ses interminables litanies, une double évidence s'impose à nous. Il parle de la Chine sans nul doute, d'une Chine « de ses yeux vue », d'une Chine dont la présence incontournable est toujours profilée sur une Chine absente, que l'homme mûr associe aux beaux jours de son enfance. Regard oblique qui se veut volontiers complice du décadent, d'une atmosphère fin de règne. Regard fureteur aussi qui fouille les décombres du passé et découvre derrière les façades plâtrées la béance du présent. Façon de voir doublée d'une façon de parler, et c'est la seconde évidence. Car nous sommes en présence d'un phénomène à mi-chemin entre les contraintes linguistiques et les latitudes stylistiques. Les monuments et paysages évoqués, les événements narrés, les personnages campés sont indubitablement marqués au sceau vermillon, mais la « façon de dire » elle-même est tout aussi empreinte de chinoiserie. J'entends par là que l'extrême diversité lexicale, jointe à une syntaxe éparse et démembrée, convient parfaitement à la confection d'un tableau en *opus incertum*: la juxtaposition cumulative épouse alors la masse des sujets et objets dans leur isolement réciproque. Mais l'énumération nominale en parataxe s'avère aussi d'une efficacité redoutable pour suggérer le grouillement apparemment désordonné de la termitière.⁶⁴ Au niveau des individus qui se jouxtent dans un côte à côte inextricable, l'éparpillement s'oppose à un dessein ordonné. Ce désordre n'est frappé d'alignement qu'à un niveau supérieur où se secrète la signification. Pour illustrer cet autre ordre, trois images viennent à l'esprit. D'abord celle déjà évoquée de la feuille quadrillée de l'écolier, où chaque idéogramme doit venir se loger dans un carré de même dimensions, quel qu'en soit le nombre de traits. Ensuite la manifestation gigantesque de milliers de gardes rouges portant chacun une pancarte carré d'égale dimension sur laquelle est peinte en couleur une tache indéfinissable; jusqu'à ce que, au moment convenu, tous brandissent leur carton, et que de cette juxtaposition de sous-signes naisse d'un seul coup un signe gigantesque : le portrait de Mao Zedong. Troisième et dernière image, celle des alvéoles patiemment construites par les abeilles ouvrières, chacune s'occupant d'un espace séparé et ignorant l'architecture d'ensemble. De la superposition de ces trois images se dégage une configuration incertaine qui me paraît pourtant éminemment représentative à la fois de la Chine millénaire dans ces conditions socioculturelles propres, et du regard ethnocentrique que l'Occident lui a prêté depuis les premières expéditions « à la Chine ». Que ce désordre apparent, cet émiettement du sens en sous-signes accolés, puisse se refléter dans la respiration saccadée d'un texte, dans le rythme syncopé d'un style, me paraît suffisamment rare pour que le phénomène soit relevé et salué comme il se doit.

⁶⁴ L'image de la fourmilière, évoquée par les Occidentaux pour qualifier la Chine tant traditionnelle que révolutionnaire, fut maintes fois condamnée comme fleurant le racisme. On doit à la vérité que les Chinois eux-mêmes s'en servirent souvent, surtout pendant le "Grand Bond en Avant", pour stimuler le zèle et le rendement.

Chevaux de trait et chevaux des Tang

Dans une des célèbres *Lettres édifiantes et curieuses de Chine* (Vissière, 1981, 468), le Père Bourgeois se plaint de la difficulté d'apprendre le chinois. « Je puis vous assurer, dit-il, qu'il ne ressemble en rien à aucune langue connue. Le même mot n'a jamais qu'une terminaison ; on n'y trouve point ce qui dans nos déclinaisons distingue le genre et le nombre des choses dont on parle. Dans les verbes, rien ne nous aide à faire entendre quelle est la personne qui agit, si elle agit seule ou avec d'autres. En un mot, chez les Chinois, le même mot est substantif, adjectif, verbe, adverbe, singulier, pluriel, masculin, féminin, etc. ».⁶⁵

Comme le font remarquer les éditeurs, l'épistolaire qui est non seulement missionnaire mais également « honnête homme », sait qu'au XVIII^e siècle, une lettre austère adressée à une dame du monde serait considérée comme une impardonnable faute de goût. Le bon Père adopte donc un ton badin qui lui permet de forcer un peu le trait, voire de frôler la caricature. C'est *cum grano salis* qu'il faut comprendre des expressions aussi tranchées que *ne ressemble en rien* ou *à aucune autre langue connue*. Il n'en reste pas moins que le chinois, hier comme aujourd'hui, représente un casse-tête du même nom pour tout débutant dont la langue maternelle connaît variation de formes par désinence verbale, flexion, dérivation, en un mot, ce qu'on pourrait appeler, d'une expression approximative qui ne se veut pas scientifiquement fondée, une « morphologie indo-européenne ». Pour le linguiste par contre, cette « déficience morphologique » constitue un des plus salutaires dépaysements : la grande stabilité des formes, la juxtaposition de monosyllabes invariables dont les fonctions et les rapports syntaxiques se devinent grâce à la place qu'ils occupent dans la phrase, au jeu des rythmes et parallélismes, à la présence de quelques rares particules et, dans la langue parlée, à l'intonation segmentale (accents de mots) et suprasegmentale (intonation de phrases), tout cela constitue une éclatante illustration du principe d'A.Martinet selon lequel « nous ne sommes assurés de retrouver, dans une langue dont nous abordons l'examen, aucune des distinctions, aucune des catégories, phonologiques ou grammaticales, auxquelles nous a habitués notre expérience linguistique antérieure ».⁶⁶ Or, parmi les langues qui résistent le mieux aux tentatives universalistes que ce principe combat, le chinois occupe à coup sûr une place de choix.

⁶⁵ I. et J.L.Vissière, *Lettres édifiantes et curieuses de Chine* par les missionnaires jésuites, 1702-1776, Garnier-Flammarion, Paris, 1979, p.468.

⁶⁶ A. Martinet, *Éléments de linguistique générale*, Albin Michel, Paris, 1960, p.44.

Et pourtant, si son système phonologique nous paraît déjà d'une complexité peu habituelle, si en outre les « structures syntaxiques » telles qu'on les comprend dans l'analyse des langues occidentales, brillent le plus souvent par leur absence en chinois, c'est d'abord et avant tout dans le domaine morphologique que les tentatives d'assimilation ou de réduction aux choses connues semblent vouées à l'échec. Comme le résume bien J.Gernet, « le chinois présente cette particularité étrange parmi les langues du monde de ne posséder aucune catégorie grammaticale qui soit distinguée de façon systématique par la morphologie : rien n'y différencie apparemment un verbe d'un adjectif, un adverbe d'un complément, un sujet d'un attribut. A vrai dire, ces catégories n'ont d'existence en chinois que par référence implicite ou arbitraire à d'autres langues qui les possèdent ». ⁶⁷ La leçon est claire : n'allons pas chercher ailleurs la réplique de ce qui nous est familier. Nous risquons de n'y trouver que ce que nous y avons subrepticement introduit au préalable en sorte que le bénéfice en compréhension serait illusoire.

Mais faut-il en conclure pour autant qu'une langue comme le chinois est définitivement sans commune mesure avec les autres langues naturelles ? En d'autres termes, est-on fondé à remplacer la prudente réserve d'A.Martinet (*nous ne sommes assurés à retrouver aucune des distinctions ...*) par l'affirmation péremptoire *nous sommes assurés de ne retrouver aucune distinction ...* ? La plus élémentaire sagesse commande, ici comme ailleurs, de ne pas trancher avant d'avoir interrogé les faits. C'est ce que nous nous proposons de faire en examinant la structure du mot composé, traditionnellement considérée comme éminemment morphologique, et en nous demandant ce qui peut ou ne peut pas y être comparé en chinois.

Pour fixer les idées et nous accorder sur la terminologie dont on se servira pour les évoquer, partons d'un exemple simple.

- (1) cheval
- (2) le cheval blanc
- (3) Le cheval est blanc.

Sans nous appesantir ici sur les multiples problèmes de définition (qui sont importants et intéressants, mais nous mèneraient trop loin), convenons d'appeler (1) un mot, (2) un groupe de mots ou syntagme, (3) une phrase ou proposition (selon les conventions de l'orthographe, cette dernière commence d'ailleurs par une majuscule et se termine par un point). Tout locuteur francophone, qu'il soit linguiste ou non, saisira spontanément la différence qui sépare les exemples (1) et (3). En effet, *cheval* est un mot isolé dans (1), un mot qui a une signification bien définie mais sur lequel n'est fourni aucun renseignement supplémentaire. Dans (3) par contre, on parle de quelque chose (*le cheval*) et on en dit quelque chose (*il est blanc*). L'homme de la rue sera cependant bien en peine de saisir le statut

⁶⁷ J.Gernet, *Chine et christianisme ; action et réaction*, Gallimard, Paris, 1982, p.325.

particulier de l'exemple (2) par rapport à (1) et (3), et il n'est pas certain que le linguiste lui-même puisse s'acquitter aisément de cette tâche. C'est que le groupe de mots (2) occupe une position intermédiaire entre le mot et la phrase, position définissable en termes de ressemblance et de différence. En effet, tout comme le mot (1), le syntagme (2) représente un concept dont la compréhension et l'extension peuvent être décrites et comparées. D'autre part, tout comme la phrase (3), le syntagme (2) est constitué de plusieurs mots (unités lexicales ou lexèmes) et ceux-ci se trouvent dans un rapport hiérarchique bien établi. Sans vouloir recourir à la terminologie scolastique de substance et d'accident, on voit que, dans les deux cas, il y a un noyau accompagné d'un satellite : la qualité blanc est attribuée au concept 'cheval'. La seule différence est que cette attribution « prédicative » est effectivement exprimée en (3) au moyen d'un verbe conjugué. Nous verrons que, même à ce niveau, qu'on peut appeler rudimentaire, il existe des différences appréciables entre la conceptualisation telle qu'elle apparaît dans la langue chinoise et celle qui prévaut dans les langues occidentales.

En attendant, comparons le syntagme (2) à quelques autres exemples qui y ressemblent à première vue :

- (4) le cheval vapeur
- (5) le cheval de trait
- (6) le cheval de retour

On s'aperçoit que ces trois groupes de mots ou syntagmes diffèrent essentiellement de (2) par une plus forte cohésion entre le noyau et le déterminant, ce qui se vérifie aisément lorsqu'on tente de leur appliquer le procédé de l'expansion : on ajoutera sans problème un second qualificatif à (2) – par exemple : *le cheval blanc et musclé* – alors que rien de tel n'est admis dans les cas (4) à (6). Mais en outre, chacun de ces derniers se démarque encore d'une façon particulière de (2). L'exemple (4) est représentatif de ce que l'analyse grammaticale traditionnelle a souvent appelé un « composé » ou un « mot composé » au sens strict, à savoir une unité lexicale formée de deux lexèmes pouvant figurer de façon autonome dans des phrases. Or quelle est exactement la différence entre le statut linguistique de *le cheval blanc* et celui de *le cheval vapeur* ? Le déterminant est un adjectif dans le premier cas et un substantif dans le second ? Cela n'est pas évident, puisqu'il nous suffit de faire précéder l'un et l'autre d'un article pour qu'ils soient tous deux substantifs (*le blanc, la vapeur*) et que d'autre part, le seul voisinage d'un substantif leur confère volontiers à l'un et à l'autre, comme c'est le cas ici, une fonction adjectivale. Il faut chercher la véritable différence du côté du contenu : le composé (4) ne dénote plus 'un cheval en chair et en os' mais 'une mesure d'énergie obtenue par l'association de la force de traction d'un cheval et la poussée de la vapeur'. Le concept visé est l'unité de mesure et c'est lui qui donne à l'expression composée (4) cette cohésion indissoluble qui manque à (2). Cette

même différence caractérise l'exemple (6), obtenue cette fois par métaphorisation : l'expression ne dénote pas 'un cheval' mais 'une personne qui n'en est pas à sa première infraction ou erreur, un récidiviste'. Le cas est différent du précédent en ce que le déterminant contient une particule de liaison (*de*). Mais cette particularité formelle n'affecte en rien le statut sémantique de l'expression. Il existe d'ailleurs en français des doublets comprenant d'une part un composé du type (4) et d'autre part un syntagme du type (5) ou (6) : *la volonté divine/la volonté de Dieu, la maison paternelle/la maison du père*. On pourrait utilement peser le pour et le contre d'une terminologie unique pour les deux formes : c'est ce qu'a tenté A.Martinet, pour qui le pour l'emporte, et qui propose de les coiffer du seul terme « synthème ».⁶⁸ Il nous semble, quant à nous, que si l'on considère les expressions (4) et (6) sous l'angle du contenu, il y a des raisons suffisantes pour les appeler toutes deux des « composés ». La même considération vaut pour l'exemple (5), obtenu par réduction sémantique: il s'agit en effet d'une race de chevaux ou d'un sous-groupe de l'espèce chevaline. Le déterminant de trait comporte en outre un substantif dont l'origine, dans cette acception, remonte au XII^e siècle et qui n'est plus guère employé de nos jours pour dénoter l'action de tracter ou de tirer. Bien entendu, cet usage vieilli ajoute encore à la force de cohésion de l'expression, comme le fait en général tout ce qui s'oppose à la transparence des syntagmes clichés ou figés.

On s'aperçoit donc que si l'on veut bien considérer les choses sous l'angle conceptuel ou dénotatif, il y a de bonnes raisons pour distinguer nettement les cas (4) à (6) du cas (2). On verra aussi que si l'on peut aisément former la phrase (3) à partir du syntagme (2), il n'en va pas de même pour les trois exemples suivants. Que dire en effet de la forme et du contenu de phrases telles que *Le cheval est vapeur* ; *Le cheval est de trait* ; *Le cheval est de retour*, sinon qu'à des degrés et des titres divers, elles échappent aux systèmes syntaxique et sémantique du français moderne ?

L'intérêt principal d'une comparaison entre les structures morphologiques qu'on vient d'évoquer et leurs « équivalents » chinois réside dans le fait que la parataxe morphologique (songeons à *cheval-vapeur*, mais aussi à *poisson-scie*, *chat-tigre*, *prêtre-ouvrier* etc.) constitue un phénomène marginal en français, alors qu'elle est d'une application courante en chinois. Toutefois, pour éviter de comparer l'incomparable, dressons l'inventaire de ce qui, selon notre point de vue occidental, semble « faire défaut » en chinois. Tout d'abord, comme c'est le cas du latin classique, le chinois ne connaît pas l'article. Il ne marque donc pas au moyen de catégories morphologiques la différence entre *cheval*, *le cheval*, *un cheval*, *des chevaux*. Toutes les expressions françaises qu'on vient de citer se traduisent indifféremment par le seul lexème *ma*.⁶⁹ L'équivalent du syntagme (2) *le cheval*

⁶⁸ A.Martinet, « Le mot », dans *Problèmes du langage*, Collection Diogène, Gallimard, Paris, 1966, pp. 39-53.

⁶⁹ Pour la transcription des caractères chinois, nous suivons les conventions dites *pinyin*, sans pour autant affubler les voyelles des accents qui indiquent les trois ou quatre tons segmentaux et qui ne sont d'aucune utilité pour notre exposé

blanc se dit *bai ma* et s'écrit de deux caractères, juxtaposés dans cet ordre, qu'on se dispense de reproduire pour éviter des frais à l'imprimeur. Soyons surtout attentifs à l'ordre des mots : le déterminant précède le noyau. Mais n'en déduisons pas pour autant que *bai* est un adjectif et *ma* un substantif. Selon les contextes, en effet, *bai* sera l'équivalent de *blanc*, de *le blanc* ou *la blancheur*, de *rendre blanc* ou *blanchir*, etc. De même *ma* sera l'équivalent de *cheval* mais aussi de *chevaux*, de *du cheval*, de *chevalin*, d'*équestre*, etc. Selon nos catégories donc, le *ma* dans *bai ma* a une fonction substantivale et *bai* une fonction adjectivale. Mais lorsqu'on inverse l'ordre des mots (*ma bai*), les deux termes échangent leur fonction, *ma* devenant adjectival et *bai* substantival. *Ma bai* pourrait se traduire alors par *le blanc du cheval*, *la blancheur chevaline*, tout comme le *ma dao* est le 'couteau du cheval' (*sabre de cavalerie*) et le *ma fu*, l'homme du cheval (*palefrenier*) – songeons au *mafu* évoqué par L.Bodard dans *Monsieur le Consul*.⁷⁰ Pareillement *bai*, qui a une fonction adjectivale dans *bai ma*, revêtira une fonction substantivale pour signifier 'éclat', une fonction verbale pour signifier 'rendre clair' (déclarer), une fonction adverbiale pour signifier 'gratuitement', 'en vain', mais aucune de ces fonctions n'altérera en rien la forme du mot.

Cependant, toutes ces différences étant actées, avons-nous au moins le droit de considérer qu'étant donné l'ordre des mots dans *bai ma*, c'est *bai* qui détermine *ma* et non l'inverse ? En d'autres termes, la propriété 'blanc' y est-elle attribuée à 'cheval' de telle façon que la compréhension du nouveau concept ('cheval blanc') soit supérieure à celle de 'cheval' (il y a plus de conditions à remplir pour être un cheval blanc que pour être un cheval) et que l'extension en soit inférieure (il y a moins de chevaux blancs que de chevaux tout court) ? C'est ce qu'on serait tenté de penser en tablant sur les prémisses d'une logique « universelle » et c'est d'ailleurs exactement ce qu'expliqua le jésuite Matteo Ricci à son public chinois : « Considérons le terme *cheval blanc* dans lequel nous avons les mots *blanc* et *cheval*. Le cheval est la substance (ce qui est établi par soi-même) et le blanc est l'accident (ce qui s'appuie sur autre chose). Même s'il n'y avait pas de blanc, il y aurait tout de même un cheval ; tandis que s'il n'y avait pas de cheval, il ne pourrait y avoir de blanc. Donc blanc est accident. Si l'on compare ces deux catégories, (on dira que) tout ce qui est substance est premier et noble et (que) tout ce qui est accident est second et vil. »⁷¹. Mais les Chinois ne l'entendent pas de cette oreille. En effet, l'un de leurs « sophistes » du troisième siècle avant Jésus-Christ avait déjà accordé aux deux mots un statut égal, *bai* indiquant dans ce cas la couleur de l'objet et *ma* la forme. Autrement dit, la collocation des deux mots, dont le statut grammatical est ressenti par les Chinois comme équivalent, fait qu'ils n'ont aucun besoin de leur attribuer des rapports d'hypotaxe ou de subordination, comme nous le faisons en disant que *blanc* n'est qu'un déterminant, un prédicat, un aspect attribué à *cheval*. S'il avait été contemporain de Ricci, Gosung Long (le sophiste

⁷⁰ L.Bodard, *Monsieur le Consul*, Grasset, Paris, 1973.

⁷¹ Cité par J.Gernet, *op.cit.*, p.329.

en question) lui aurait répondu avec une belle assurance – « En effet, si nous enlevons le blanc, il reste toujours le cheval, et si nous enlevons le cheval, il reste toujours le blanc ». Les deux parties du syntagme ne sont donc pas vues comme noyau et satellite, encore moins comme substance et accident.

Pourtant, objectera-t-on, le chinois offre le choix entre deux ordres de mots (en l'occurrence *bai ma* et *ma bai*) et à chaque ordre correspond une accentuation différente qui donne au dernier élément énoncé une préséance sur celui qui précède. En effet, même si les appellations, familières aux linguistes, de substantif/adjectif, substance/accident, thème/propos, sujet/prédicat, etc. sont toutes plus ou moins inadéquates pour expliquer le syntagme chinois, même si l'expression chinoise révèle une conceptualisation différente de la nôtre (préférant la juxtaposition à la subordination, la parataxe à l'hypotaxe), il reste que l'énonciation même oblige le locuteur à instaurer un déséquilibre entre les deux éléments : il faut nécessairement commencer par l'un et terminer par l'autre ou vice versa. Ceci est particulièrement frappant quand on analyse le système toponymique chinois, tant pour la dénomination des provinces et des régions que pour celle des montagnes, des cours d'eau, des villes, des parcs, des quartiers, etc. Il s'agit en grande partie d'une combinatoire des points cardinaux (*bei* = nord, *nan* = sud, *dong* = est, *xi* = ouest) avec les principales caractéristiques physiques (*shan* = montagne, *jiang* ou *he* = fleuve, *hai* = mer ou lac, etc.). Pour savoir à partir de quel élément naturel la province, la région, etc. ont été dénommées, il suffit d'identifier le dernier élément du composé. Ainsi le Shandong est une province appelée l'est (*dong*) des montagnes (*shan*) et le Shanxi une province appelée l'ouest (*xi*) des montagnes (*shan*). Sachant que fleuve se dit *he*, on retrouve sans peine l'origine des noms des provinces Hebei (le nord du fleuve) et Henan (le sud du fleuve). De même sachant que *jing* signifie 'capitale' ou 'cour impériale', on voit que Beijing(Pékin) est appelée la 'capitale du nord' et Nanjing la 'capitale du sud'. Sachant que lac ou mer se disent *hai*, le lecteur trouvera aisément l'étymologie de Hainan (île située dans la Mer de Chine méridionale, au large de Hanoi) et de Beihai (parc avec lac situé au nord de la Cité Interdite à Pékin). La Chine elle-même est conceptualisée par les Chinois comme le pays (*guo*) du centre ou du milieu (*zhong*), ce qui donne le composé *zhongguo*. On s'aperçoit qu'en tout état de cause, c'est le dernier élément qui fonctionne comme base du composé et qui donne dans la traduction française la composante substantivale. On voit aussi que l'ordre des mots est inverse à celui que connaît le français, tout au moins dans des composés du type *cheval-vapeur*, *poisson-scie*, etc. puisque

(a) pays (du) milieu = *zhong guo*

(b) milieu (du) pays = *guo zhong*.

Pour boucler la boucle, revenons à nos exemples (2) *le cheval blanc* et (3) *Le cheval est blanc*, pour nous demander si le chinois exprime la différence entre le

simple syntagme et la phrase qui contient une attribution prédicative, exprimée en (3) par la copule *est*. La réponse est que le chinois dispose de verbes d'existence (*shi* et *you*, par exemple) mais que leur présence dans une phrase du type (3) constitue un cas marqué, c'est-à-dire qu'il faut une raison spéciale (par exemple, réponse à un doute ou à une dénégation) pour qu'on y ait recours. Contrairement à certaines langues indo-européennes, entre autres le latin classique, où l'absence de copule exige une motivation spéciale (par exemple, une affirmation présentée comme vérité universelle : *Homo homini lupus*⁷²), l'absence de verbe d'existence dans une phrase chinoise de ce type est la règle normale. Hormis l'intonation, il n'y a donc pas de marque spéciale indiquant que nous avons affaire tantôt à un syntagme (*ma bai* = le blanc du cheval), tantôt à une phrase (*ma bai* = le cheval est blanc). Pareillement, à l'équivalent chinois de la question de politesse *ni hao* (litt. toi bien?, tu vas bien ?) on répondra *wo hao* (litt. 'moi (être) bien', en fait 'je vais bien'. On pourrait en conclure, en toute bonne logique occidentale, dirons-nous, que c'est alors *hao* qui prend ici une fonction verbale, à condition toutefois de ne pas oublier que ceci n'a aucun sens pour le locuteur Chinois, à moins qu'il ne soit obligé de faire comprendre la structure de sa langue aux *huren* (étrangers) et plus spécialement aux *faguoren* (Français).

Ce qui précède sur la structure du « composé » chinois n'est pas de nature à désorienter outre mesure le spécialiste des langues germaniques, pour qui le débat sur les composés n'est jamais clos. En effet, même si le chinois ne possède pas d'article ni la variation des formes lexicales (à l'inverse de l'allemand *das weisse Pferd* = le cheval blanc), même si les composantes d'un composé chinois ne s'agglutinent pas au moyen de morphèmes de liaison (à l'inverse du néerlandais *paardestaart* = queue de cheval, *paardendief* = voleur de chevaux), même si dans la forme écrite (entendons l'écriture idéographique et non la transcription *pinyin* ou autre) la cohésion de certains syntagmes n'est pas marquée par un trait d'union ou par la suppression du blanc entre les composantes (comme c'est le cas dans l'anglais *horse-flesh* = viande de cheval ou *horse-boy* = palefrenier), il reste que le « composé » chinois est structuré selon la même parataxe morphologique que le composé germanique. Autrement dit, et pour renouer avec la terminologie d'Yngve, ils semblent tous deux régis par une « récursivité à gauche ».⁷³ Prenons un syntagme français du type nominal, avec des sous-groupes enchâssés, tel que *le fils du boulanger de la rue des rosiers*. Considérons *le fils* comme base du syntagme et la suite comme trois déterminants dont l'ordre indique la dépendance (*des rosiers* détermine *la rue*, *de la rue des rosiers* détermine *le boulanger* et *du boulanger de la rue des rosiers* détermine *le fils*). Nous pouvons alors représenter la structure du syntagme comme étant (7), où A est la base.

⁷² Voir à ce propos E. Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, Gallimard, Paris, 1966, p.187 et suiv.

⁷³ H. Yngve, « A model and a hypothesis for language structure », *Proceedings of the American Philologic Society*, vol. 104, (1960) pp. 444-466.

(7) ((((A) B) C) D)

Si l'on spatialise la parole de gauche à droite dans l'écriture, comme c'est le cas en français et en chinois moderne (mais pas en arabe, par exemple), on s'aperçoit que cette structure s'étend à partir de sa base vers la droite. On pourrait aisément y ajouter un autre déterminant tel que *en fleur*, celui-ci venant compléter la série à droite. Or dans la traduction chinoise de ce syntagme, nous obtiendrons automatiquement quelque chose comme *rosiers-rue-boulangier-fils*, c'est-à-dire l'image inverse ou spéculaire de la formule (7), à savoir (8),

(8) (D (C (B (A))))

où les déterminants viennent se ranger du côté gauche de la base A. Cette formule rend parfaitement compte de certains composés allemands, anglais ou néerlandais. On constatera l'isomorphisme en examinant les exemples (9) à (11), où des composés en langues germaniques sont suivis de leur équivalent chinois et de la traduction française de leurs composantes.

(9) white horse hotel
 bai *ma* *fandian*
 blanc cheval hôtel (hôtel du cheval blanc)

(10) Ost wind platz
 dong *feng* *men*
 est vent place (place du vent d'est)

(11) lange vrede straat (orthographe : lange-vredestraat)
 chang *an* *lu*
 long paix rue (rue de la longue paix)

Ces composés à « récursivité à gauche », dont le chinois semble particulièrement friand, se prêtent en outre facilement à l'extension. Ils peuvent comporter jusqu'à une dizaine d'unités lexicales, chacune d'elles étant représentée par un caractère différent, dont le dernier constitue toujours la base. C'est ainsi que le « Parc de la culture des travailleurs » à Pékin s'appelle *tao-dong ten-min wen-hua gong*, littéralement « travail + peuple + culture + parc ». On voit que plusieurs composantes de cette expression sont à leur tour composées de deux éléments, tant et si bien qu'il ne faut pas moins de sept caractères pour écrire le nom « en toutes lettres ».

Mais le chinois connaît aussi, et semble-t-il encore davantage que certaines langues germaniques, le phénomène du composé « démotivé », c'est-à-dire

l'expression clichée dont la signification n'a plus qu'un lointain rapport avec la signification de ses composantes. K. Ryjik en donne un grand nombre dans ses fiches sémiotiques.⁷⁴ Mais à l'inverse de ce qui se passe dans les langues à écriture phonographique, le chinois résiste mieux à cette « démotivation », dans la mesure où la graphie des caractères (qui représentent les éléments sémantiques du composé) incite à se remémorer leur origine étymologique. C'est ainsi que l'élément de l'expérience que les Chinois ont baptisé *dazibao* représente pour eux une affiche murale, c'est-à-dire une déclaration écrite par laquelle tout individu peut rendre public une opinion, un souhait, une question, etc.⁷⁵ Mais en traçant les trois caractères dont est composé l'expression, à savoir *da* (grand), *zi* (caractère) et *bao* (journal), ils sont amenés (pour ne pas dire obligés) à se souvenir des trois concepts sur lesquels elle est construite : il s'agissait à l'origine d'une affiche (*bao*) calligraphiée en grands (*da*) caractères (*zi*). Même pour les mots non composés, il existe souvent des graphies composées qui en représentent l'origine sémantique. Ainsi *dong* (l'est) est rendu par superposition des caractères de l'arbre et du soleil. C'est le côté du soleil levant.

Le système de la parataxe morphologique chinoise, dont nous avons vu qu'il n'est pas sans faire penser à la structure des composés dans les langues germaniques, offre à la fois des avantages et des inconvénients, qu'il est utile de relever brièvement. On a souvent remarqué à juste titre que le procédé de la composition, à cause de la plus grande cohésion des composés assure une communication moins coûteuse parce que plus condensée, mais qu'en revanche la syntagme « décomposé » (pensons au *fil du boulanger de la rue des rosiers*) l'emporte par sa plus grande précision. On peut aussi affirmer, en soulignant les inconvénients cette fois, que le composé est en général plus « flou », laisse la porte ouverte à une foule d'interprétations, mais que le syntagme décomposé est par définition une structure plus lourde et plus longue. Cette distinction n'a pas grande importance pour le français, marqué comme on l'a vu, par une préférence pour la récursivité à droite. On y trouvera donc principalement des syntagmes du type *la porte d'entrée de la maison de la culture* (des expressions à récursivité à gauche telles que *le Sud-Vietnam*, pour *le Vietnam du Sud*, semblent d'importation anglo-saxonne). Dans les langues germaniques par contre, on a souvent le choix entre le composé et le syntagme décomposé, le premier étant marqué par une restriction sémantique (*tea-time/time for tea*, *Theaterstrasse / Strasse des Theaters*, *kerkdeur/deur van de kerk*). Toutefois, le choix du composé entraîne alors une indétermination des rapports entre les éléments dont il est composé ; ces rapports n'étant plus exprimés par des marques morphologiques, ils doivent être devinés.

⁷⁴ K. Ryjik, *L'idiot chinois ; Initiation à la lecture des caractères chinois*, Payot, Paris, 1980.

⁷⁵ Que ce droit millénaire du peuple chinois ait été supprimé, en dit long sur le « libéralisme » de l'actuelle équipe dirigeante. Lire à ce propos M. Holzmann, *Avec les Chinois*, Flammarion, Paris, 1981, V. Sidane, *Le printemps de Pékin*, Collection Archives, Gallimard-Julliard, Paris, 1980, W. Zafanolli, *Le Président clairvoyant contre la Veuve du Timonier ; Mécanismes de l'idéologie et pratique politique en Chine maoïste*, Payot, Paris, 1981.

Dans le cas d'un composé de plus de deux éléments, par exemple, la question est de savoir si les deux premiers déterminants se rapportent au troisième élément ou si le premier détermine les deux suivants, schématiquement et en nous référant à (7) et (8), si nous avons affaire à un (C(B(A))) ou à un (C(B))A). Dans le premier cas *Nieuwe-kerkstraat* se traduira par *nouvelle rue de l'église*, dans le second cas *rue de la nouvelle église*.⁷⁶ Comme toute la syntaxe chinoise revient principalement à la question de savoir par quels autres éléments chaque élément d'une phrase ou d'un syntagme est déterminé, on imagine que les composés chinois n'échappent pas à la difficulté qu'on vient d'évoquer. Tout d'abord, ne connaissant que la récursivité à gauche, le chinois n'a pas le choix entre le composé et le décomposé. Pour traduire l'expression *la pensée de Mao Zedong*, par exemple, il recourt obligatoirement à l'extension à gauche, ce qui donne une structure telle que « (la) Mao Zedong pensée ».⁷⁷

Pour donner une idée des problèmes que soulève l'analyse sémantique des composés chinois, partons du titre du célèbre roman de Cao Xueqin : *Hong lou meng*, dont une première traduction française a paru en 1981.⁷⁸ Forts de ce que nous savons sur l'extension à gauche, nous voyons que la base du syntagme est *meng*, qui signifie 'rêve(s)' ou 'songe(s)'. Cet élément est déterminé par les deux qui précèdent, à savoir *hong* (rouge) et *lou* (maison, pavillon). Et c'est ici que commence le jeu des devinettes. Car sans autres renseignements il nous est impossible de déterminer s'il s'agit d'un seul ou de plusieurs rêves, d'un seul ou de plusieurs pavillons ; de même, nous ne savons pas si le pavillon rouge est l'objet du rêve (comme dans *J'ai rêvé d'un pavillon rouge*), le théâtre du rêve (comme dans *J'ai rêvé dans un pavillon rouge*) ou, pourquoi pas, le sujet du rêve (comme dans *Il était une fois un pavillon rouge qui rêvait*). Bien entendu, un sinologue digne de ce nom dispose justement de tout un faisceau de renseignements socioculturels, de rapprochements historiques et littéraires, d'informations étymologiques et conceptuelles, lui permettant de proposer, par exemple, la traduction *Le rêve dans un pavillon rouge* comme étant celui qui se rapproche le plus de ce que le lecteur chinois lit dans *Hong lou meng* ⁷⁹. Encore

⁷⁶ A vrai dire, ceci ne vaut que pour la langue parlée ; l'orthographe néerlandaise par contre permet (et oblige) de faire la distinction au moyen d'un trait d'union dans le second cas.

⁷⁷ Si A. Peyrefitte avait pris la peine d'assimiler cette connaissance rudimentaire de la grammaire chinoise, il aurait dispensé son lecteur d'un développement étonnant sur l'expression « pensée-Mao Tsé-tung », orthographiée par lui sans particule prépositionnelle *de*, mais avec trait d'union obligé (A. Peyrefitte, *Quand la Chine s'éveillera*, Fayard, Paris, 1973, p.43). S'il avait su que le chinois n'offre pas le choix entre *la pensée de Mao Zedong* et *la pensée-Mao Zedong*, et qu'il ne dispose ni d'articles ni de marque du pluriel, il se serait abstenu de poser à son convive et complice Guo Moruo la question : « Ce que vous appelez la pensée-Mao Tsé-tung, ce sont les pensées de Mao Tsé-tung ? ».

⁷⁸ Cao Xueqin, *Le rêve dans le pavillon rouge*, Collection Pléiade, Gallimard, Paris, 1981 (deux volumes).

⁷⁹ Notons que les traductrices ont en l'occurrence retenu le titre sur lequel les sinologues français s'étaient accordés depuis longtemps pour désigner ce roman dans leurs travaux. Toutefois, elles

que ceci ne doive être considéré que comme un pis-aller, car ce qui était vague ou flou en chinois est devenu clair et tranché en français, ce qui était laissé ouvert à l'imagination est maintenant cerné et clos.

Ici s'ouvre un autre débat. Car ce qui peut nous paraître un manque de précision dans l'expression est en chinois une réserve de moyens poétiques décuplés. Il n'est pas hasardeux de penser que des poètes dont la langue même incite à la parataxe, à la juxtaposition de concepts et d'images qui ne s'intègrent jamais dans une chaîne discursive univoque, soient tentés par l'exploitation maximale de cette particularité linguistique, pour parvenir à une poésie d'autant plus riche en perspectives qu'elle ne fait qu'évoquer les images au lieu de les livrer sous une forme achevée, qu'elle ne leur impose aucune structure hiérarchique mais les isole les unes des autres par des blancs que le poète-lecteur est invité à combler. Comme le note bien Simon Leys : « En fait, ce qui confère à la poésie chinoise son caractère « imagiste », ce qui permet au poète de livrer directement des séries de perceptions sans devoir passer par l'intermédiaire d'un discours grammaticalement organisé, c'est la fluidité morphologique du chinois classique (un même mot, suivant le contexte, peut être tour à tour substantif, adjectif ou verbe) et surtout la flexibilité de sa syntaxe (les phrases peuvent demeurer sans verbe et les verbes sans sujet) ». ⁸⁰ C'est pourquoi le traducteur français de poésie chinoise n'a pratiquement aucune chance d'échapper au dilemme suivant : ou bien il obtient une version respectant l'hypotaxe française, mais c'est au prix du flou et de l'indécis qui constituent la richesse de l'original ; ou bien, respectant la parataxe chinoise, il essaie de rendre cette polyvalence et cette « ouverture », mais alors il obtient un texte qui se rapproche du mot à mot, une sorte de petit nègre qui n'a plus grand chose à voir avec la morphosyntaxe française. C'est un des mérites de l'ouvrage de F.Cheng, intitulé *L'écriture poétique chinoise* ⁸¹ d'avoir mis en évidence cette difficulté insurmontable et d'en avoir conclu que pour bien faire, tout traducteur de poésie chinoise devrait fournir au lecteur une double version, la première étant le mot à mot qui respecte la parataxe de la langue chinoise et l'imagisme de sa poésie, la seconde étant le résultat d'une transposition obéissant aux règles de l'idiomatisme français et sacrifiant le moins possible les effets de cet imagisme.

Pour illustrer les difficultés que les traducteurs de poésie chinoise affrontent et les différentes solutions qu'ils proposent, comparons quelques traductions françaises d'un poème Tang de Li Bai (Li Po) parmi les plus célèbres : *Assis seul devant le Jingtingshan*. Tout d'abord, mettons en regard les mot à mot de P.Demiéville et de F.Cheng et nous verrons qu'il y a déjà des différences appréciables dans la transposition purement linguistique.

signalent dans leur introduction, qu'André d'Hormon avait proposé *Le Songe au gynécée* et que ce titre rendrait mieux compte du fait que *hong lou* désigne depuis toujours la maison des jeunes filles de la bonne société (par opposition à *qing lou* = pavillon bleu, où habitent les prostituées).

⁸⁰ S.Ley, *La forêt en feu*, Collection Savoir, Hermann, Paris, 1983, p.19.

⁸¹ F.Cheng, *L'écriture poétique chinoise* (suivi d'une anthologie de poèmes des Tang), Seuil, Paris, 1977.

P. Demiéville :

Tous oiseaux haut voler finir
Orphelin | nuage | seul | aller | oisif
Mutuellement | regarder | deux | pas | lasser
Seulement | il y a | Vigilance | pavillon | montagne

F. Cheng :

Multiples oiseaux | haut s'envoler disparaître
solitaire nuage | à part s'en aller oisif
se contempler | à deux sans se lasser
ne plus rester | que le mont Révérencieux

Comparé au mot à mot de Demiéville, celui de Cheng représente une analyse linguistique plus complaisante, dans la mesure où l'indication de la césure métrique nous aide à localiser plus aisément les parties du discours. L'original comporte quatre vers de cinq mots-syllabes-caractères, ce dont le mot à mot de Demiéville rend parfaitement compte. Et pourtant, même dans ce dernier on trouve la trace de choix qui orientent déjà la traduction ultérieure : il contient en effet des mots dont la classe est déjà déterminée (substantif, verbe, adverbe, etc.) alors qu'elle est indécise dans l'original. C'est ainsi que le mot *xiang* peut être verbe (regarder), substantif (apparence), adjectif (mutuel), adverbe (mutuellement) ou pronom de réciprocité (se, l'un l'autre). Traduire *mutuellement*, c'est déjà qualifier le mot comme déterminant d'un verbe, c'est associer implicitement *xiang* à *kan* et indiquer par là même la configuration du syntagme : *xiang kan* (se regarder mutuellement).

Voyons dans un deuxième temps, à quoi aboutit la tentative de différents sinologues chevronnés visant à traduire le même poème Tang dans une langue plus conforme à la morphosyntaxe du français moderne.

P. Demiéville

Tous les oiseaux ont disparu là-haut
Seul un nuage oisif au ciel louvoie.
A nous fixer tous deux sans nous lasser,
*Il n'y a plus que la montagne et moi.*⁸²

F. Cheng

Les oiseaux s'envolent, disparaissent
Un dernier nuage, oisif, se dissipe

⁸² P.Demiéville, *Colloque sur la traduction poétique* (organisé par le Centre Afrique-Asie-Europe), Gallimard, Paris, 1978, p.238.

*A se contempler infiniment l'un l'autre
Il ne reste que le mont Révérencieux*⁸³

R. Étiemble

*Tous les oiseaux en volant haut ont fui,
Veuf, un nuage, en allant seul lambine
A nous fixer tous les deux sans ennui
N'existe plus que Jing-ting la colline*⁸⁴

P. Jacob

*Tous les oiseaux, volant bien haut, ont fui,
Veuf, un nuage, allant tout seul, lambine
A nous fixer tous les deux sans ennui,
Il ne demeure ici que la colline*⁸⁵

S. Leys

*Tous les oiseaux ont disparu au zénith,
Un nuage oisif dérive tout seul.
Nous nous regardons l'un l'autre sans nous lasser
Il n'y a plus que le mont Jingting*⁸⁶

Dans chacune de ces traductions on sent le traducteur écartelé entre deux fidélités. D'une part, la fidélité à la forme de l'original (son mètre, son rythme, sa rime) et à son contenu (ses mots, ses images, ses associations). D'autre part, fidélité aux exigences de la langue-cible, le français, et aux attentes du public-cible, dont les critères servant à distinguer la prose de la poésie peuvent être très différents. C'est à ce propos que le rapport du Colloque sur la traduction poétique⁸⁷, d'où sont extraites les traductions de Demiéville et Étiemble, est extrêmement instructif. On y voit un linguiste comme G. Mounin demander qu'on évite les « disparates » (mots, expressions, tournures françaises provenant de registres et d'époques différentes) quitte à se montrer moins exigeant sur le chapitre de la fidélité à l'original. Par contre, d'autres interlocuteurs souhaitent d'abord restituer en français l'impression que le poème a dû faire sur le lecteur chinois de l'époque des Tang, quitte à se permettre quelques libertés avec la stylistique, voire avec la grammaire françaises. On voit même un participant (Sieffert, p. 244) tentant de

⁸³ F.Cheng, *op.cit.*, p.128.

⁸⁴ R.Etiemble, *Colloque sur la traduction poétique* (organisé par le Centre Afrique-Asie-Europe), Gallimard, Paris, 1978, p.274.

⁸⁵ P.Jacob, *Vacances du pouvoir ; Poèmes des Tang*, Collection « Connaissance de l'Orient », Gallimard, Paris, 1983.

⁸⁶ S.Ley, *op.cit.*, p.24.

⁸⁷ *Colloque sur la traduction poétique* (organisé par le Centre Afrique-Asie-Europe), Gallimard, Paris, 1978.

conserver l'ordre des mots chinois, dont nous avons vu plus haut qu'à la différence du français, il a un goût prononcé pour l'extension à gauche. Il n'hésite donc pas à traduire *ku yun* par *un orphelin nuage*, ce qui constitue une disparate, pour le français d'aujourd'hui tout au moins.

On n'est pas surpris de constater qu'aucun des traducteurs n'est finalement satisfait de son travail, ni de celui des autres, bien entendu. Demiéville constate lucidement qu'il faut faire avec les moyens du bord et Étiemble dit après coup : « Ma traduction ne réalisait pas un bon poème dans notre langue, à cause des gérondifs disgracieux et de l'introduction de l'appellation chinoise de la colline. » Et lorsqu'on voit la somme de labeur et d'ingéniosité qu'il faut pour obtenir des résultats somme toute peu satisfaisants, on se prend à penser qu'il vaudrait mieux que le lecteur occidental fasse le chemin inverse en apprenant le chinois. C'est que toute traduction n'est qu'interprétation affadie d'un original, accessible uniquement au poète-lecteur qui aura fait l'effort d'apprendre la langue, la culture et l'époque dans lesquelles baigne le poème. En effet, selon la remarque judicieuse de S. Leys, « toute poésie est bien entendu intraduisible par nature, mais dans le cas de la poésie chinoise, cette impossibilité se double encore d'un malentendu. Ici, en effet, la traduction fonctionne comme un crible pervers qui ne sauverait la balle que pour éliminer le grain : ce que le traducteur propose à l'admiration du lecteur, c'est précisément la part la moins admirable du poème, c'est-à-dire son argument (généralement banal) et ses images (puisées neuf fois sur dix dans un répertoire conventionnel, dépourvu de toute originalité). La vertu spécifique du poème échappe nécessairement au traducteur, car (...) elle ne réside pas dans la création de signes neufs mais dans l'utilisation neuve de signes conventionnels. Tout l'art est dans la disposition, l'ajustement et la confrontation de ces images reçues : il faut que, de leur choc, jaillisse la vie. »

Quel enseignement peut-on tirer de cette ébauche de comparaison ? Elle nous permet de nuancer quelque peu les positions extrêmes (voire extrémistes) qui opposent les universalistes aux tenants de la relativité linguistique. Certes, pour aborder l'examen du chinois, plus que pour tout autre langue, il s'impose de respecter la consigne de Martinet, c'est-à-dire de ne pas le regarder à travers les lunettes des distinctions et catégories auxquelles nous a habitués notre langue maternelle. Des preuves multiples confirment en effet que la structuration de l'expérience, qui est la base d'une culture, se fait selon une conceptualisation particulière (dans le sens d'opposé à universel) et que celle-ci épouse les formes d'une langue non moins particulière. Entre langue, conceptualisation et expérience, il existe une dynamique réciproque : d'une part, chaque langue maternelle oriente la conceptualisation et la structuration de l'expérience dans un sens donné, d'autre part, chaque langue maternelle reflète une expérience (socioculturelle, religieuse, philosophique, etc.) particulière. A moins de vouloir intégrer de force cette part irréductible de chaque système linguistique, la recherche des universaux doit s'incliner devant cette altérité qui se soustrait à la réduction au même.

Et pourtant, à force de se vouloir absolu, le principe de la relativité linguistique ne risque-t-il pas d'atteindre son contraire ? J.Gernet a bien démontré que l'action des missionnaires dans la Chine des XVII^e et XVIII^e siècles ne pouvait se solder que par un inextricable malentendu, non seulement parce que le monde chinois est un univers très différent (ce que des hommes comme Ricci ne risquaient pas de perdre de vue), mais aussi parce que sa langue même ne permettait pas de traduire sans le dénaturer, le dogme chrétien coulé dans le moule de la scolastique occidentale. « Notre Raison, conclut-il, n'est pas plus universelle que ne l'est la grammaire de nos langues. »⁸⁸ Or, n'y a-t-il pas contradiction à vouloir prouver une différence aussi radicale entre deux termes d'une comparaison ? Comment prétendre les comparer équitablement, si ce n'est en se croyant capable de les comprendre également bien tous les deux ? Et si un seul individu, en l'occurrence le sinologue, est arrivé à les pénétrer, n'est-ce pas la preuve de l'existence d'un tiers commun, voire d'un substrat universel ? En d'autres mots, comment J.Gernet réussit-il à nous démêler si bien l'écheveau compliqué des rapports entre jésuites et lettrés chinois, comment peut-il cerner si finement les raisons du malentendu entre deux mondes conceptuels totalement différents, si ce n'est parce qu'il est parvenu à les voir tels qu'ils étaient au moment de se rencontrer ? Allons plus loin : si J.Gernet publie un ouvrage passionnant sur cette fausse querelle, c'est qu'il croit aussi le lecteur capable d'entrer dans ses vues en perçant le secret de ce système conceptuel si différent. Admettons que ce tiers commun ou substrat universel soit extrêmement réduit lorsqu'il s'agit de comparer une langue indo-européenne avec le chinois. Mais notre développement sur la structure du composé chinois aura permis de confirmer que les profondes différences n'excluent pas les ressemblances inattendues. Certes, on ne les trouve pas à foison. Peut-être même faut-il donner raison à Ryjik lorsqu'il prétend que « il n'y a pas de grammaire chinoise, malgré les démentis que vous lirez de la part de ceux qui écrivent que, au contraire de ceux disant qu'il n'y en a pas, il y en a quand même une ... »⁸⁹ Mais il admet qu'on parle de structure, qu'il résume par la règle de base : les déterminants précèdent les déterminés. Notre comparaison ne se veut qu'une illustration rudimentaire de cette règle de base, qui n'est d'ailleurs pas le seul apanage du chinois. Elle suggère aussi que la comparaison qui se veut féconde, qu'elle soit culturelle, ethnique ou linguistique, se doit à la fois de respecter les différences irréductibles et de les projeter sur l'arrière-fond d'une humanité commune.

⁸⁸ J.Gernet, *op.cit.*, p.285.

⁸⁹ K.Ryjik, *op.cit.*, p.139.

Vie d'un timonier sachant louvoyer

Dans le large spectre de la littérature historique, la biographie occupe un segment à la fois important et importun. Important dans la mesure où la saisie globale d'un personnage historique à travers son époque et sa mentalité propres permet parfois d'accéder à une connaissance historique interdite à la pure analyse événementielle. Importun parce que le départ y est difficile à faire entre l'intention littéraire, qui dénote une visée artistique indépendante du factuel, et l'intention historique qui lui voue une obéissance et une fidélité absolues. C'est pourquoi le rayon des biographies est souvent celui du meilleur et du pire. Et il n'est pas rare qu'une même biographie soit à la fois les deux, suivant qu'on la considère d'un point de vue littéraire ou historique. Ce qui n'exclut pas, bien entendu, qu'une biographie puisse, selon les deux critères, relever du pire – c'est courant – ou du meilleur – c'est exceptionnel. Vu sous cet angle, l'*Hadrien* de Marguerite Yourcenar, qui se présente comme une autobiographie fictive et dont la valeur littéraire est incontestée, s'avère à bien des égards plus proche de la vérité historique que certaines reconstructions biographiques à prétention historisante.

Or s'il est vrai qu'on ne dispose d'aucune recette particulière pour permettre au biographe de faire œuvre d'historien, tout au moins connaît-on quelques tentations auxquelles il se doit de résister. La plus grande est sans contredit celle de l'hagiographie. Elle procède, on le sait, d'une sorte d'identification inconsciente de l'auteur et de son sujet. C'est plus que le classique préjugé favorable qui consiste à penser, sans jamais se l'avouer : si je consacre tant de temps et d'efforts à la connaissance historique de mon sujet, c'est que le personnage en vaut la peine. La visée hagiographique va plus loin : elle résulte de la superposition de l'idée que l'auteur se fait du bien (moral ou éthique) et du personnage historique, qui en représente dès lors l'incarnation. C'est, plus généralement, la vie d'un homme ou d'une femme prise comme illustration d'une idée ou d'une idéologie chères au biographe. On voit bien que cette tentation a un pendant négatif, celle qu'on pourrait appeler la « diabolographie », description d'un personnage historique comme l'incarnation de ce que l'auteur considère comme le mal. Résister à cette double tentation équivaut à décaper les récits de leurs vernis angélique ou diabolique. C'est ainsi que Bonaparte ne fut pas tout à fait le « Saint Napoléon » dont les romantiques et l'Action française avaient besoin ; mais il ne fut pas non plus le « Napoléon tel quel » de Guillemin, ni l'« Anti-Napoléon » de Tulard.

Dans un livre à succès qui a pour titre une célèbre parole du même Napoléon (*Quand la Chine se réveillera, le monde tremblera !*, Alain Peyrefitte n'hésite pas à appeler Mao « le saint de Yan'an », mais il juge utile d'ajouter dans une note : « Nous ne voulons pas dire, naturellement, que Mao est un saint, mais qu'il est honoré comme un saint. » Remarque judicieuse à une époque où l'église maoïste

de Paris était encore toute résonnante de plains-chants à la gloire du Grand timonier et ou un journal sérieux comme *Le Monde* ouvrait largement ses colonnes à de dévots envoyés spéciaux qui nous copiaient fidèlement le bulletin paroissial de Pékin. Quel a dû être le danger de la chute dans l'hystérie pour que l'auteur, l'actuel Garde des Sceaux, juge nécessaire ce garde-fou, nous disant en somme : « Ne croyez surtout pas que je sois convaincu de la sainteté de Mao ; ce n'est qu'une façon de parler ! » Remarquons en passant que l'auteur ne va pas pour autant jusqu'à prétendre le contraire – en 1973, l'assertion « Mao n'est pas un saint » est encore un jugement hardi, sinon téméraire, qui peut vous attirer les mêmes foudres que les films d'Antonioni ou de Jean Yanne.⁹⁰

Une autre tentation qui produit parfois des résultats analogues lorsque le biographe y cède, est celle du récit complaisant « pour les besoins de la cause », la cause pouvant être, par exemple, le visa de votre prochain voyage en Chine. Dans ce cas, vous vous munirez d'une encre de Chine très sympathique, autrement dit d'une bonne dose d'autocensure, si tant est que vous en ayez encore besoin, car ici comme ailleurs la foi fait parfois des merveilles et les convertis s'avèrent souvent plus sectaires que les croyants. Vous vous alignerez donc docilement sur la vérité que les grands ont révélée à leurs biographes attitrés (Edgar Snow pour Mao, Roxane Witke pour Jiang Qing) ou vous écrirez un ouvrage dans la veine du *Déluge du matin* de Han Suyin. Mais la bonne cause peut être également celle de la « révolution », celle du « modèle maoïste », celle de « l'homme nouveau qui surgit en Chine populaire ». Alors vous ne lésinerez pas sur les détails comme la concordance des temps et des lieux. Vous taillerez dans un matériau impérissable une vie toute traversée d'une seule idée, toute orientée vers un seul but. Inutile dès lors de vous embarrasser des contradictions flagrantes, d'hésitations peu héroïques,

⁹⁰ L'ouvrage de Peyrefitte a connu en 1980 une nouvelle édition dans laquelle, hormis la transcription des noms propres en pinyin et de nouvelles notes de mise à jour ajoutées à celles d'éditions précédentes, le texte d'origine est resté inchangé. Mais l'auteur nous a offert en prime une introduction d'une cinquantaine de pages où il retrace les événements saillants survenus depuis son périple en Chine. Pourquoi rééditer un témoignage vieux d'une décennie qui porte sur l'évolution d'un pays dont l'histoire se réécrit tous les trois ou quatre ans ? Pour répondre à cette question, Peyrefitte n'hésite pas entre la fausse modestie et la vraie superbe. Il estime que tout confirme son analyse d'alors et qu'il n'a donc rien à retrancher sur un produit littéraire qui s'est si bien vendu depuis 1973. Bien entendu, dit-il, comme pour excuser certains chapitres qui sentent le rance, on ne trouvera pas dans mon ouvrage les noms de certains dirigeants actuels comme Deng Xiaoping et Hua Guofeng. Il faut penser que Peyrefitte ne connaît pas sa propre richesse ou que, contrairement à ce qu'il affirme au début de son introduction, il n'a pas relu son propre texte. Pour ne s'en tenir qu'à Deng, son nom (orthographié Teng Hsiao Ping) figure à plusieurs endroits dans les éditions de 1973 et 1977, entre autres à la p. 452 et dans une note à la p. 429. Il est vrai que l'auteur a intérêt à oublier ses affirmations peu amènes sur ce « révisionniste » de l'époque, qui est devenu entre-temps le premier personnage politique de la Chine. Celui-ci semble avoir lu plus attentivement l'ouvrage de Peyrefitte que l'auteur ne l'a relu. C'est du moins ce qui explique que Deng a brillé par son absence à l'accueil officiel de la délégation française ainsi qu'à presque toutes les rencontres diplomatiques prévues dans le cadre du voyage de Giscard d'Estaing en Chine, l'année dernière. En effet, ne risquait-il pas de devoir serrer la main d'un certain Garde des Sceaux français qui a chanté (et continue de rééditer ses chants) les bienfaits de la révolution culturelle à l'époque où lui-même « faisait du travail manuel à la campagne » ?

d'opportunismes machiavéliques dont foisonnent pourtant les vies des grands hommes. Vous obtiendrez ainsi le Mao Tsé-toung de Robert Payne (*Le portrait d'un révolutionnaire*) ou celui de McGregor-Hastie (*L'essor irrésistible d'un homme et de son peuple*). Ce dont ces biographies sont toutes entachées et qui nous interdit de les considérer comme relevant des sciences historiques, c'est cette croyance à la destinée qui ne devient prévisible que lorsqu'elle s'est déjà accomplie. Elle consiste à faire voir le passé d'un personnage à travers les lunettes grossissantes de ce qu'il est devenu plus tard.

Les choses sont pourtant plus simples. Nous savons aujourd'hui que le Mao des années vingt, ce fils de paysan enrichi qui n'est encore qu'un petit brigand spécialisé dans l'organisation de jacqueries locales, va devenir le chef de l'Armée rouge, puis le président d'un parti et enfin celui d'une puissance mondiale. Mais, est-il besoin de le rappeler, Mao lui-même ne prévoit pas cet avenir, si radieux pour lui. Ses contemporains, cela va de soi, ne sont pas mieux renseignés sur son destin. Il y a même gros à parier que, s'ils l'eussent été, ils eurent tout mis en œuvre pour que cela n'arrivât point. Rien ne sert donc de décrire ce jeune homme excité, qui connaît à peine le nom de Marx et dont les connaissances géographiques s'estompent dès qu'elles dépassent les frontières du Hunan, sa province natale, comme un empereur en herbe, un leader né dont la pente naturelle devait fatalement le conduire à Zhongnanhai, l'Elysée pekinois, à la Place Tian'anmen, où il se fera acclamer par les foules en délire et finalement au mausolée de la même place, où repose sa dépouille momifiée.

La biographie de Dick Wilson : *Mao 1893-1976*, qui vient de paraître en traduction française (Coll. « Le sens de l'histoire », Ed. J.A., Paris 1980), tranche assez net sur le genre de récits qu'on vient d'évoquer. Non pas qu'elle soit systématiquement dépréciative ou même irrévérencieuse. L'auteur ne désire pas à tout prix basculer de son socle une statue que d'autres ont sculptée à des dimensions mille fois grandeur nature. Mais à la différence des dévots toujours prêts à gauchir les menus faits pour que l'emporte-pièce idéologique ne s'enraye pas, il sait mettre à nu le fil ténu de l'histoire réelle, enfoui comme il l'est sous d'innombrables palimpsestes fabriqués par la propagande.

Que nous apprend cette quête patiente ? Non pas que Mao a toujours voulu être ce qu'il est finalement devenu, mais qu'il a livré, pendant un bon demi-siècle, à des niveaux de plus en plus élevés, une bataille ininterrompue et sans merci pour la conquête d'un pouvoir solitaire et absolu. Pour aboutir, peu lui chaut de soutenir suivant les circonstances des thèses idéologiques ou stratégiques diamétralement opposées. La bonne idéologie est toujours celle qui lui permet de conquérir ou de consolider ici et maintenant le pouvoir (celui du parti s'il fait partie de ses instances dirigeantes, celui de la minorité s'il s'en trouve exclu). Peu importe aussi que le temps d'une purge, d'une « rectification », d'un « grand bond en avant », d'une « révolution culturelle », ses fidèles compagnons qui l'ont porté au pouvoir disparaissent dans la trappe de l'histoire, celle dont il est seul à définir le sens.

Quelle importance si des millions de jeunes qui l'ont plébiscité lorsque le parti l'avait aiguillé sur une voie de garage, croupissent à ce qu'on appelle la « campagne », terme que nous associons à la chlorophylle, aux promenades bucoliques et aux randonnées écologiques, mais qui pour tant de jeunes Chinois, qui ont beaucoup vieilli à cause de cela, est devenu synonyme de désespoir et de mort lente !

Au départ de cette irrésistible ascension, voyons-nous un Mao pur et dur, d'emblée sûr de son fait ? Que non ! Ses traits de caractère les plus frappants sont le courage, l'orgueil et l'entêtement, mais aussi l'irascibilité, la versatilité et la méfiance. Peu enclin à la collaboration, à moins que chacun ne se soumette à ses quatre volontés, il est porteur d'un rêve vaguement messianique dans lequel son propre sort et celui de la Chine sont intimement liés. Méprisés et bafoués aujourd'hui, ils finiront tous deux par vaincre demain et pourront donner libre cours à leur vengeance.

Certes, la société dans laquelle Mao a vu le jour est suffisamment corrompue et arriérée pour mériter amplement ses velléités révolutionnaires. Il les partage d'ailleurs avec des dizaines d'autres meneurs dont certains sont mieux au fait de la doctrine marxiste, de l'histoire politique et culturelle de leur pays ou de la stratégie communiste de la conquête du pouvoir. Pourtant, il est seul à détenir à ce degré insoupçonné la conviction butée qui se résume dans la devise inavouée : en dehors de moi, point de salut ! Avec cette autre version : le changement se fera à travers moi ou il ne se fera pas ! Et de fait, nous le verrons à plusieurs reprises, on dirait presque systématiquement, reprendre ses billes ou même choisir le camp adverse au moment où le salut, qu'il n'a cessé de prêcher, risque de se faire sans lui ou contre lui. Ce n'est décidément pas Mao qui aurait dit : qu'importe le chanteur, pourvu que le chant résonne ! Son mot d'ordre était plutôt : qu'importe la chanson, pourvu que j'en sois le chanteur ! Les preuves ? Elles sautent aux yeux si l'on veut bien ôter ces lunettes hagiographiques que nous chaussons depuis quelque trente ans.

Reportons-nous dans les années vingt. Il existe à cette époque en Chine deux mouvements aux aspirations révolutionnaires ou réformistes, comme on voudra : d'une part le Guomindang ou le parti du peuple, d'autre part le parti communiste chinois. Préférant depuis toujours l'obéissance aveugle à la pureté idéologique, le Komintern va d'emblée parier sur le mauvais cheval. Il accordera tout son crédit (et beaucoup de ses crédits) au Guomindang, parti composite où le meilleur côtoie le pire et où celui-ci finira bientôt par l'emporter sur celui-là. A la même époque, Staline enjoint aux membres du P.C. chinois, peu enthousiaste du choix de Moscou, de collaborer sans arrière-pensées avec le Guomindang. Même lorsque, en 1924, Chiang Kaïchek et l'aile droite du mouvement prendront le pouvoir et commenceront par limoger les communistes pour finir par les exterminer, le Komintern n'y verra que du feu.

Pendant toutes ces années, quelle est l'attitude de Mao ? L'imagerie dévote nous l'a rangé du bon côté, celui du P.C. chinois, dont nous savons aujourd'hui qu'il est sorti victorieux de l'épreuve. Mais Mao ne pouvait évidemment prévoir cette heureuse issue. Fin limier, il a mis ses oeufs dans les deux paniers et attend de voir lesquels vont éclore les premiers. Même après le coup de force de Chiang, il occupe des postes importants dans les deux partis. Les camarades du P.C. lui en font le reproche : ils trouvent qu'en sa qualité de secrétaire du Bureau central du Guomindang, il déploie un peu trop de zèle pour un mouvement dont la crainte et la haine des « rouges » sont devenues notoires.

Le lecteur de Dick Wilson en reste pantois. Comment ? Ce Mao qui plus tard va faire donner la chasse à tous ceux qui, de près ou de loin, ont eu des contacts avec le Guomindang, qui va user et abuser du chef d'accusation « espion du Guomindang » pour faire tomber la tête de ceux qui osent la relever, ce « communiste de la première heure » aurait attendu la dernière minute pour quitter une organisation appelée à devenir, après la « Libération » de 1949, le repoussoir de tous les bien-pensants ? C'est dur à avaler si l'on s'obstine à voir dans le Mao de 1926 le futur grand enseignant du marxisme-léninisme, mais tout s'éclaire dès lors qu'on veut bien reconnaître en lui l'animal politique doué d'un opportunisme sans faille. Ce n'est pas encore le Grand timonier, mais il sait déjà louvoyer à merveille. Son raisonnement, en l'occurrence, aura été simple : pourquoi ne pas garder un pied dans une organisation qu'on sait soutenue et subsidiée par le Komintern ? Les camarades de Moscou ne sont pas des crétins. S'ils ont misé sur le Guomindang, c'est qu'ils le voient capable de l'emporter et feront tout pour l'y aider. Or, la première règle de l'opportunisme, c'est de rester en bons termes avec toutes les parties pouvant prétendre à la victoire ou au pouvoir. Plus tard, Mao fera condamner des milliers de sujets pour « opportunisme de droite ». jamais il ne sera condamné ou critiqué pour cet opportunisme de gauche.

Passons à la célèbre Longue Marche, sur laquelle on ne tarit pas d'éloges et qui fut en effet une glorieuse épopée, bien qu'elle coûtât à l'armée de Mao quelque 90 % de son effectif. Pourtant, on ne s'interroge pas toujours sur les causes et le sens de cette procession hagarde qui tint davantage de la fuite éperdue que de la marche victorieuse. Ici encore, l'ouvrage de Wilson est instructif. Lorsqu'en 1927, Mao établit une « base soviétique » dans les monts Chinggang, partie de la province du Jiangxi qui jouxte le Hunan, il est fermement décidé à ne pas s'en laisser déloger, ni par les troupes du Guomindang, ni par le Comité central de son parti. Il refuse donc d'obtempérer lorsqu'en 1927, celui-ci lui enjoint d'évacuer la base et résiste à quatre campagnes d'encerclement et d'anéantissement lancées par les nationalistes. Ce n'est finalement qu'après la bataille de Guangshang (1934), où les communistes se font décimer, et sous la pression irrésistible de la cinquième campagne menée par Chiang Kaichek, que l'évacuation de la base est décidée. Mais c'est au corps défendant de Mao, qui préconise la contre-attaque, se voit mis en minorité et est exclu du Comité central. Et c'est le début de la Longue Marche.

A son origine elle n'est donc pas un coup de génie stratégique, mais un pis-aller. Elle ne s'écrit pas encore en majuscules, mais elle permettra à Mao, qui faillit ne pas y participer à cause d'un accès de malaria, de se refaire une autorité et un ascendant incontestables. Le but de l'expédition est très simple : il faut trouver refuge dans une autre « base soviétique ». On se dirige d'abord vers celle du Sichuan, dirigée par Zhang Guotao, futur rival et victime de Mao, ensuite vers celle de Yan'an dans le Shaanxi, dirigée par Gao Gang qui méritera bientôt les mêmes appositions. Les rescapés ont parcouru quelque dix mille kilomètres en douze mois et sont accueillis par leurs camarades de Yan'an. Si l'histoire s'écrivait en images d'Épinal, on serait fondé d'ajouter : « à bras ouverts ». Ce serait sans compter avec les rapports de force entre les chefs ou dirigeants. Car à la différence de Mao, les dirigeants de Yan'an ont su rendre leur base inexpugnable.⁹¹ C'est grâce à leur clairvoyance stratégique qu'ils n'ont pas été contraints, eux, à une longue marche et qu'ils sont maintenant en mesure de donner refuge aux rescapés du Jiangxi. On en devine les conséquences pour les rapports entre eux et Mao. Celui-ci, même avec les galons qu'il a pu glaner à force de marcher longuement, est encore loin d'être considéré par tous comme le premier d'entre ses pairs. Il lui faudra donc jeter dans la balance tout le prestige de la Longue Marche, désormais en majuscules, et préparer habilement l'éviction de ses rivaux, toutes choses auxquelles il s'entend à merveille.

Autre exemple. On nous a seriné l'histoire d'un Mao champion du patriotisme dans la guerre anti-japonaise. Sans lui et son Armée rouge, jamais Chiang Kaïshek n'aurait réussi à bouter les Japonais dehors. Après l'incident de Xi'an en 1935, où Chiang se fait capturer par un seigneur de la guerre transfuge, Mao, toujours magnanime même envers ses pires ennemis, aurait proposé au Généralissime de mettre un terme à la guerre civile et de se liguer contre les Japonais. Le chef du Guomindang n'aurait accepté qu'à son corps défendant et aurait même, une fois remis en liberté, écorné sérieusement le pacte en ne ratant jamais une occasion de tirer dans les jambes des communistes. Ces derniers, constamment prêts à se sacrifier pour la libération du territoire national, auraient néanmoins fidèlement exécuté le contrat, au prix d'énormes sacrifices.

L'ouvrage de Wilson nous apprend que cette image édulcorée ne résiste pas à l'enquête approfondie. Car jamais perfidie et loyauté n'ont été aussi équitablement réparties entre les deux camps qu'à cette époque. Que le Guomindang se soit souvent et délibérément trompé d'ennemi, c'est incontestable. Mais ce qu'on sait moins, c'est que Mao, ayant prévu depuis toujours une explication finale avec Chiang, évita soigneusement de dévoiler ses meilleures batteries en combattant les japonais. Aussi ne fut-il pas très favorable au front uni que les Soviétiques (encore eux !) exigeaient comme condition de leur aide. Des témoignages convergents tendent même à faire croire qu'il était partisan d'une alliance, provisoire bien

⁹¹ Après la défaite des Japonais, lors de l'explication finale entre Chiang et Mao, la ville de Yan'an devint la cible de bombardements dévastateurs et dut quand même être évacuée.

entendu, avec l'occupant japonais contre le Guomindang. Encore une fois, c'est là une chose inconcevable si l'on a dans l'esprit l'image saint-sulpicienne du « premier des patriotes ». Mais cela devient tout à fait plausible lorsqu'on sait que, selon les théories mêmes de Mao, les antagonismes simultanés sont sériables en oppositions principales et secondaires.

En 1935 donc, on se trouve en présence de deux antagonismes, celui entre Chinois et Japonais d'une part, celui entre communistes et Guomindang d'autre part. Les communistes vont se rallier aux nationalistes ou aux Japonais selon que l'un des antagonismes sera subordonné à l'autre ou vice versa. Étant donné le but à atteindre, c'est-à-dire une Chine libérée (de l'occupant) et gouvernée par le parti communiste, chacune des alliances ne peut être que provisoire. Mais voit-on dès 1935 un Mao optant résolument pour la solution patriotique, comme le voudraient des hagiographes ? Aucunement. Nous voyons un calculateur impénitent soupeser les deux formules et deviner avec un flair génial laquelle lui assurera – à lui et à la Chine, car c'est déjà le même combat ! – la victoire finale. Il n'y a là, pour l'historien qu'est Wilson, ni matière à blâmer, ni de quoi emboucher la trompette. Il se limite à constater froidement, même si le simple constat suffit parfois pour ternir les auréoles. Les seuls à mériter un blâme sont ces hagiographes réductionnistes qui n'hésitent pas à gommer la partie de l'histoire qui s'avère impropre à la consommation édifiante.

Alors que les média se sont mis dans tous leurs états à cause du procès de la veuve de Mao, il n'est peut-être pas inutile de revenir, grâce aux travaux de Wilson, sur le style de rapports que Mao entretenaient avec les siens. Certes, dans cette vie d'empereur, il n'y a aucune place pour un nez de Cléopâtre capable de bouleverser le cours des événements. Mais il y a trois femmes, trois épouses légitimes (ou « légitimées ») et par deux fois. Mao se remariera avant de devenir veuf de l'épouse précédente.⁹² La première, Yang Gaihui, partagea avec lui le meilleur et garda pour elle-même le pire. Abandonnée avec trois enfants par son héros de mari qui doit organiser la résistance dans le maquis, elle se fera massacrer par les soldats du Guomindang. Pourtant Mao n'attendra pas cette mort horrible pour jeter son dévolu sur une jeune soldate, Ho Zuchen, qui partagera sa vie de maquisard et saura lui assurer un parfait repos du guerrier. Lorsqu'il apprendra l'exécution de son épouse, il fera légaliser son union avec Ho. Evoquant six années plus tard les exactions du Guomindang, il aura d'abord une pensée émue pour ses terres, qui ont été confisquées par les nationalistes, et seulement après pour sa femme torturée et exécutée.

Cependant la seconde compagne de Mao vieillira vite pendant la Longue Marche et arrivera grabataire à Yan'an. C'est là que Mao fera une nouvelle conquête, Jiang Qing, l'actuelle condamnée à mort du procès de Pékin. Il l'installa chez lui, d'abord comme secrétaire, puis comme concubine. Mais Ho, l'héroïne de

⁹² On ne tient pas compte ici du premier mariage du jeune Mao, qui fut arrangé par son père et contre lequel il s'éleva.

la Longue Marche, eut le mauvais goût de ne pas mourir à bon escient et de ne pas s'effacer devant la fringante starlette. Elle fut d'ailleurs soutenue par ses camarades rescapés qui voyaient d'un mauvais œil cette union libre très peu conforme à la morale puritaine du parti. Qu'à cela ne tienne ! Mao inventera sur place une nouvelle théorie sur le divorce, dont il sera le premier à profiter : il faut cesser, dira-t-il, de raisonner comme dans l'ancienne société féodale, où le divorce est considéré comme une injure faite à la femme. Le tour est joué. Et Ho, que l'injure atteignit tout de même, fut expédiée en U.R.S.S. pour traitement médical. Sur ces entrefaites, Mao convola une troisième fois en justes noces et ce fut la dernière légalisation. Il aura encore des aventures⁹³ et une descendance très colorée, mais plus jamais il n'aura besoin de légalisation. Car entre-temps il pourra dire : la loi c'est moi !

Faut-il se formaliser de tout ceci ? Encore une fois, non. Libre à chacun de penser que les grands de ce monde ont droit à des égards et à des écarts. Mais un biographe sérieux comme Wilson les constate simplement et les dit. Entendons-nous bien : il ne dit pas que cela, mais il dit aussi cela, simplement parce que cela est. Parce qu'il pense que ces données éclairent la structure d'une personnalité qui est loin d'être monolithique, loin d'être taillée dans la pierre précieuse. Parce que cette structure a joué un rôle important dans les rapports avec ses collaborateurs, rapports qui furent toujours des plus difficiles. C'est au terme d'une analyse de plus de cinq cents pages que l'auteur se croit fondé à conclure : « (Mao) était donc incapable de travailler sur une longue durée avec un camarade doté d'une véritable confiance en lui, avec quelqu'un qui ne changeait pas d'idées tout simplement parce que Mao le lui demandait. Il finissait toujours par trouver de bonnes raisons de se séparer de tels collègues, voire de se montrer rancunier à leur égard. En tant que Président de la République populaire, il doit certainement être tenu pour responsable des millions de morts qu'ont provoqués les conflits entre les classes en Chine (...) Mais si Mao fut effectivement un tyran (...) c'est avant tout pour s'être montré incapable de collaborer avec des hommes de talent ».

Pour la couverture de son ouvrage sur la Longue Marche,⁹⁴ Claude Hudebot choisit à l'époque la célèbre photo de « Mao à cheval », non sans se demander d'ailleurs si elle datait vraiment de la Longue Marche. Nous savons aujourd'hui que ses doutes étaient justifiés. Comment le savons-nous ? Tout simplement parce qu'à partir de 1976, c'est-à-dire de la chute de la Bande des quatre, la Chine a diffusé une nouvelle version de cette photo. Là où on distinguait à l'origine, derrière Mao, une svelte cavalière aux traits de la jeune Jiang Qing, on ne trouve plus qu'un rideau de fumée. Le ministère de la propagande a fait du zèle : en

⁹³ La plus connue fut celle de son infirmière-secrétaire-concubine en titre Zhang Yufeng, qui l'assista jusqu'à sa mort et joua un certain rôle dans l'histoire des testaments et la bataille de la succession. Quant au nombre des vies humaines dont Mao fut l'auteur, même si on le mesure à l'aune de la démographie galopante en Chine, il s'avère infiniment plus modeste que le nombre de celles qu'il a supprimées.

⁹⁴ C. Hudebot : *La Longue Marche*, Coll. « Archives », Ed. Julliard, Paris, 1971.

gommant ce qui, à son avis, n'aurait jamais dû exister, il nous a doté d'un formidable *argumentum silentii*. Car ce vide nous enseigne que le profil effacé était bel et bien celui de Jiang Qing. Or, comme elle n'a connu Mao qu'à Yan'an, la photo est nécessairement postérieure à la Longue Marche.

Voici donc l'exemple même de la sempiternelle « réécriture » de l'histoire à laquelle se livrent tous les systèmes totalitaires, qu'ils soient partis ou états. Consacrer une biographie à Mao, c'est dès lors déjouer cette contrefaçon sournoise, c'est reconstruire patiemment des faits dissimulés sous plusieurs couches de maquillage, c'est retracer un portrait réaliste sous les fards accumulés. C'est aussi, pour reprendre une expression si chère à Mao (quand c'étaient ses adversaires qui représentaient le courant), aller à contre-courant, mais à contre-courant des idées reçues, des images pieuses, des « écrits de Mao » réécrits par lui-même et par d'autres. C'est aller à contre-courant de l'histoire affabulée de la vie d'un grand homme d'Etat qui ne fut ni un ange ni un diable, mais, comme tant d'hommes qui ont fait l'histoire, un disciple de Machiavel. Et comme elle l'a dit des Napoléon, des Staline et d'autres Hitler, l'histoire dira de Mao, sans vouloir le moindrement soutenir le paradoxe, qu'il a su se sacrifier au destin de son peuple comme il a su, sans sourciller, sacrifier son peuple à son propre destin. Beaucoup de Chinois, jeunes et moins jeunes, tendent à acquiescer aujourd'hui à ce verdict. Mais il semble qu'il faudra encore de longues années de démythisation et de démaoïsation en Occident, pour qu'il ne fasse plus crier au sacrilège chez nous. Le jour où cela arrivera, l'on pourra affirmer que la biographie de Dick Wilson y aura largement contribué.

Une croix dans la Forêt de stèles

Le voyageur qui fait de nos jours étape à Xi'an (prononcer *chiennne* plutôt que *ksianne*) n'a que l'embarras du choix entre tours, temples, pagodes et mosquées. Si sa curiosité s'étend en plus à la banlieue, il ne manquera pas de visiter le site néolithique de Banpo. Il poussera surtout une pointe jusqu'au mausolée de l'empereur Qin Shihuangdi, à quelque 35 km à l'est, avec à proximité les fosses de « l'armée en terre cuite », où furent mises au jour, depuis leur découverte accidentelle en 1974, des centaines de statues grandeur nature de cavaliers, chevaux et attelages, vieilles de plus de 2.000 ans. Devenu l'emblème touristique de la ville à l'étranger, le site a quelque peu terni l'éclat d'autres curiosités locales, qu'un touriste pressé risque d'oublier. Si ses pas le mènent néanmoins au Musée provincial du Shaanxi, en particulier aux salles de la *Forêt de stèles*, il trouvera à gauche de l'entrée de la deuxième salle, celle consacrée à l'époque des Tang, une pierre qui se fait remarquer par une inscription bilingue : sous un texte en grands caractères chinois, il apercevra un message plus bref dans une écriture bien connue des spécialistes de l'Orient chrétien, le syriaque. C'est qu'il se trouve devant la stèle dite « nestorienne », qui représente, autant qu'on sache, la trace la plus ancienne du christianisme en Chine.

Pour en comprendre l'origine, il faut se reporter aux premiers siècles de notre ère, où le dogme chrétien s'entoure de nuances au gré des conciles et des hérésies qu'ils dénoncent. Ces mises au point entraînent des mises à pied de leurs défenseurs, qui se voient condamnés comme *anathèmes*. Ce fut le cas de Nestorius, patriarche de Constantinople de 428 à 431. Formé à l'école d'Antioche en Syrie, il prônait le rapport entre les deux natures du Christ, la divine et l'humaine, comme une dualité proche de la séparation. Il en concluait que Marie pouvait être adorée comme mère de Jésus (*christotokos*), mais non comme mère de Dieu (*theotokos*). Le Concile d'Ephèse condamna cette position en 431 et démit Nestorius de sa charge épiscopale. La mise au ban du pasteur n'entraîna pourtant pas la défection de son troupeau. Celui-ci se constitua en communauté autonome, baptisée « assyrienne » ou « chaldéenne » par elle-même, « nestorienne » par ses adversaires. Persécutée, elle chercha refuge à l'est de l'Euphrate, région appartenant à la Perse, qui adopta à son tour la foi proscrite. En 598 les évêques de cette obédience se réunirent à Séleucie, où ils fondèrent une *Église d'Orient* sous l'autorité d'un *catholicos* indépendant de Rome. Fidèles au souffle de Pentecôte, ils envoyèrent à leur tour « des messagers dans le monde entier », la terre de

mission la plus accessible se trouvant sur l'azimut oriental, d'autant que le chemin qui y menait était tout tracé par les caravanes de la Route de la soie.⁹⁵

Il faut s'imaginer celle-ci non comme une voie unique entre Méditerranée et Extrême-Orient, mais comme un entrelacs de sentiers, d'embranchements et de traverses autour d'un axe central, qui bifurquait en Bactriane, au niveau de l'actuel Afghanistan. De là une piste au nord menait par Samarkande et le bassin du Tarim vers la Chine, une autre virait au sud en direction de l'Inde. Pour se faire une idée des distances, sachons que Byzance et Chang'an (aujourd'hui Istamboul et Xi'an), qui furent souvent les terminus de ce trajet, étaient séparés de quelque 7.000 km à vol d'oiseau, dont plus d'un tiers en territoire chinois. L'origine de la Route remonte au moins à Alexandre le Grand (356-323 av.J-C) qui l'aurait empruntée, voire ouverte, pour ses expéditions en direction de la Perse et de l'Inde. Les Romains l'appréciaient comme voie commerciale par laquelle leur parvenaient, plus sûrement que par mer, les fabuleuses richesses orientales, parmi lesquelles un tissu appelé en chinois *seu*, nom qu'ils associèrent à leurs crins (*sæta*), au point d'appeler les Chinois *Seres*, leur pays *Serica* et la Route qui permettait l'acheminement du textile tant convoité, celle de la soie.⁹⁶

Pour apprécier à sa juste valeur le rôle qu'elle joua dans la propagation des religions en Orient, notons qu'elle favorisa entre autres l'introduction en Chine des trois religions du Livre. Écartons d'abord les données peu fiables, voire fantaisistes, de zélateurs prêts à faire remonter aux temps les plus reculés l'origine et le rayonnement de leur religion. Ainsi un grand rabbin qui s'appuie sur le mot *Sinim* dans un vers d'Isaïe, pour dater de plus mille ans avant notre ère le début du judaïsme en Chine. Ainsi encore le patriarche nestorien Timothée I^{er} qui n'hésite pas à invoquer les Rois Mages, « après leur retour de Bethléem » pour accréditer l'idée d'une arrivée très précoce du christianisme en Extrême-Orient. En fait, les preuves tangibles et abondantes n'affleurent qu'au VII^e siècle, époque qui voit se conjuguer trois facteurs : l'expansion de l'islam après l'Hégire en 622, l'intensification des échanges commerciaux entre l'Occident et l'Orient par terre et par mer, l'avènement en Chine d'une dynastie très ouverte aux influences étrangères. Grâce à cette synergie, la Route devient un sentier très battu : l'islam l'emprunte pour essaimer en Asie centrale et atteindre les confins occidentaux de la Chine, où il a survécu jusqu'à nos jours. Le judaïsme suit son tracé pour gagner Kaifeng et y établir un centre au destin aléatoire.⁹⁷ Le nestorianisme en arpenté les pistes pour aboutir à Chang'an, l'actuelle Xi'an.

⁹⁵ Voir Aly Mazahéri, *La route de la soie*, Papyrus, Paris 1983 ; René Grousset, *Histoire de la Chine*, Marabout Université, Verviers 1980, chap.X : « La route de la soie », p.81.

⁹⁶ Dans ses *Géorgiques*, Virgile fait d'ailleurs l'éloge des *Seres* en disant qu'ils « cueillent une laine délicate sur les feuilles des arbres ». Sur les rapports entre Rome et le Chine, voir Jean-Noël Robert, *De Rome à la Chine ; Sur les routes de la soie au temps des Césars*, Belles Lettres, Paris 1993.

⁹⁷ Cf Nadine Perront, *L'histoire extraordinaire des communautés de Kaifeng et de Shanghai*, Présence du judaïsme, Albin Michel, Paris 1998.

Entre la condamnation de Nestorius (431) et l'arrivée du moine nestorien Alopen à Xi'an (635) il s'écoule deux siècles pendant lesquels on devine une intense activité tant mercantile que missionnaire sur la Route, avec des postes avancés jusqu'en Chine orientale. En témoignent, outre des inscriptions datables (croix nestoriennes, épigraphie en écriture syriaque), un événement qui relève moins de l'ardeur apostolique que de l'espionnage industriel. En 555, un moine nestorien qui avait profité de son séjour en Chine pour s'initier à la culture de la soie, rapporta à Byzance, cachés dans une canne de bambou, des œufs de bombyx, contrebande qui, selon la loi chinoise de l'époque, eût mérité la peine capitale. La même cachette servit à importer des graines de mûrier, plante dont les feuilles constituent la nourriture de la fameuse chenille. Et ce fut en Occident l'amorce d'une industrie textile de la soie, sous l'égide de Justinien (celui du code), qui l'érigea en monopole d'état, ressort d'une nouvelle économie et source d'un luxe vestimentaire que l'histoire a retenu comme l'opulence ou la splendeur byzantines.⁹⁸

Les religions du Livre ne furent pas les seules à se fondre dans les caravanes pour atteindre la Chine. Plus important même pour l'histoire de celle-ci fut le rôle du bouddhisme, qui y pénétra dès le premier siècle, grâce à des missionnaires indiens cheminant sur l'axe méridional de la Route. Toutefois, pour qu'une religion étrangère puisse s'installer et prospérer dans un état très centralisé comme la Chine, une condition dirimante était la bienveillance de la cour impériale. Or l'époque des Tang (618-907), surtout dans sa première phase (contemporaine de notre royaume franc, puis de l'empire de Charlemagne), fut une ère d'une richesse culturelle inégalée et d'une grande tolérance envers les idées venues d'ailleurs. Ce n'est donc pas un hasard si des religions « occidentales »⁹⁹ ont pu s'y implanter, et si à la même époque le bouddhisme chinois a pu se ressourcer grâce au *Pèlerinage à l'Ouest* du moine Xuan Zang. Comme il n'est pas étonnant de retrouver les foyers des doctrines importées dans les grands centres urbains qui forment les extrémités orientales de la Route : Xi'an pour le christianisme, Luoyang pour le bouddhisme, Kaifeng pour le judaïsme. D'ailleurs toutes trois furent ou devinrent capitales impériales.

Après deux siècles d'approches officieuses, la doctrine nestorienne fut officiellement accueillie en Chine sous l'empereur Taizong (626-649), deuxième de la dynastie Tang. Informé de l'arrivée de moines vers 635, il leur enjoignit d'envoyer à la cour leurs textes sacrés, pour qu'il les fît traduire et examiner. Si le dogme qu'ils contenaient le justifiait, il donnerait son *nihil obstat* pour sa propagation. Ce qu'il fit dès 638, comme le rappelle la stèle de Xi'an : non seulement il promulgua un édit favorable au christianisme, mais fit construire, à charge du Trésor, le premier monastère chrétien en Chine. La stèle elle-même ne fut érigée qu'en 781, à une époque où le christianisme, comme d'autres religions,

⁹⁸ Voir sur ce point Jacques Brosse, *La découverte de la Chine*, Bordas, Paris 1981.

⁹⁹ Notons que selon la conception chinoise, l'Inde faisait partie de l'Occident.

y avait apparemment droit de cité, au point qu'il devint intéressant d'en immortaliser l'origine, la doctrine et la protection impériale dont elle jouissait.

Au delà de sa valeur historique et archéologique, la pierre présente un intérêt particulier à cause de l'acculturation, dont elle est un exemple d'école. En effet, la religion étrangère devait non seulement obtenir le feu vert impérial mais encore adapter son message à la mentalité autochtone¹⁰⁰, la deuxième condition influant sans doute sur la première. L'acculturation s'effectuait au premier chef à travers la traduction. Or tant qu'il s'agissait de choses concrètes évoquées dans la partie historique de la stèle (personnes et objets, dates et lieux, faits et gestes) une connaissance suffisante du chinois permettait au traducteur d'éviter les malentendus. Mais pour la partie doctrinale, comment rendre des concepts aussi abstraits que *nature*, *origine*, *incarnation* ? Où trouver l'équivalent chinois de notions telles que *Trinité*, *Messie*, *Rédemption* ? Dans quel vocabulaire puiser pour faire saisir la différence, ô combien importante pour l'orthodoxie, entre *engendré* et *créé* ? Tant qu'on s'exprime dans une seule langue (mettons en grec ou en latin), on peut, à défaut de bien comprendre la même chose (ou de pouvoir vérifier cette compréhension identique), se mettre d'accord sur une formule minimale, par exemple : *genitum non factum*. Mais quid dès lors qu'il faut traduire celle-ci dans une autre langue, en l'occurrence très différente ? Comment vêtir d'un nouvel habit un contenu qu'on ne comprend pas soi-même, en tout cas, pas assez ? La tentation est grande alors, et le traducteur y céda souvent, de procéder par emprunt conceptuel.

Un seul exemple suffira pour illustrer ce procédé : la stèle traduit *Trinité* par *san-yi*, composé chinois qui équivaut littéralement à *trois-un*. On peut discuter à perte de vue pour savoir si cette traduction est valable, mais là n'est pas le fond du problème. L'important est de voir que l'expression *san-yi* préexistait à cette traduction, qu'elle était familière au taoïsme chinois, et qu'elle y couvrait depuis des temps immémoriaux un concept précis, dont on ne voit pas comment il aurait pu coïncider tout à coup avec une vérité définie à Nicée. Autrement dit, même si cet emprunt conceptuel n'était pas délibéré, l'écart entre les concepts fondateurs du christianisme et le vocabulaire chinois de l'époque était tel, que la traduction la plus respectueuse du génie des deux langues ne pouvait que rappeler chez le public visé des notions d'autant plus familières qu'elles étaient éloignées de l'original.

Pour apprécier leur réception par les autochtones de l'époque, nous ne disposons pas d'une pléthore de sources chinoises, comme ce sera le cas, près d'un millénaire plus tard, pour les efforts d'acculturation d'un Matteo Ricci (1552-1610)¹⁰¹. Les rares documents conservés¹⁰² attestent néanmoins d'un dialogue

¹⁰⁰ On trouve une application plus récente de ce principe dans l'œuvre du Père Lebbe : voir Cl. Soetens, « Vincent Lebbe, Chinois avec les Chinois », *Louvain*, juillet-août, 90/10, p.46-48.

¹⁰¹ Grâce aux travaux de J. Gernet, *Chine et christianisme ; action et réaction*, Gallimard, Paris 1980.

¹⁰² Cf Yves Raguin, « La première évangélisation de la Chine par les moines nestoriens », *Le monde de la Bible*, N°119, mai-juin 1999, p.78-81. L'auteur y examine aussi le *Livre de Jésus Messie*,

suivi entre les nestoriens et leurs hôtes chinois adeptes d'autres religions. On sait que le traducteur était un moine perse fréquentant ce milieu. Il savait le sanskrit, connaissait bien la tradition bouddhiste et avait des notions de taoïsme et de confucianisme. La stèle prouve que pour rendre les concepts chrétiens, il puisa abondamment dans le vocabulaire traditionnel de ces philosophies, spiritualités ou sagesse. Là où un équivalent chinois faisait défaut, il a choisi un terme voisin ou approchant, chargé d'ores et déjà d'une dénotation qui n'était pas forcément celle du *Symbole des Apôtres*. Au point qu'une remarque du Père Y. Raguin prend ici tout son sens : « Les vérités chrétiennes y sont exprimées dans une terminologie qui nous fait poser la question : ces textes sont-ils chrétiens ? » On peut même adopter un point de vue plus pessimiste et penser avec Gernet que l'entreprise missionnaire ne pouvait aboutir au mieux qu'à une complaisance réciproque, au pis à un malentendu, non par manque d'intérêt ou de bonne volonté, mais parce que les deux univers conceptuels en contact (et les langues qui les étayaient), étaient structurellement inconciliables.

Vers 845, soit plus de deux siècles après l'arrivée officielle du christianisme en Chine, l'empereur Wuzong décida un repli sur la philosophie ancestrale de son empire, le taoïsme, interdisant désormais toute religion d'origine étrangère. Ce fut la fin de l'expérience nestorienne, mais aussi un revers sérieux pour le bouddhisme, qui vit ses temples et monastères détruits et ses moines et bonzes réduits à l'état laïque. Toutefois, étant ancré depuis plus longtemps et plus profondément dans la société chinoise, il s'en remit bientôt au point de s'intégrer durablement et jusqu'à nos jours dans le paysage chinois. Quant au christianisme, on ignore encore pourquoi, une fois la disgrâce impériale passée, il ne reprit pas vigueur. Quoi qu'il en soit, à une époque qui correspond pour nous aux *Serments de Strasbourg* (843) la stèle nestorienne disparut sous la poussière des siècles. Et lorsqu'elle fut redécouverte en 1625, après la mort de Matteo Ricci donc, elle provoqua chez les jésuites « d'inconcevables transports de joie ». N'était-ce pas la preuve que le christianisme en Chine remontait à une date bien plus ancienne que ce qu'on avait osé espérer ? Aujourd'hui l'original de la stèle se trouve toujours à Xi'an. Pendant longtemps, vu les restrictions des visas, les photos publiées par les ouvrages de référence étaient souvent celles du moulage du musée Guimet à Paris. Mais les temps ont changé : désormais pour un prix modique le touriste peut en obtenir sur place un estampage. Il ne lui reste plus qu'à apprendre les caractères chinois et l'écriture syriaque.

document de 206 versets datant de la même époque et qui foisonne également d'emprunts conceptuels.